ECOLE NATIONALE VETERINAIRE DE LYON

Année 2003-Thèse n° 137

THESE

LES RELATIONS HOMME - ANIMAL DE RENTE ET HOMME - ANIMAL DE COMPAGNIE : CRITERES D'EVALUATION

Présentée à l'UNIVERSITE CLAUDE-BERNARD - LYON I

(Médecine – Pharmacie)

et soutenue publiquement le 21 novembre 2003

pour obtenir le grade de Docteur Vétérinaire

par

BRONNER Anne

Née le 08 septembre 1979

A Nancy

ECOLE NATIONALE VETERINAIRE DE LYON

Année 2003-Thèse n° 137

THESE

LES RELATIONS HOMME - ANIMAL DE RENTE ET HOMME - ANIMAL DE COMPAGNIE : CRITERES D'EVALUATION

Présentée à l'UNIVERSITE CLAUDE-BERNARD - LYON I

(Médecine – Pharmacie)

et soutenue publiquement le 21 novembre 2003

pour obtenir le grade de Docteur Vétérinaire

par

BRONNER Anne

Née le 08 septembre 1979

A Nancy

DEPARTEMENTS ET CORPS ENSEIGNANT DE L'ECOLE NATIONALE VETERINAIRE DE LYON

Directeur : Professeur J.-F. CHARY

Le 01 Septembre 2003

DEPARTEMENT	PREX	PR1	PR2	MC	Contractuel, Associé & IPAC	AERC	Chargés de consult et d'enseignement
DEPART SANTÉ PUBLIQUE VÉTÉRINAIRE							
Microbiologie, Immunologie, Pathologie Générale		Y. RICHARD		V. GUERIN-FAUBLEE 80 % A. KODJO D. GREZEL 80 %			
Pathologie infectieuse			A. LACHERETZ M. ARTOIS	J. VIALARD			
Parasitologie & Maladies parasitaires		C. CHAUVE	G. BOURDOISEAU	MP CALLAIT CARDINAL L. ZENNER			
Qualité et Sécurité des Aliments		G. CHANTEGRELET	P. DEMONT C. VERNOZY	S. COLARDELLE A. GONTHIER			
Législation & Jurisprudence			A. LACHERETZ				
Bio-Mathématiques				P. SABATIER M.L. DELIGNETTE 80 % K. CHALVET-MONFRAY			
DEPART DES ANIMAUX DE COMPAGNIE							
Anatomie		E. CHATELAIN	T. ROGER	S. SAWAYA	R. DA ROCHA CARARO MC		
Chirurgie et Anesthésiologie		J.P GENEVOIS	D. FAU E. VIGUIER D. REMY		S. JUNOT ! MCC	C. CAROZZO	G. CHANOIT A. MUGUET J. GUILLAUMIN C. DECOSNE JUNOT (50%) K PORTIER
Anatomie-pathologique/Dermatologie-Cancérologie		J.P. MAGNOL		T. MARCHAL	D. WATRELOT-VIRIEUX MCC P. BELLI MCA D. PIN MCA		
Médecine interne		C. FOURNEL	J.L. CADORE	L. CHABANNE	M. HUGONNARD	F. PONCE C. ESCRIOU	I. BUBLOT (60 %)
Imagerie médicale				P. BARTHEZ			
DEPART DES PRODUCTIONS ANIMALES							
Zootechnie, Ethologie & Economie rurale		M. FRANCK		LETERME P.	A.DERNBURG MCC	L. MOUNIER	
Nutrition et Alimentation				D. GRANCHER L. ALVES de OLIVEIRA G. EGRON-MORAND			
Biol & Patho de la Reproduction		F. BADINAND	M. RACHAIL-BRETIN	S. BUFF P. GUERIN			
Patho Animaux de Production		P. BEZILLE	T. ALOGNINOUWA	S. MARTINOT R. FRIKHA M.A. ARCANGIOLI D. LE GRAND	D. LAURENT (50 %) MCA		N.GIRAUD P. DEBARNOT D. LAURENT
DEPART SCIENCES BIOLOGIQUES							
Physiologie /thérapeutique		R. BOIVIN		J.J. THIEBAULT J.M. BONNET-GARIN 90 % T. BURONFOSSE V. LAMBERT			
Biophysique /Biochimie Génétique et Biologie moléculaire		F. GARNIER	B. BENOIT F. GRAIN P. JAUSSAUD P. BERNY				
Pharmacie / Toxicologie Législation du Médicament		G. KECK					
Langues					C. FARMER IPAC R. SULLIVAN IPAC		
DEPART HIPPIQUE							
Pathologie équine Clinique équine		O.LEPAGE	J.L.CADORÉ	A. LEBLOND A. BENAMOU-SMITH E. CAUVIN			
Expertise nécropsique			C.FLEURY				

Je tiens à remercier le jury de thèse :

Mr le Professeur MORIN,
Professeur à la Faculté de Médecine de Lyon,
Qui a aimablement accepté de présider notre jury de thèse.

Mr le Professeur DEMONT,
Professeur à l'Ecole Nationale Vétérinaire de Lyon,
Qui nous a suivi durant ce travail,
Et qui s'est toujours montré très accueillant et disponible.

Mr le Professeur ARTOIS,
Professeur à l'Ecole Nationale Vétérinaire de Lyon,
Qui a témoigné d'un vif intérêt à notre travail.

Je tiens en outre à remercier vivement :

Mr LAMBERT,
Sociologue à l'Ecole Nationale des Ingénieurs et Techniciens de l'Industrie Agro-Alimentaire de Nantes,
Qui nous a appuyé tout au long de cette thèse,
N'hésitant pas à nous consacrer de son temps.

Mme BELLEMAIN,
Directrice-assesseur de l'Ecole Nationale des Services Vétérinaires,
Qui, ouverte à ce sujet,
Nous a mis en relation avec Mr Lambert.

Je dédie ce travail à tous ceux qui m'ont aidée –et supportée…- durant ces années d'études, et plus particulièrement
Mes parents,
Claire,
Mes grands-parents,
Anne-Claire.

La terre, enroulée en spirale, touchait la lune.
Quand la mer eu laissé au sec un rocher,
La lune retira une dent de sa bouche et la passa sur la pierre.
La dent resta là de nombreux jours, pourrit et les vers
S'y mirent. Les vers qui tombaient sur la pierre
Se transformaient en lézards, ceux qui tombaient
Dans l'eau se changeaient en anguilles
Et les petits lézards prirent un visage d'homme.
(Mythe de la création de Nouvelle Calédonie)

PLAN

. TABLE DES ILLUSTRATIONS 5

. INTRODUCTION 7

. 1ERE PARTIE : FONDEMENT HISTORIQUE 8

I. SYMBOLIQUE DES ANIMAUX 8

A. Symbolique religieuse chez les polythéistes 9
1. Type de relation 9
2. Symbolique de nos animaux de rente 10
3. Symbolique de nos carnivores domestiques 11

B. Symbolique religieuse chez les monothéistes 12
1. Trois catégories animales : démoniaque, céleste, terrestre 12
2. Les animaux terrestres 15

II. ORIGINES DE LA DOMESTICATION 19

A. Définition 19
1. Négation du sauvage 20
2. Caractères propres 21
3. Espèces concernées 21

B. L'animal utilitaire 23
1. Utilité passive 23
2. Auxiliaire de travail 24
3. Producteur 26

C. Type de relation 28
1. Domination 28
2. Affectivité 29

III. DEVELOPPEMENT DE LA COHABITATION 32

A. Vie au quotidien 32
1. Conditions de vie de l'animal 32
2. Utilité de l'animal 33

B. Mort de l'animal **35**
1. Des espèces aimées ou mangées 35
2. Explications 37

C. En marge : l'animal de compagnie **42**
1. Des animaux inutiles et choyés 42
2. Explications 43

. **2EME PARTIE : ETAT ACTUEL : UNE DUALITE** **45**

I. CRITERES CULTURELS **46**

A. Communication et sujets animaux **47**
1. Le langage courant 47
2. Le domaine de l'imaginaire 49
3. La publicité 52
4. L' « animalitaire » 54

B. Espace occupé par les animaux **56**
1. Les animaux de compagnie ont remplacé les animaux de rente 56
2. Raisons de ce bouleversement 57

C. Position sociale accordée aux animaux **61**
1. Constat 61
2. Critères d'attachement 61
3. La société en mutation 65
4. Rôle particulier du vétérinaire 66

II. CRITERES MORPHOLOGIQUES **68**

A. Conformation des animaux **68**
1. Miniaturisation des uns, mastodontisation des autres 68
2. Un schéma de sélection dicté par la nécessité 69
3. Sélection et biopouvoir 73
4. Des critères de sélection immédiatement opposables 73

B. Esthétique des animaux **74**
1. La recherche du beau 74
2. La recherche du « mignon » 78

C. Nombre de types morphologiques **83**
1. Constat 83
2. Uniformisation et productivité 83
3. Diversification et choix 85

III. CRITERES ETHOLOGIQUES 87

A. L'intelligence 87
1. Gradation 88
2. Définition 88

B. La communication animale 89
1. Communication bilatérale multiple 89
2. Communication bilatérale unique 90
3. Communication unilatérale 91

C. L'apprentissage 92

D. L'adaptation 93
1. A la relation 93
2. A la vie quotidienne 94

3EME PARTIE : TENDANCES ET PESPECTIVES 96

I. UNE CERTAINE CONFUSION 96

A. Dans la catégorisation de certaines espèces 96
1. Un modèle non unanime 96
2. Des catégories pas exclusives l'une de l'autre : exemple du lapin 101
3. Des animaux au statut intermédiaire : exemple du cheval 102

B. Dans les relations 104
1. Affectivité 104
2. Pouvoir 108

II. UN ECART EXCESSIF 110

A. Dérives de l'anthropomorphisme 110
1. Constat actuel 110
2. Les leçons de l'histoire 114

B. Dérives de la réification 117
1. Constat 117
2. Dérives pour l'animal 118
3. Dérives pour l'homme 119

III. UN LIEN A REINVENTER 120

A. Statut juridique de l'animal 121
1. Situation actuelle 121
2. Droits de l'animal 122
3. Respect de l'animal 124

B. Unicité de la relation 126
1. Type de relation 126
2. Rôle des citadins 127
3. Rôle des éleveurs 131

. CONCLUSION 135

. ANNEXES 136

BIBLIOGRAPHIE 145

. TABLE DES ILLUSTRATIONS

FIGURES

Figure 1 : Chien-médium nkondi. Dépôt du Muséum national d'histoire naturelle- musée de l'Homme. 11

Figure 2 : schéma illustrant les théories de la physiognomonie, théories basées sur les mécanismes de déclenchement inné des expressions humaines(76). 14

Figure 3 : stèle funéraire de Laetus- Tombe gallo-romaine d'un enfant du IIème siècle. 24

Figure 4 : Rôle de la domestication dans la hiérarchisation des espèces animales 31

Figure 5: *L'Homme au mouton* (Picasso). 33

Figure 6 : Rôle de la cohabitation dans la hiérarchisation des espèces animales. 41

Figure 7 : le phénomène de rétroaction positive 55

Figure 8 : *La vache,* tableau de R. Cat (1984). 56

Figure 9 : bovin culard(54) 68

Figure 10 : *La fille au chat II,* 1912 (Chagall). 69

Figure 11 : la race Durham(54) 71

Figure 12 : « esthétique » d'un animal de rente. 75

Figure 13 : *La vache jaune,* 1911 (Chagall). 78

Figure 14 : évolution de la morphologie du Bulldog 79

Figure 15 : schéma montrant le mécanisme de déclenchement des stimulus maternels, 81

Figure 16 : attitude anthropomorphique des animaux de compagnie. 87

Figure 17 : caricature sur la relation à l'animal de compagnie (Sempé). 92

Figure 18 : Les relations homme- animal en fonction du mode de vie : principales tendances. 97

Figure 19 : « Je vis, Marthe, je vis ! » (dessin de Sempé) 134

TABLEAUX

Tableau 1: Enquête. Symbolique attribuée à différents animaux. 47

Tableau 2 : Enquête. « Citez rapidement un dessin animé avec un animal, une bande dessinée avec un animal, un couple homme-animal » 49

Tableau 3 : Enquête. « Citez rapidement une publicité avec un animal ». 52

Tableau 4 : Enquête. « Où vit un animal de compagnie pour vous ? » 62

Tableau 5 : Evolution du poids vif moyen (en kg) à l'abattage (établi par Cornevin en 1891) (54) 72

Tableau 6 : Enquête. « Parmi les photos fournies, laquelle prendriez-vous pour l'afficher chez vous ? » 75

Tableau 7 : Enquête. « Qu'attendez-vous avant tout d'un animal de compagnie ? De l'intelligence ? » 87

Tableau 8 : Enquête. « Qu'attendez-vous avant tout d'un animal de compagnie ? De l'écoute ? » 91

Tableau 9 : Enquête : « Qu'attendez-vous avant tout d'un animal de compagnie ? Pas d'inconvénient ? » 94

Tableau 10 : Enquête. « Mangez-vous/Mangeriez-vous du lapin ? Du chien ? » 101

Tableau 11 : Enquête. « Mangez-vous/Mangeriez-vous du cheval ? » 102

Tableau 12 : Enquête. « Je suis bien avec mon animal et je suis sûr qu'il est bien avec moi ». 106

Tableau 13 : Enquête. « Je suis au service de mon animal ». 107

Tableau 14 : Enquête. « Que pensez-vous du droit des animaux ? ». 121

. INTRODUCTION

Les récentes crises de la vache folle, de 1996 et 2000, et de la fièvre aphteuse de 2001, ont été synonymes de danger mais aussi d'opportunité. Elles ont conduit à dévoiler les pratiques de l'élevage intensif et à éclairer la place de l'animal dans la culture européenne. Alors que l'élevage est historiquement situé au fondement du système agraire, les Français, depuis une quarantaine d'années, s'en éloignent, et ne cessent d'accorder une importance de plus en plus grande aux animaux de compagnie. L'animal de rente est avant tout un animal « élevé pour sa production et dont l'homme attend un revenu »(36), et l'animal de compagnie partage par définition la nourriture (le « pain ») de l'homme, ce qui permet de l'intégrer dans la société humaine.

En 2003, la moitié des Français possède un animal de compagnie. Cette proportion s'est surtout accrue pendant les années 70, et est restée stable ces dernières années. Par contre, le nombre d'animaux ne cesse d'augmenter : 17.1 millions de chiens et chats en 2002, contre 16.3 millions en 1997. La France occupe selon ce critère la première position en Europe, devant le Royaume-Uni, pourtant réputé pour son amour des animaux, et l'Italie(64). Parallèlement à cet engouement, un important marché se développe. Les propriétaires attendent autant de la médecine vétérinaire que de la médecine humaine. Dans les supermarchés, des rayons entiers sont occupés par l'alimentation, les divers accessoires à destination de nos animaux de compagnie, alors que les animaux de rente sont l'objet d'une intensification poussée à l'extrême. Quel écart entre les poules pondeuses en batterie et un Yorkshire, objet de toutes les attentions !

Les Services Vétérinaires doivent aider la société à vivre en harmonie avec l'animal. Ils le feront d'autant mieux qu'ils connaîtront la logique des rapports sociaux. Saint Simon, précurseur de la sociologie, distinguait deux catégories sociales : les hommes au pouvoir et les « industriels ». Il déclarait : « Le gouvernement des hommes doit être remplacé par l'administration des choses ». Pour lui, les décideurs doivent connaître les réalités du terrain, les particularités du corps social, qui est un corps à part entière. C'est ce qui m'a conduit, en tant qu'inspecteur élève, à étudier ce sujet sous l'angle sociologique.

Dans une première partie, nous analyserons les évènements qui ont joué un rôle fondateur dans cette hiérarchisation des espèces animales, en nous appuyant sur l'histoire commune homme - animal. Dans une deuxième partie, nous chercherons à comprendre comment cet écart a été renforcé dans notre société moderne. Enfin, la troisième partie s'attachera à identifier et analyser les tendances actuelles : cet écart est-il si important et irrémédiable ? Quelles sont les perspectives ? Nous nous appuierons au cours du développement sur une enquête réalisée auprès d'un échantillon de citadins.

. 1ère PARTIE : FONDEMENT HISTORIQUE

Le présent individuel ne se comprend qu'en raison du passé collectif. L'individu, si unique soit-il, n'en est pas moins affecté dans les fibres les plus intimes et les plus secrètes de ses pensées, par un passé collectif. « Qui suis-je ? » est inséparable de cette question « qui avons-nous été » ? La plupart des grands textes anthropologiques, comme ceux de Mauss, font apparaître le statut culturel du groupe étudié. C'est dire l'importance de connaître ses représentations, ses affects collectifs, sa symbolique, son imaginaire pour comprendre le phénomène social étudié (68).

Notre société a choisi de placer les animaux de compagnie au plus haut de sa considération, et les animaux de rente au plus bas : pourquoi ? Cette idée de hiérarchiser le monde n'est certes pas nouvelle. C'est Aristote qui, au 4ème siècle avant JC, a introduit l'idée d'une hiérarchisation entre les hommes et les « choses » de leur « domaine » : il plaçait au sommet de l'échelle les Athéniens, puis venaient dans l'ordre les métèques, les femmes, les « instruments vivants qui parlent », c'est à dire les esclaves, les « instruments vivants qui n'ont pas de voix » que sont les animaux, et enfin les instruments inertes. Une même gradation se retrouve au sein même du monde animal : l'homme s'est de tout temps senti plus proche de certaines espèces. Les Achuars, Jivaros de haute Amazonie, se représentent la nature à l'image de leur propre société : les animaux de la forêt peuvent être des parents, des alliés, ou des ennemis. « Le monde animal est conçu à l'image du monde humain, c'est un monde hiérarchisé », écrit Testart en 1987 (39). Cependant, jamais des relations homme - animal n'avaient été si radicalement opposées : quelle en est l'origine ? Sur quels critères repose l'existence de ces deux catégories ? Pour répondre à ces questions, nous rechercherons les fondements historiques de ces deux types de relation à la fois dans l'imaginaire de l'homme, rempli de symbolisme, et dans sa vie concrète, en rapport avec l'histoire de la domestication et de la cohabitation homme – animal.

I. SYMBOLIQUE DES ANIMAUX

La symbolisation constitue l'un des grands pouvoirs de l'homme sur l'animal : appartenant au même règne, l'homme projette ses propres émotions sur l'animal, et exprime en même temps ses croyances les plus intimes, liées à la religion. Etudier le symbolisme que l'homme a attribué aux animaux revient à découvrir ses pleines convictions à leur égard. Chaque espèce animale est empreinte d'un symbolisme conditionnant le regard porté par l'homme sur elle, et donc sa relation avec lui. La pensée symbolique est telle qu'elle instaure une norme, et qu'elle en vient à remettre en cause la taxonomie proprement dite, purement scientifique (18). Pourrait-elle expliquer nos relations actuelles ? La religion intervient toujours dans les relations homme - animal. Kilani note que dans tout rapport à l'animal, il y a toujours un rapport au sacré, ou du moins à un système qui fait communiquer et correspondre entre eux

l'univers des animaux et celui des hommes et des dieux -ou de Dieu- : chez les musulmans, le sacrifice d'Abraham est un acte commémoratif, qui relève d'un sacrifice d'alliance, d'un pacte avec Dieu (57). Digard constate en outre que la religion influence en partie notre choix des espèces animales avec lesquelles nous cherchons à établir un lien. Chez les Aïnous, peuple japonais, l'élevage d'ours a même un but exclusivement religieux (37). Quelle est la symbolique religieuse de nos animaux actuels ? Comportait-elle déjà une connotation exclusivement positive ou exclusivement négative ? Nous allons l'étudier successivement chez les polythéistes et les monothéistes.

A. Symbolique religieuse chez les polythéistes

1. Type de relation

Dans les religions primitives, l'animal est un être supérieur auquel il faut ressembler. La bête est sacralisée, admirée, respectée. Dans certaines civilisations, les animaux sont des manifestations des dieux : c'est le cas chez les Egyptiens. A ce titre, ils étaient bien souvent les maîtres incontestés. Ils deviennent même de véritables dieux au moment du déclin. En Asie, l'éléphant blanc évoque la conception de bouddha. Il était capturé pour le roi avec beaucoup d'égards, et éventuellement utilisé dans les décisions judiciaires. En Chine, au Japon, au Vietnam, au Laos, au Cambodge, en Thaïlande ou encore en Birmanie, les animaux divisent le temps, cette division reposant sur un cycle de douze années. Chaque année est présidée par un animal : le rat, le bœuf, le tigre, le lièvre, le dragon, le serpent, le cheval, la chèvre, le singe, le coq, le chien, ou le porc. Tous ces animaux déifiés règlent la vie des hommes. Ailleurs, ils sont l'incarnation d'humains. L'animal totem est considéré comme un parent lointain ou un ancêtre mythique. En Afrique, il n'est ni tué ni mangé, sauf lors de circonstances particulières. La métempsycose, elle, s'explique par le passage des âmes de corps en corps, notamment à travers le corps des animaux. Cette théorie a été initiée chez les Grecs de la civilisation antique, y impliquant un respect absolu de la vie animale. Par la suite, elle a fait des émules : en Inde, elle va imposer le respect de la vie sous toutes ses formes, conduisant au végétarisme. Ne retrouvons-nous pas actuellement des signes de cette croyance d'un lien étroit entre l'homme et certains animaux ? Les chevaux et leurs cavaliers sont bénis, de nombreuses personnes refusent de manger du cheval, des cimetières pour chiens et chats apparaissent : le comportement actuel à l'égard de ces animaux serait proche du totémisme animal. La place primordiale de l'animal dans les religions polythéistes est incontestable. Toutefois, les hommes effectuaient-ils déjà une distinction parmi les espèces ?

2. Symbolique de nos animaux de rente

□ Le petit bétail

Le petit bétail regroupe les ovins, les caprins, et le porc. La symbolique de ce dernier me semble intéressante à développer, car il est, dans notre société, le modèle même de l'animal déchu, ravalé tout en bas de l'échelle.

Dans les religions polythéistes, le porc a souvent une position ambiguë. Il se retrouve dans les représentations artistiques tout au long de l'histoire de l'Egypte antique, c'est à dire de –2000 ans avant JC à +500 ans après JC. Son image est fortement négative : « ...Animal sale et glouton, le porc ne bénéficie pas d'une image de marque bien brillante sur la terre des pharaons. (..) On ne s'étonnera pas de le voir identifié au dieu Seth, le malfaisant : celui-ci, sous la forme d'un cochon noir avale périodiquement la lune qui n'est autre que l'œil d'Horus. » (Le Louvre, 1977). Le porc incarne le Mal sous les traits de Seth. Par contre, la truie était déifiée, élevée au rang de déesse : « La truie est une mère nourricière, ce qui ne l'empêche pas, de temps à autre, d'avaler ses petits ! Ces caractéristiques ont paru convenir à Nout, la déesse du ciel, censée ingurgiter les étoiles au petit matin, pour leur redonner vie le soir venu. (...) la déesse Isis peut aussi être parfois considérée comme une truie... » (Le Louvre, 1977) (88). Cette image d'animal fécond et prolifique se retrouve chez les Sino-vietnamiens, pour qui il représente la prospérité et l'abondance (93). Durant l'Antiquité gréco-romaine, le porc est aussi très présent dans la vie quotidienne sous forme de mets très variés, et dans le bestiaire mythologique. Le porc ainsi que le sanglier sont associés de manière notable et continue à plusieurs dieux : Mars le dieu de la guerre et de la prospérité, Diane déesse de la chasse, Adonis dieu des cycles agricoles, Esculape dieu de la médecine. Le porc est aussi lié à Cérès, ou Déméter chez les Grecs, déesse de la moisson, et ceci de deux façons. Il est tout d'abord impliqué dans la légende de la déesse, qui a appris à l'homme à cultiver les champs. Il est, en second lieu, associé à l'abondance des récoltes : c'est pourquoi on sacrifie à Cérès une truie pleine, image de la fertilité par excellence (88). Très présent dans la vie quotidienne comme dans la vie religieuse, le porc a une double image d'animal honni ou déifié chez les polythéistes.

□ Le gros bétail

Le gros bétail concerne les bovins et les équidés. Partout, les bovins sont admirés pour leur force et leur productivité. Ils ont un statut d'animal sacré en Egypte : la vache incarnait la déesse Athor, et le taureau le dieu Apis. Dans l'Antiquité classique, ils représentent une richesse mobilière, le capital en têtes de bétail est la référence dans les transactions. Le bœuf était considéré comme un animal humain chez les Grecs. Eubée est l'île « aux beaux bœufs », la Béotie le « pays du bœuf », l'Italie, dans sa fausse mais symptomatique étymologie celui des taureaux (*ítalos*).

Le cheval a une position plus ambiguë, qui varie en fonction de sa couleur : noir, il annonce les pires calamités ; blanc, il annonce la victoire, ou symbolise Bouddha, en Asie. L'âne a un

statut univoque d'être dépravé : il ne représente que paresse et stupidité dès l'Antiquité, et même chez les Egyptiens réputés pour leur admiration des animaux, il incarne le Mal (92).

3. Symbolique de nos carnivores domestiques

□ Le chat

Chez les Egyptiens, de nombreux animaux étaient divinisés, mais le trait particulier de cette civilisation a été son attitude à l'égard des chats, attitude rencontrée nulle part ailleurs. Le chat est symbole du dieu - soleil Râ, et est identifié à la féminité par l'intermédiaire de la déesse Bastêt. Il protège le grain contre les rats, et la vie des hommes contre les serpents et scorpions : il était considéré comme bienfaiteur et protecteur des hommes. A sa mort, toute la famille prend le deuil et se rase les sourcils. Tuer un chat, même involontairement, est passible de mort. Cette attitude change radicalement dans d'autres civilisations : au Japon, le chat est un animal de mauvais augure, capable de tuer les femmes et d'en revêtir la forme. Chez les Bouddhistes, c'est le seul animal avec le serpent à ne pas s'être ému de la mort de Bouddha. Nous retrouvons dans ces représentations l'ambivalence du chat, qui, dans notre société, scinde les hommes en deux groupes, les cattophiles et les cattophobes (35).

□ Le chien

Toutes les mythologies ont associé le chien à la mort, aux enfers. Par sa connaissance de l'au delà, il était représenté comme un héros civilisateur : les anciens Mexicains élevaient des chiens spécialement pour les enterrer avec leur maître. En Perse, on jetait les morts, les vieillards et les malades aux chiens. Il était vénéré chez les Egyptiens et les Celtes. Les cynocéphales, hommes à tête de chien, rencontrés en Egypte, ont pour mission d'emprisonner et de détruire les ennemis de la lumière (35). Le chien était vénéré chez les bouddhistes et chez certaines tribus africaines. Les figures zinkondi (pluriel de nkondi) du Congo dénouaient les problèmes, chaque clou, aiguille ou lame représentant un problème résolu. Certaines ont la forme d'un chien, considéré comme un médium spirituel. Selon les traditionalistes bakongo, il existe une cité des chiens entre celle des vivants et celle des morts. Le pékinois est appelé en Chine « Lion de Fô » ou « Chien de Fô », c'est-à-dire Bouddha. Le chien recouvre donc un symbole aux aspects antagonistes, mais les valeurs négatives prédominent.

Figure 1 : Chien-médium nkondi. Dépôt du Muséum national d'histoire naturelle- musée de l'Homme.

L'homme s'est de tout temps senti plus proche de certains animaux. Des valeurs positives ou négatives leur sont attribuées, ce qui conduit à les hiérarchiser. Souvent, les animaux ont double facette, ce qui révèle toute l'ambiguïté des rapports de l'homme à l'animal. La Bible a voulu se démarquer de ces religions. Le veau d'or symbolise ce tournant : de polythéistes, adorant des animaux, les fidèles sont devenus monothéistes, adorant un seul Dieu, dont l'homme est l'image(46). Mais il n'est pas certain que la religion judéo-chrétienne soit réellement parvenue à protéger totalement ses fidèles contre les autres religions.

B. Symbolique religieuse chez les monothéistes

L'Eglise, historiquement, a eu une influence primordiale dans notre conception du Monde, et a fortiori du Monde animal. Alors que l'homme se positionne en tant qu'être dépendant de l'animal dans les religions primitives, elle nous a enseigné que l'animal est subordonné à l'homme, ce qui l'a conduit à mépriser une grande partie des animaux. Dans la Bible, seuls certains sont considérés proches de l'homme, et à ce titre sont les plus respectés : quels sont-ils ? L'approche symbolique du monde animal va pleinement s'affirmer au Moyen Age et se répandre avec les bestiaires, « recueils de fables et de moralité pour les bêtes » (Littré). Nos ancêtres ont-ils été influencés à ce moment par d'autres cultures ? Il est nécessaire d'étudier à la fois la Bible et ces bestiaires pour bien comprendre notre attitude actuelle à l'égard des animaux.

1. Trois catégories animales : démoniaque, céleste, terrestre

Dans l'Ancien Testament, les symboles liés aux animaux sont nombreux, et toujours rapprochés des trois niveaux de l'Univers : l'Enfer, la Terre, et le Ciel(92).

□ Les animaux démoniaques

Au Lévitique XI, 29, il est écrit : « Voici, parmi les animaux qui rampent sur terre ceux que vous regarderez comme impurs : la taupe, la souris et le lézard, selon leurs espèces ; le hérisson, la grenouille, la tortue ; le limaçon et le caméléon. » Au Moyen Age, les animaux à sexualité puissante, comme le bouc ou le singe, ou encore le crapaud, le serpent, le loup, le corbeau, l'âne, représentaient le Diable (76). Les édifices religieux sont recouverts de diablotins empruntant aux animaux des cornes, sabots, queues, etc., pour incarner le démon ou le mal.

Le physique des animaux a certainement influencé cette classification : il conditionne le regard que l'homme porte sur eux. D'emblée, l'animal au physique repoussant n'a droit à aucune considération, qu'il soit froid comme le serpent, visqueux comme les batraciens, noir comme les corvidés, velu comme une araignée, ou encore que ce soit un rat, qui, par sa queue, provoque un dégoût inconscient(76). Ces animaux étaient ravalés en bas de l'échelle. Etablir une relation avec ces animaux était bien entendu inconcevable, et ceux qui s'y aventuraient étaient dénoncés comme pactisant avec le Diable.

□ Les animaux célestes

A l'opposé, de nombreux oiseaux faisaient référence au divin. Chez les auteurs chrétiens du Moyen Age, ils étaient considérés comme les messagers de Dieu aux hommes, faisant le lien entre le monde céleste et terrestre(95). Même la poule, non céleste, n'est pas oubliée : dans l'Evangile selon St Luc XIII, 34, au cours de sa passion, Jésus lance : « Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants à la manière dont une poule rassemble sa couvée sous ses ailes (...) ».

□ Les animaux terrestres

Les animaux ni démoniaques ni célestes sont dits terrestres, symboliquement les plus proches de l'homme : au Moyen Age, la « bête, c'est ce qui est sur la terre et qui ne rampe pas, c'est la bête à quatre pieds. » (Mme Nais). Une relation homme - animal ne va pouvoir se concevoir qu'avec ces espèces. Chacune d'entre elles s'est vue attribuer des valeurs à connotations positives ou négatives.

La physiognomonie y a fortement contribué. Inventée au 18ème siècle par Lavater (1741-1801), philosophe et théologien, cette science se propose de connaître les hommes par l'étude de leur physionomie. Certains auteurs l'ont appliquée aux animaux, en faisant des analogies avec l'homme. Cette comparaison, qui n'était possible que sur des animaux ayant des points physiquement superposables à ceux de l'homme, contribuait à rapprocher ces animaux de l'homme, tout en excluant les autres, si différents. A chaque animal était attribué un caractère, qui se retrouvait chez les individus qui lui ressemblaient. Ainsi, de petits yeux ronds et rapprochés, un petit nez, une figure ronde, des favoris, évoquent une tête de chat. La personne ainsi décrite apparaît comme le chat, égoïste, jouisseur, gourmand, hypocrite. Toute personne ressemblant à un corbeau, avec un nez crochu, un front fuyant, de petits yeux vifs, était âpre, cupide, malhonnête (Figure 2)(76).

Figure 2 : schéma illustrant les théories de la physiognomonie, théories basées sur les mécanismes de déclenchement inné des expressions humaines(76).

Certains auteurs ont donc affirmé connaître le caractère des animaux à partir de leur morphologie et de leurs expressions, et en utilisant des traits de caractères humains. Ils ont contribué à la hiérarchisation des espèces animales. Dans son *Histoire des animaux*, Aristote (384-322 avant JC) écrit :

> « Certains animaux sont malfaisants, comme le renard ;
>
> D'autres sont pleins de cœur, affectueux et caressants, comme les chiens ;
>
> D'autres doux et faciles à apprivoiser, comme l'éléphant ;
>
> D'autres sont circonspects et sur leurs gardes, comme l'oie ;
>
> D'autres jaloux et forts, comme le paon. »

A cette époque, les animaux étaient déjà hiérarchisés, et il semble que notre sentiment à leur égard n'a pas du tout changé. L'œuvre d'Aristote a marqué la philosophie et la théologie chrétiennes du Moyen Age : se serait-elle perpétuée jusqu'à nos jours ? Daubenton, naturaliste français (1716-1800), écrit à propos du cheval et de l'âne, les comparant : « une grosse tête, un front et les tempes chargés de poils longs et touffus, des yeux éloignés l'un de l'autre et enfoncés, et un museaux renflé vers les extrémités, donnent à l'âne un air de stupidité et d'imbécillité, au lieu de l'air de douceur et de docilité qui apparaît dans le cheval. » (84).

Les animaux terrestres ont certaines ressemblances avec l'homme. Ils sont spécifiquement évoqués dans les textes, et leur nom est associé à la symbolique que l'homme a projetée sur chacun d'entre eux. Par ces représentations, l'homme prédéfinit le caractère de l'animal, ce qui conditionne la nature de ses futurs rapports. Nous allons détailler la symbolique de ces animaux, pour rechercher des indices capables d'expliquer notre attitude actuelle.

2. Les animaux terrestres

Deux grandes sous-divisions se distinguent au sein des animaux terrestres : la Bible différencie les animaux purs de ceux impurs(92). Est pur ce qui peut approcher de Dieu, impur ce qui rend inapte à son culte ou en est exclu. C'est dans le Lévitique que sont édictées les règles relatives au pur et à l'impur. La différence se base sur l'aptitude des animaux à être consommés par l'homme. Les bêtes impures ne doivent être ni consommées, ni touchées : leur contact est tabou. Il est écrit au Lévitique XI, 24 à 28 : « Vous contracterez d'elles une impureté : quiconque touchera leur cadavre sera impur jusqu'au soir. Quiconque transportera leur cadavre devra nettoyer ses vêtements. (...) quiconque les touchera sera impur ». Il semble par ces derniers mots que l'animal, même vivant, ne doit pas être touché.

L'Ancien Testament a donc une vision clairement dualiste des animaux terrestres, les uns, œuvres de Dieu, sont emprunts d'une connotation nettement positive, les autres doivent être totalement écartés. Ceci n'est pas sans rappeler notre comportement actuel.

□ Symbolique religieuse de nos animaux de rente

Les similitudes vont-elles jusqu'à recouper les espèces impures avec nos animaux de rente, les espèces pures avec nos animaux de compagnie ? Quelle symbolique précise est attachée à chaque nom d'animal ? Dans la Bible, il n'est pas question de relation affective entre l'homme et les animaux : seule une relation utilitaire est évoquée. L'animal respecté est celui qui est utile à l'homme. La religion nous a ainsi enseigné une hiérarchie du monde animal radicalement opposée à celle que nous avons actuellement : ce sont nos animaux de rente actuels qui occupent la première place dans la Bible, et c'est parmi eux que s'opère la scission. Il est écrit (Lv XI,1 à 8) : « vous tiendrez pour impur le lièvre parce que, bien que ruminant, il n'a pas le sabot fourchu ; vous tiendrez pour impur le porc parce que tout en ayant le sabot fourchu, fendu en deux ongles, il ne rumine pas. » Les petits ruminants et les bovins sont considérés comme purs. Le porc, le lièvre, eux, sont impurs.

• Le petit bétail

Le mouton est le prototype de l'animal pur. Chez les Hébreux, les ovins constituaient la deuxième partie des richesses (92). Dans la Bible comme dans les bestiaires moyenâgeux, ils sont au sommet de la hiérarchie du bestiaire. L'agneau, nommé pour sa douceur, son innocence et son humilité, est l'animal qui purifie les péchés des hommes. Les fidèles sont des brebis dont Jésus est le berger. Le bélier est fougueux, à l'image des évêques, chefs de l'Eglise. Ces bêtes sont « divines » par excellence, constate J. Voisenet. La valorisation des caprins est moins forte, due à l'image du bouc fortement dégradée, « animal obscène et effronté toujours porté au coït » (96).

Le porc, on l'a vu, est à l'origine un animal impur. L'attitude du croyant juif face au porc est nettement définie dans les textes sacrés : le juif ne doit ni le manger, ni le toucher. Cette attitude est sans ambiguïté, ce qui pourrait s'expliquer par une volonté de se distinguer des autres religions. « ...On a parfois mis en avant des raisons d'ordre totémique : le porc (ou le sanglier) aurait été l'animal totem des clans hébreux primitifs et, en raison de cette parenté mythologique, il serait devenu un animal tabou. Cette hypothèse... est aujourd'hui contestée... Plus solide, et plus simple aussi, me semble une explication de nature proprement historique : animal votif et sacrificiel dans tout le Proche-Orient, le porc aurait notamment servi aux sacrifices idolâtriques des Chananéens, peuple qui occupait une large partie de la Palestine avant l'arrivée des Hébreux. D'où la proscription par la loi mosaïque d'un animal jouant un rôle aussi important dans une religion et des pratiques culturelles réprouvées ou combattues. En remontant plus haut encore, certains protohistoriens voient dans le porc l'animal propre aux fermiers sédentaires, et donc l'animal rejeté ou honni par les peuples nomades, éleveurs de moutons, de chèvres et de chameaux. » (Verroust J. et al., 1987). Mais il a occupé une place privilégiée durant le Haut Moyen Age en Europe, du 5ème au 10ème siècle (88). La dépouille de St Marc, soustraite aux Sarrasins, fut rapportée dans sa patrie sous la protection de viandes de porc salées (42). L'iconographie médiévale montre St Antoine sous la protection du cochon. Celui-ci était le seul animal à avoir droit aux honneurs de l'autel. A l'époque, le cochon occupait certes une place fondamentale sur le plan alimentaire, mais était aussi et avant tout une garantie de la différence de l'Europe chrétienne par rapport aux juifs et

aux musulmans (88). C'est par la suite, chez les clercs du Moyen Age, que le porc acquiert l'image la plus dégradée, en référence à ses « mœurs » coupables, même s'il occupe une place importante dans l'alimentation. Cet animal désigne toutes les tendances obscures qu'on essaie de combattre, telles la luxure, la gourmandise, l'égoïsme, l'ignorance, la goinfrerie ; il désigne aussi la saleté, et le gras, à cause de sa viande. Ainsi, il servait à désigner les êtres qui sont dans l'erreur, la stupidité, et plus précisément à l'époque les païens, les juifs, les goinfres... Les bergers, maîtres des moutons et bœufs, n'avaient que mépris pour le porc, animal éboueur, parfois même anthropophage, porteur de parasites (42). Ce sont ainsi les mœurs du porc qui ont été à l'origine de sa totale dévalorisation aux yeux de l'homme.

- **Le gros bétail**

Les bovidés sont dans la Bible rangés parmi les animaux purs. Taureaux et bœufs sont placés sur un même pied d'égalité que l'homme, et comptent plus qu'un esclave : « Lequel d'entre vous, si son fils ou son bœuf vient à tomber dans un puits, ne l'en tirera aussitôt, le jour du sabbat ? » (Lc XIV, 5). Comme l'homme, le bœuf a droit au repos le jour du sabbat, et est lapidé s'il tue un homme (35). Chez les clercs du Moyen Age, le gros bétail est plus fortement individualisé que le petit bétail, considéré dans une optique pastorale. Les bovins sont passifs, soumis à leur maître. Le veau fait à la fois référence aux martyrs du Christ, innocent et pur, et au veau d'or, synonyme d'idolâtrie, de richesse, et de plaisirs sexuels. La vache, par ses capacités de laitière, est louée pour sa fertilité, son obéissance, sa générosité, à l'image du Christ et des chrétiens. Mais est mentionnée aussi son « infirmité » féminine, par rapport à la force masculine du taureau. Le taureau est surtout cité pour son arrogance et sa brutalité. Le bœuf apparaît comme un compromis entre la vache, avec sa « faiblesse » féminine, et le taureau, orgueilleux. Il est désigné par sa force, son travail, son dévouement, son sacrifice consenti.

Le cheval est surtout évoqué dans la Bible en tant que cheval de guerre, courageux et belliqueux. Son hennissement est assimilé au cri de guerre du héros. Tirant un char, il incarne la puissance divine, monté parfois par le Christ. Mais il est à d'autres endroits présenté comme un animal dépourvu d'intelligence, ou symbole de l'homme infidèle, ou encore orgueilleux, à l'image de son maître, au statut social aisé. Le statut du cheval n'était pas si net ni positif qu'actuellement. L'âne est apprécié et estimé en Palestine : en posséder un est signe de richesse, et c'est avec lui que Jésus est rentré dans Jérusalem le dimanche des Rameaux. Mais au Moyen Age, avec sa sexualité déchaînée, il devient un « animal stupide et débauché » (92). C'est un animal considéré comme inférieur, lié en permanence à l'aérophagie et à la défécation, actes « bas » (42). A la Renaissance, il est considéré comme la bête de Satan, symbole de la libido, élan instinctif de l'homme.

Dans notre religion, les ovins et les bovins occupent sans aucun doute le haut de la hiérarchie animale, les porcs sont aux antipodes. Le statut des autres animaux de rente est plus ambivalent, tout en conservant des aspects positifs.

□ Symbolique religieuse de nos carnivores domestiques

Les carnivores domestiques, les deux seuls que les gens ne chassaient pas, ont une place réduite voire nulle dans la Bible.

• Le chat

Le chat n'a aucune place, même si les Hébreux le côtoyaient chaque jour. Moïse voulait à tout prix les éloigner de l'idée de « Chat-Dieu ». Sa seule évocation est faite par Baruch, qui le cite (VI, 21) pour se moquer des idoles. Ce seul passage est contesté par certains interprètes, qui estiment qu'il a été rajouté par les traducteurs du Moyen Age (Vigouroux F., 1912) (92). Le chat a été pendant longtemps redouté, aucune distinction n'étant faite entre chat sauvage et chat domestique. Les mondes celtiques et germaniques craignent leur caractère indomptable et leurs griffes acérées. Chez les Slaves, les Germains et les Hongrois, il est l'image du féroce et de l'intraitable. Animal nocturne, il est assimilé aux vampires et aux sorcières. Il incarne la plupart de leurs instruments : sexualité, avec ses cris de jouissance nocturnes associées aux orgies sexuelles, sensualité, lune, noir, cruauté... Des craintes l'entourent : il peut provoquer la mort de ceux qui le font coucher avec eux dans leur lit, ou de tout être cher s'il meurt sans se cacher. Le monde chrétien occidental manifeste sa pleine hostilité : comme les sorcières, les chats sont brûlés vifs, à Metz au 14ème siècle lors du « mercredi des chats », et encore en 1966 à Anvers, où des chats ont été massacrés puis mangés. A partir du Moyen Age, les chats blancs apparaissent, symbole de voyance, de virginité, de guérison, de charme, de chance et de bonne fortune. En témoignent les histoires du Chat botté, et de Lord Pussy, de R. Whittington. Dans la tradition musulmane, le chat est plutôt favorable, sauf s'il est noir, symbole d'obscurité et de mort. Il possède des qualités magiques : son sang sert à écrire des charmes (35).

• Le chien

Le chien est lui aussi complètement négligé par la symbolique : il n'est cité qu'en tant qu'animal animant la vie de tous les jours. En fait, les Hébreux ne l'ont jamais admis dans leur intimité, le tenant pour une bête impure et méprisable. Le chien est un être famélique et vorace : « que la langue de tes chiens ait sa part d'ennemis » (Ps LXVII, 24). On lui abandonne ce qu'une autre bête a déjà entamé (Ex XXII, 31) ; les ennemis lui sont comparés : « Ils grognent comme un chien » (Ps LVIII,7-15). En allemand, hündisch désigne un être servile, sale, cynique, éhonté : ceci témoigne de l'ancien mépris du maître par rapport au chien, qui n'est pas sans rappeler le mépris du maître vis à vis de l'esclave. Les juifs méprisent Goliath, abattu « comme un chien » par David. Les chiens, caractérisés de répugnants, étaient interdits dans les temples grecs (92). Puis la peur de la rage du 13ème au 15ème siècle a cautionné l'abattage des chiens errants à vue, en Allemagne et en France. Le chien a été longtemps mal aimé de la civilisation judéo-chrétienne, et c'est au Moyen Age que

les premières lois les protégeant naissent dans l'esprit des seigneurs (81). Dans la tradition islamique, le chien est l'animal le plus vil qui soit : avidité, gloutonnerie le symbolisent. Mais en parallèle est reconnue sa fidélité :

« Si un homme n'a pas de frères, les chiens sont ses frères.

Le cœur d'un chien ressemble au cœur de son maître. »

Nous constatons que notre religion nous a enseigné une conception du monde animal purement anthropocentrique, avec un respect des valeurs de travail attribuées aux animaux d'élevage.

Chaque religion a attribué aux animaux une symbolique forte, conduisant l'homme à préférer certaines espèces. Cependant, il apparaît clairement que notre symbolique religieuse n'est en aucun cas à l'origine de la distinction actuelle. Les autres religions pourraient de ce fait avoir eu une certaine influence, mais l'explication est largement insuffisante. Pourquoi l'homme se sentait-il donc proche des animaux de rente, et où étaient les animaux de compagnie ? Il faut remonter aux origines de la vie commune homme - animal.

II. ORIGINES DE LA DOMESTICATION

L'homme a établi une relation concrète avec certains animaux en les domestiquant. De la même manière qu'il considérait symboliquement plus certains animaux que d'autres, a-t-il dès le début noué des liens plus ténus avec certaines espèces plus que d'autres ? Quelle a été l'influence de ses croyances dans ce rapprochement ? Tout d'abord, nous allons définir l'animal domestique. Puis nous chercherons à voir de quelle manière les buts et les moyens de domestication employés ont pu intervenir dans la distinction entre les espèces à domestiquer.

A. Définition

Un animal domestiqué est un animal qui a subi un processus de domestication, visant à le faire vivre dans l'entourage de l'homme. Quelles espèces ce terme regroupe-t-il ? Animaux de rente et animaux de compagnie sont-ils tous deux des animaux domestiqués, ou ce critère les différencie-t-il ?

1. Négation du sauvage

Auparavant, l'animal domestique était défini comme l'antinomie de l'animal sauvage. Dans l'Antiquité, le *theison*, l'animal sauvage, était opposé à l'*héméros*. Aristote utilise cette distinction comme base de sa classification du monde animal. Pour lui, « le domestique est le meilleur et le sauvage est pire ». A l'origine, tous les animaux sont sauvages, c'est à dire d'un degré naturel inférieur, puis certains, par la domestication, se rapprochent de l'homme et de la civilisation humaine (Pr. X 45.895 b 23 ss)(62). Par la suite, d'autres auteurs ont voulu hiérarchiser le monde animal. Dans tous les cas, la division sauvage/domestique est une constante reconnue par tous. I. de Séville oppose les animaux domestiques aux *quadrupedia*, animaux non domestiques, et aux *bestiae* et *ferae*, les bêtes sauvages(95). Deux catégories apparaissaient à A. Toussenel (1803-1885) : les espèces ralliées à l'homme, et les espèces insoumises(85).

Le monde animal était donc déjà divisé, non pas suivant la division actuelle, mais selon une division entre animal domestique et animal sauvage. Cette scission était basée sur une vision anthropocentrique du monde. Aristote, Platon, et par la suite les chrétiens du Moyen Age, avaient une conception de la Terre comme celle de l'Univers, c'est à dire disposée en cercles concentriques. L'homme est placé au centre. En s'éloignant de lui, on se rapproche de l'inorganisé, du dangereux, du bestial, pour finalement arriver à l'animal sauvage à l'extérieur. La place des animaux dans l'espace était prépondérante : au centre, l'homme, qui impose sa marque dans un espace limité mais rassurant, avec ses habitations, où les animaux se caractérisent par leur soumission à l'homme. A l'extérieur, les monstres, les animaux sauvages et féroces(95). Mais c'est bien l'homme à l'origine qui a choisi les espèces qu'il souhaitait soumettre. Pourquoi a-t-il éliminé les animaux sauvages ?

L'animal sauvage concentre sur lui toutes les peurs, à cause de ce caractère sauvage et insoumis, mais aussi à cause de caractères intrinsèques qui retirent toute envie à l'homme de se rapprocher de lui. A. Toussenel explique que les animaux sauvages regroupent des espèces à conserver et d'autres, nuisibles, à détruire. Les nuisibles sont ceux tout d'abord dont l'existence est contraire à la Propreté, comme les rongeurs. Ce sont aussi ceux qui menacent la Santé humaine : ils représentent un danger physique direct, comme le taureau, le buffle, ou encore les animaux venimeux, ou ce sont des concurrents de l'homme sur le plan alimentaire : c'est le cas du renard pour les poules, du sanglier pour les champs de maïs, du rat pour les réserves de nourriture. « Les animaux carnassiers ne sont dits nuisibles que pour ce qu'ils sont de rivaux de l'homme. » (Buffon) Enfin, les animaux nuisibles sont aussi ceux qui incarnent le Mal, au physique repoussant, en référence aux croyances autour des animaux(85). La simple idée de domestiquer tous ces animaux était totalement exclue : en aucun cas, l'animal domestique n'en fait partie. L'animal domestique regroupe-t-il toutes les espèces soumises, non sauvages ?

Cependant, il ne semble pas que la scission soit aussi nette que les auteurs le laissent entendre. Tout d'abord, l'animal domestique n'est pas toujours soumis à l'homme : l'abeille, protégée et surveillée, peut redevenir sauvage. « Domestique » n'est donc pas synonyme de « domestiqué ». D'autre part, certains animaux, dits « marrons », autrefois domestiqués et donc soumis, sont revenus à l'état sauvage : c'est le cas du mouflon de Corse. Digard le précise bien : pour lui, il n'y a pas d'animaux domestiques et d'autres qui ne le sont pas, mais

seulement des animaux sur lesquels des hommes ont exercé, à un moment ou à un autre, une action domesticatoire. La domestication n'est pas irréversible, il s'agit d'une action continue de l'homme sur l'animal, qui doit être renouvelée sous peine de dédomestication(39). Ainsi, la définition donnée par les précédents auteurs de la domestication n'est pas exacte : la frontière entre animal domestique et sauvage est fluctuante.

2. Caractères propres

Plusieurs auteurs ont tenté de définir l'animal domestique par lui-même. Pour St Hilaire, domestiquer, c'est habituer l'animal à vivre et se reproduire dans ou près des demeures de l'homme. Mais cette définition exclut l'éléphant et le guépard, et inclut la mouche domestique ! Pour Thévenin, l'animal domestique est celui élevé de génération en génération sous la surveillance de l'homme, ce qui l'amène à constituer une espèce différente de l'espèce sauvage initiale. Mais là encore, cette définition est incomplète : éléphant, guépard, faucon sont écartés, tout comme l'abeille, guère différente de sa forme sauvage. R. Delort propose une définition qui rassemble les critères retenus par les différents auteurs(35), définition retenue aussi par Moutou (71). L'animal domestique est un animal :

- dont la reproduction est sous le contrôle de l'homme,
- élevé de génération en génération près de l'homme, en dehors de tout contact avec la forme sauvage d'origine, jusqu'à se distinguer de sa forme sauvage,
- utilisé par l'homme, lui rendant un produit ou un service,
- surveillé et familier à l'homme.

Selon R. Delort, la domestication véritable crée un lien spécial et anormal entre l'animal et l'homme. Les préhistoriens définissent aujourd'hui la domestication comme un « ensemble de modifications dans les rapports des groupes humains avec les espèces végétales et animales, qui ont eu pour effet de substituer à une exploitation sans contre - partie, la prédation, une relation symbiotique dont les espèces tirent elles-mêmes profit. Les ressources disponibles sont ainsi sensiblement augmentées : on entre dans une économie de production. » (37). C'est dire l'importance de cette étape dans l'histoire des relations homme - animal.

3. Espèces concernées

Nos animaux de compagnie et de rente entrent dans la définition des animaux domestiques. Leur domestication aurait débuté au Proche Orient, le plus vieux centre de domestication connu pour le chien, la chèvre, le mouton, le bœuf, le cochon (93).

A partir de la domestication du chien, attestée dans l'aire péri arctique et en Europe centrale et occidentale entre 15 000 et 13 000 av JC, ainsi qu'au Moyen-Orient entre 10 000 et 8 000 ans av JC, les premières domestications des animaux se sont succédées à un rythme soutenu durant les derniers millénaires de l'ère préhistorique :

- Chèvre entre 7500 et 7000,
- Mouton vers 6500,
- Porc entre 6500 et 6000,
- Bœuf entre 6300 (en Syrie) et 6000 (au Pakistan),
- Ane vers 3500,
- Chat entre 3500 (en Méditerranée) et 2000 (en Egypte),
- Dromadaire vers 3000,
- Cheval vers 2500, et peut-être même avant(10).

Comment s'est fait le choix de ces espèces ? Hahn, vétérinaire, justifie la domestication du bœuf par la forme de ses cornes symbolisant le croissant lunaire. Pour les encyclopédistes du Moyen Age, toutes les espèces peuvent être domestiquées si on vit en accord avec Dieu, à l'image des ermites et des moines. Ainsi, l'extension de la domestication est fonction des capacités de l'homme à dominer sa propre nature : il n'existe pour eux pas de frontière véritable entre animal domestique et sauvage. Tout animal est domesticable : « la domestication n'est pas un simple acte de pouvoir, mais un acte de foi »(95).

Dans les faits, il semble que l'homme ait opéré une sélection sur les animaux. Moutou remarque que le nombre d'espèces domestiques est réduit. Elles seraient au maximum 50 parmi les Mammifères, 20 chez les Oiseaux, et quelques reptiles, grenouilles, poissons, etc. Ces chiffres sont modestes par rapport à la diversité naturelle présente. Il se pourrait que les hommes d'autrefois aient essayé de domestiquer différentes espèces, mais par la suite, seules certaines rassemblaient l'ensemble des critères permettant de réussir le processus. L'exemple du Moyen Orient appuie cette hypothèse : les gazelles et les daims ont été concernés par les premiers élevages, mais ce sont les mouflons, chèvres égagres et ânes qui ont eu par la suite la préférence (71). Digard parle de « système domesticatoire » : le choix des espèces à domestiquer a été conditionné par plusieurs facteurs, des facteurs biologiques et comportementaux, liés à l'animal, et des facteurs techniques, sociaux et culturels, liés à l'homme(37).

Nos animaux de rente et de compagnie sont tous deux domestiques, mais demeurent néanmoins bien différents. La distinction trouve-t-elle une explication dans le processus de domestication lui-même ? La motivation première à la domestication aurait été le besoin utilitaire. Elle pourrait avoir été déterminante dans le choix des espèces et dans leur type de relation à l'homme. Les critères culturels et sociaux ne sont pas non plus à négliger : en Chine, même à l'apogée du développement, du 7ème au 9ème siècle après JC, sous Confucius,

les animaux n'étaient pas utilisés, et c'étaient les hommes qui tiraient les charrues, car les animaux occupaient une portion de terre qui pouvait être cultivée par l'homme (39).

B. L'animal utilitaire

L'utilité de l'animal domestique fait partie de sa définition. Aristote insistait déjà sur ce point : « Quant à leur utilité, la différence est mince : esclaves et animaux domestiques apportent l'aide de leur corps pour les besognes indispensables » (Pol., I 1254 b 26)(62). Dans la Bible, les animaux ont été créés pour venir en aide à l'homme (II, 18) (92), et Delort suit cette thèse. Pour lui, c'est la raison initiale qui a poussé l'homme à la domestication : il s'agit d'une explication rationnelle, qui détermine le choix des espèces en fonction de leur utilité. Cette utilité n'est pas universelle, et varie suivant les civilisations. Par exemple, l'éléphant est présent en Afrique et en Asie, où il est dans les deux cas respecté, symbole de force, sagesse, bienveillance. Cependant, son utilisation diffère : en Afrique, il n'est utilisé que mort, pour sa viande et son ivoire ; en Asie, il a été utilisé pour la guerre, la chasse, les parades, les travaux(35). Nous nous attacherons à développer à chaque fois les facteurs humains et animaux pour bien comprendre notre système domesticatoire occidental. Lucrèce, au 1^er^ siècle avant notre ère, écrivait :

« Ces cœurs fidèles, les chiens au sommeil léger,

Et toute l'engeance des bêtes de labour,

Les troupeaux laineux et les espèces à cornes,

Sont confiés à la garde des hommes, [...]

Portés à fuir les fauves, à la recherche de la paix,

Une pâture abondante obtenue sans fatigue,

Ils reçoivent de nous ces biens pour prix de leurs services. » (56)

1. Utilité passive

L'utilité de certains animaux a devancé leur domestication. Ces animaux ont été utilisés sans qu'aucune domestication ne soit nécessaire, donc sans établir de relation avec l'homme, même si ils se côtoyaient.

L'homme a simplement orienté les aptitudes naturelles de certains animaux à son avantage. Les grenouilles ont servi de baromètre, les poissons servent actuellement à contrôler la pureté de l'eau.

D'autres espèces ont été choisies dans le seul but de les regarder, pour le simple plaisir de l'homme, à l'image des jeux de cirque chez les Romains. Ces espèces ont été choisies car elles courraient vite, comme les chevaux, les lévriers, ou avaient une aptitude au combat, comme les grillons en Chine, les bulldogs en Angleterre (35). La relation homme - animal restait très lointaine. Au mieux, les propriétaires des animaux se projettent sur eux : si l'animal perd, c'est leur honneur qui est atteint.

D'autres animaux ont servi à la lutte biologique, ou encore pour débarrasser l'homme de ses détritus. Le chat, ou jadis la genette, ont été choisis car ils avaient un rôle direct de prédateur, et ont permis de lutter contre les hôtes indésirables de l'habitat humain (37). Le porc, le chien, les vautours et les corbeaux à Rome, étaient utilisés pour leurs qualités de détritivores (97). Toutes ces espèces présentaient simplement une tolérance de proximité de l'homme et un comportement territorial (27). Ce n'est que par la suite que ces animaux qui vivaient dans l'entourage proche de l'homme auraient été domestiqués, et qu'une relation se serait établie avec eux (30).

Figure 3 : stèle funéraire de Laetus- Tombe gallo-romaine d'un enfant du IIème siècle.

C'est vraisemblablement la première figuration d'un chat domestique qu'on ait trouvée en France. Musée d'Aquitaine- Bordeaux.

2. Auxiliaire de travail

Les espèces auxiliaires sont celles qui mettent leurs facultés animiques et corporelles au service de l'homme, selon Toussenel(85). En tant que compagnon de l'homme, les animaux ont subit d'emblée une véritable domestication, et ont entretenu une relation étroite avec l'homme.

□ Animal de service

Le chien est l'animal de service par excellence, et c'est cette utilité qui aurait conduit à sa domestication. Le plus ancien processus de domestication aurait la chasse pour origine : le chien sert à rabattre ou forcer le gibier dès la fin du paléolithique (10). Le cheval est lui aussi concerné, mais dans une moindre mesure.

Cette domestication s'est faite de manière individuelle, chaque animal a subi un apprentissage particulier. Le chien aurait été choisi pour sa facilité d'apprentissage, et pour l'établissement d'un lien fort avec son maître, ce qui n'est possible que chez les espèces qui, dans leurs formes sauvages, présentent des liens sociaux très forts, permettant ainsi à l'homme de s'intégrer dans ce réseau relationnel. Par contre, les particularités de reproduction n'ont qu'une importance mineure. Le chien est doté par ailleurs d'un comportement de défense territoriale exploité par l'homme (27). Ses qualités biologiques et comportementales, ainsi que la technique domesticatoire employée, ont conduit à faire du chien un animal proche de l'homme.

□ Animal de trait

Certains auteurs parlent de « néolithique pastoral » : d'anciens chasseurs ou agriculteurs se seraient convertis à l'élevage nomade dans le cadre d'une spécialisation sociale tardive. On leur devrait la domestication de ces animaux de transport, qui leur aurait permis d'augmenter l'efficacité de leur nomadisme. L'âne aurait ainsi été domestiqué en Egypte et en Ethiopie, et l'onagre en Mésopotamie, vers 3000 ans av JC. Le cheval l'aurait été au nord-ouest de la Caspienne, et le chameau vers la Mandchourie au 3ème millénaire av JC, et enfin le dromadaire dans le sud de l'Arabie, au 2ème millénaire av JC (10). Les facteurs technico-économiques n'expliquent pas tout : les rennes, par exemple, sont attelés, bâtés chez les Lapons. Chez les Samoyèdes, ils sont conduits en grands troupeaux, donc ne servent pas comme animal de trait. Les Barriates, dans la partie centrale de la Sibérie, ont quant à eux été influencés par les peuples de cavaliers du sud : l'animal est utilisé pour la selle, et très peu pour l'attelage(54).

Les équidés et les camélidés auraient été domestiqués pour leur aptitude à la traction et au portage. La domestication s'est faite individuellement, favorisant une relation étroite avec l'homme.

3. Producteur

□ Facteurs technico-économiques

Nos animaux de rente ont été domestiqués pour leurs produits animaux, qu'ils soient alimentaires ou non. Les dépouilles du mouton, porc, bovin, voire du cheval, ont servi pour l'habillement et l'ornement. Mais pour R. Delort, c'est la consommation carnée qui a motivé les premières domestications(35). Nous avons vu que la chasse constituerait le plus ancien processus originel de domestication pour le chien, mais elle le serait aussi pour une majeure partie des espèces. Au départ, la viande n'était issue que de la chasse. C'est au Néolithique que l'élevage commence à en fournir : les premiers élevages apparaissent vers –30 000 ans avant JC, au Nord du Sinaï, avec des gazelles et des daims. Des vestiges d'élevage de rennes ont été retrouvés en Dordogne, correspondant à la période de –20 à –10 000 ans avant JC. Aux 11ème et 12ème siècle, les animaux domestiques fournissent la majeure partie de la consommation carnée(42).

L'homme a donc choisi d'élever des animaux au lieu de les chasser. Avec l'élevage, il s'affranchit en effet de certaines contraintes. Tout d'abord, celle d'aller à la chasse. Pour Lorenz, c'est ce qui explique que le porc soit mangé. Ceci explique aussi qu'il varie en fonction de la géographie : en Europe du Nord, où les forêts et le gibier abondent, la chasse est encore prédominante après Jésus Christ, contrairement à l'Europe du Sud, où le régime alimentaire est trop riche en céréales et doit être complété(42). L'homme dispose d'une réserve de nourriture constante : R. Delort suggère qu'au départ, les chasseurs gardaient leurs proies vivantes, par exemple le bison, comme réserve de nourriture. Par la suite, l'élevage a permis de s'assurer contre les aléas climatiques. L'homme s'est donc rapproché des animaux de rente pour des besoins alimentaires(35). Quelle technique domesticatoire a-t-il employée ? Diffère-t-elle de celle de nos animaux de compagnie ?

Les chasseurs ont utilisé une technique domesticatoire propre pour ces animaux. Une connaissance très fine de l'éthologie leur a permis de les repérer, à l'endroit où ils se nourrissaient, sur les lieux de passage, aux saisons propices, a permis de les approcher ou de les attirer, en se camouflant, en imitant leurs cris et leurs mouvements, et a permis de les tuer en profitant de leur réaction. Cette connaissance des animaux chassés va être à l'origine d'un certain type de domestication des herbivores, au néolithique, totalement différent de celui du chien. Dans le Proche-Orient précéramique, chèvres et moutons sauvages ont pu être poussés par troupeaux entiers dans des enclos, selon la technique du *corraling*. Ainsi, à propos de la domestication des camélidés andins, des archéologues notent que 4000 ans avant JC, une transformation extraordinaire est sur le point de se produire : à force de traquer, saison après saison, les mêmes espèces animales dans les mêmes lieux, les chasseurs ont fini par connaître si bien le comportement et le territoire de ces animaux qu'ils exercent maintenant sur des troupeaux entiers une sorte de contrôle. Ce contrôle était probablement comparable à celui que pratiquent encore aujourd'hui, sur des rennes semi - sauvages, certains Lapons de Norvège. Il est vraisemblable que l'homme appliqua ensuite aux troupeaux ainsi capturés ou contrôlés des techniques de gestion identiques à celle de la faune sauvage, par chasse sélective des animaux les plus âgés, les mâles en surnombre, etc.(10)

Nos animaux de rente actuels ont été domestiqués collectivement, contrairement au chien, ce qui expliquerait qu'ils soient beaucoup plus éloignés de l'homme : aucune relation individuelle n'a été instaurée à l'origine. Sur quels critères repose le choix de ces espèces ? Nos espèces de rente étaient-elles prédisposées à entrer dans cette catégorie ?

□ Facteurs biologiques et comportementaux

L'homme aurait domestiqué des animaux pour les élever et ensuite les manger ou manger leurs produits : il aurait ainsi choisi prioritairement les espèces animales en fonction de leurs comportements, son choix étant orienté vers une prédisposition à l'élevage, et en fonction de leurs caractéristiques biologiques liées à leur aptitude à produire. L'homme voulait pour ses animaux de rente (27):

- pouvoir disposer d'un groupe d'animaux, ce qui visait les espèces vivant en troupeau, aux relations sociales souples, sans comportement territorial,
- maîtriser la reproduction, plus facile s'agissant d'espèces polygames, sans lien sexuel sélectif,
- avoir du lait, ce qui sous-entend que le jeune est rapidement autonome et que son élevage est possible sans sa mère,
- un rythme d'activité diurne et crépusculaire (71).

Tous ces critères sur le comportement de l'animal se retrouvent chez nos animaux de rente actuels, à savoir les bovins, ovins, caprins, porcs, et oiseaux galliformes (42). L'élevage est, par ces caractéristiques, facilité pour l'homme.

Le choix des espèces a par ailleurs -et bien logiquement !- été orienté de telle sorte que leur élevage soit utile et rentable. Chacune de nos espèces de rente actuelle possède en plus des caractéristiques qui lui sont propres et qui ont assis sa domestication. D'un point de vue strictement gustatif, le mouton accumule la graisse, la finesse du chevreau est appréciée, et au Moyen Age, le bouc salé donnait un fumet puissant au potage (42). C. Helmer note que le bœuf est très rentable par sa production en viande et en lait (50). Le porc est très prolifique, et par ailleurs sa dépouille est très utile à l'homme, contrairement au chien par exemple, plus utile vivant. « Dans le cochon, tout est bon » : tout se mange. Le saindoux était utilisé au 18ème siècle, pour mettre dans les ragoûts, les pâtisseries. Le saucisson, après salage et séchage de sa viande, se conserve longtemps. Même le tissu adipeux sous-cutané du porc, ou « vanne », était utilisé : battu avec un bâton jusqu'à obtenir une pâte, il était enveloppé avec la vessie du cochon pour donner le « vieux-oing », qui servait à frotter les essieux des roues. Sa place dans l'alimentation a été d'autant plus notable que dans la France du Haut Moyen Age, les chênaies abondent. Concernant les petits ruminants, c'est surtout leur caractère rustique qui leur a valu d'être domestiqués. Le mouton s'accommode à de nombreux climats, qu'ils soient chauds, secs, humides. La chèvre est encore moins difficile que le mouton sur le plan alimentaire, ce qui explique qu'on la retrouve sur tout le pourtour méditerranéen (93). Nos animaux de rente avaient des caractéristiques à la fois biologiques et comportementales qui les prédisposaient à l'élevage.

□ Facteurs culturels

Il ne faut cependant pas négliger l'influence des autres cultures dans le choix des espèces. Nos animaux de rente sont ceux qui déjà, au Moyen Orient, avaient la préférence. Le mouton, la chèvre, le bœuf, le porc, l'âne, le chameau y représentaient les sept catégories d'animaux domestiques(93). L'extrême Orient a ensuite choisi les mêmes catégories. Avons-nous été infiltrés par la culture orientale ? Ceci est d'autant plus probable que c'est à partir de cette région que l'élevage s'est répandu. La tradition romano hellénistique a par la suite influencé l'orient byzantin dans sa prédilection pour la viande de mouton, qui s'oppose à celle du porc et du bœuf de l'occident européen. L'élevage de porc était une tradition chez les Romains, très friands de saucisson, et revêtait une importance particulière : au 3ème siècle, les empereurs en donnent gratuitement aux habitants pour maintenir l'ordre public(93). Il a donc fallu l'interaction de facteurs humains et animaux pour finalement aboutir à nos espèces de rente actuelles.

L'homme a choisi de domestiquer nos animaux de rente et nos animaux de compagnie pour améliorer ses conditions de vie, mais le processus de domestication a différé entre eux. De prime abord, eux-mêmes étaient prédisposés à certains rôles, puis la technique domesticatoire employée, ainsi que l'utilisation première que l'homme a choisi d'en faire ont renforcé l'écart. Les relations instaurées ont-elles appuyé cette tendance ?

C. Type de relation

Dans sa définition, l'animal domestique établit un lien spécial et anormal avec l'homme. De quelle relation s'agit-il ?

1. Domination

L'homme a été créé à l'image de Dieu, pour qu'il ait autorité sur les animaux terrestres. (Genèse I, 26). Le sacrifice du bélier par Abraham, au lieu de son fils (Genèse, chap. 22), ne révèle-t-il pas que l'animal est un substitut de l'homme (54) ?

Pour Digard, il est indéniable que la relation homme - animal est basée sur la domination. Il s'agit pour lui de la finalité même de la domestication : l'homme n'a choisi les espèces à domestiquer que pour les dominer. La domestication des animaux n'a pas pu se faire suivant l'utilité de chaque espèce : les hommes ne connaissaient pas cette utilité tant qu'ils étaient

sauvages. Le choix des espèces a été influencé par le type de relation à instaurer. L'homme a domestiqué des animaux peu farouches à l'origine, malléables, se laissant facilement approcher. Le chien a été le premier animal domestiqué, vers –10 000 avant JC. Anthropophile, il est le seul animal à être aussi dépendant de l'action humaine. Ce n'est que par la suite qu'il aurait été utilisé par l'homme de nombreuses façons. L'ordre d'apparition des animaux domestiques s'explique ainsi : l'égagre, tout d'abord, puis le mouton, plus farouche et courant mieux, ensuite le bœuf et le porc, plus agressifs ou plus farouches, et enfin le cheval et l'âne, vers 3500 avant JC. Pour D. Helmer, le cheval et l'âne ont été utilisés comme bêtes de trait car ils ont été domestiqués plus tard car plus farouches, et l'homme avait déjà trouvé des sources de viande chez les autres animaux (50). L'ordre de la domestication aurait donc joué un rôle par rapport aux utilisations de l'animal. Digard estime que l'utilisation des animaux n'était pas une nécessité : « L'homme n'a jamais domestiqué pour l'utilité de l'animal mais pour se l'approprier et ainsi, comprendre sa nature. ». Le chameau, l'éléphant, le cheval, auraient été choisis car l'homme cherchait à manier une bête de psychologie délicate. L'acharnement zootechnique par la suite ne vise qu'à asseoir cette domination, rendant les animaux plus dépendants, et mieux adaptés aux besoins humains. Le résultat est une nature hyperdomestiquée, soumise au bon vouloir de l'homme, spectacle sécurisant (39).

2. Affectivité

Pour J. Porcher, il est indéniable que l'affectif sous-tend toute relation avec l'animal. L'affectivité désigne l'ensemble des sentiments, des émotions et des passions d'un individu. Bien plus qu'une simple composante de la vie psychique, l'affectivité en est la base. C'est par elle que l'être humain se situe dans le monde et dans ses relations avec autrui (*Dictionnaire usuel de la psychologie,* Sillamy, 1993). L'affectivité existe même dans les rapports de pouvoir de l'homme sur l'animal, qui rappellent ceux que les hommes construisent entre eux, « d'où les sentiments passionnés que les animaux domestiques inspirent si souvent aux hommes, citadins modernes aussi bien que paysans, pasteurs nomades ou chasseurs-cueilleurs », note Digard.(79).

J. Porcher va jusqu'à affirmer que le besoin de compagnie serait l'élément initiateur du rapprochement de l'homme avec certains animaux. Elle cite à l'appui Haudricourt, qui écrit dans son article fondateur de 1962 : « A partir du Néolithique, l'homme n'est plus seulement un prédateur et un consommateur, désormais il assiste, il protège, il coexiste longuement avec les espèces qu'il a « domestiquées ». De nouveaux rapports se sont établis, d'un type « amical », et qui ne sont pas sans rappeler ceux que les hommes entretiennent entre eux à l'intérieur d'un groupe. » « En d'autres termes, l'animal familier des temps préhistoriques peut avoir ouvert la voie à l'élevage (...) avant d'en avoir tout autre usage, l'homme préhistorique a peut-être commencé par aimer ses chiens ou ses autres animaux domestiques comme des animaux familiers. » (80).

La relation aurait été construite sur le modèle de l'affection mère - petit. Pour de nombreux scientifiques, la domestication se serait faite pour certains animaux en les allaitant au sein. Zeuner pense que l'habitude de garder de jeunes animaux comme compagnons est une des bases de l'échelle économique sur laquelle se serait développée plus tard la domestication : « L'instinct maternel des femelles humaines peut très bien avoir joué un rôle dans ce

processus. ». Il en aurait été ainsi pour le chien, apprivoisé avant d'être domestiqué : une relation étroite se serait établi lorsque les femmes allaient chercher des louveteaux pour les nourrir et les élever, peut-être pour remplacer la perte de leur enfant. Ces techniques d'apprivoisement auraient été appliquées sur les animaux en bas âge. Par la suite, le statut des différents animaux aurait divergé (65).

P. Pageat montre que l'attachement homme–animal à la naissance est différent pour les ongulés et pour les carnivores. Les premiers sont nidifuges, les seconds sont nidicoles : chez les ongulés, l'empreinte est brève, les jeunes sont rapidement autonomes, alors que chez les carnivores, comme chez les primates, l'empreinte est lente, elle correspond à la période dite d' « imprégnation », et les jeunes sont totalement dépendants des soins maternels pendant plusieurs semaines. Cette constatation est à corréler avec l'activité du sommeil paradoxal, faible chez les ongulés, développée chez les carnivores, les félins étant les plus grands « rêveurs » avec l'homme. C'est ainsi que pour les animaux de compagnie, les techniques de familiarisation ont pu maintenir l'adulte dans le même état de dépendance que petit, et que l'animal de rente, lui, est allé se perdre dans la masse de ses semblables (73).

Animaux de rente comme de compagnie seraient en réalité tous deux de compagnie à l'origine (Porcher), à moins qu'ils n'aient tous deux été d'emblée soumis à l'homme (Digard) ? Ou bien encore que l'homme ait choisi les animaux de compagnie pour les aimer, et les animaux de rente pour les dominer ?

L'histoire de la domestication révèle déjà une divergence entre nos animaux de rente et nos animaux de compagnie. Ils sont chacun prédisposés à un certain type de relation avec l'homme, lointaine pour les premiers, rapprochée pour les seconds. Les premiers servent à produire, les seconds à aider l'homme dans son travail. Ce processus de domestication a été le point commun de départ de nombreuses civilisations, et pourtant, nous sommes la seule à opérer une telle distinction entre les animaux de compagnie et les animaux de rente. La spécificité de chaque espèce s'est-elle affirmée au cours de la vie commune homme - animal ?

ROLE DE LA DOMESTICATION
DANS LA HIERARCHISATION DES ESPECES ANIMALES

	ANIMAUX	
	PRODUCTEURS	DE SERVICE
Facteurs biologiques et comportementaux		
Comportement territorial	Non	Oui
Lien social	Faible	Fort
Lien mère-jeune	Faible, nidicole	Fort, nidifuge
Facteurs technico-économiques		
Technique domesticatoire	Collective	Individuelle

RELATION HOMME-ANIMAL : LOINTAINE ETROITE

Figure 4 : Rôle de la domestication dans la hiérarchisation des espèces animales

III. DEVELOPPEMENT DE LA COHABITATION

Avec le développement de la cohabitation, l'homme a partagé avec l'animal sa vie au quotidien comme la mort. Cette proximité l'a conduit à tisser des relations privilégiées avec certains animaux. En marge mais préférés entre tous, apparaissent les animaux de compagnie.

A. Vie au quotidien

La proximité de l'homme avec l'animal a permis de créer des liens sentimentaux réciproques entre les deux partenaires, entraînant une dépendance physique mais aussi psychique entre eux. Les paysans d'avant faisaient déjà une distinction, en fonction de l'espace occupé par les animaux, et de leur vie, individuelle ou en collectivité(39).

1. Conditions de vie de l'animal

C'est avec les animaux vivant dans son entourage le plus proche que l'homme se sent étroitement relié. Les paysans vivaient sous le même toit que leurs bêtes. Homme et bétail cohabitaient : un voyageur, Dubuisson-Aubenay, passé en Bretagne en 1636, relève que « les bestiaux passent par mesme passage que les hommes, et peu s'en faut qu'ils ne logent ensemble ». Lorsque l'entrée entre les bêtes et les hommes est séparée, la cloison qui les sépare n'est qu'une simple claie. L'architecture rurale témoigne de cette proximité homme - animal dans l'habitation. Il existe plusieurs types d'architecture. La « longère » se rencontre en Basse Bretagne, en Normandie, en Mayenne. C'est une maison tout en longueur, avec une pièce commune à l'homme et à l'animal, au sol en pente pour éviter que le purin n'aille dans la pièce d'habitation, ou deux pièces contiguës. La « salle haute », elle, est une maison montagnarde des hautes vallées du Béarn, avec au rez-de-chaussée l'étable et en haut l'habitation. Dans les Landes, le Pays Basque, se rencontre la maison à nef et bas-côtés, développée en profondeur, perpendiculairement à l'axe de la faîtière, abritant sous un même toit les humains, le cheptel, le matériel agricole, et les réserves.

Cette proximité s'explique par le rôle de chauffage des animaux : par la chaleur corporelle dégagée, ils contribuaient à maintenir une température ambiante agréable dans les habitations (2). Par ailleurs, le paysan pouvait surveiller les vaches malades ou prêtes à vêler, ou la fermière travailler à la laiterie tout en étant proche des autres tâches ménagères (3). Là où hommes et bêtes vivent ensemble, le bétail est privilégié par rapport aux autres animaux (37). L'animal compagnon peut lui aussi avoir un rôle de chauffage, et faire office d'animal bouillotte : les Indiens du Nouveau - Monde utilisaient le Chien Nu comme chauffage de proximité. Comme il ne possède pas de poils, donc pas de « couverture isolante », sa chaleur corporelle était plus facilement transmise à l'environnement proche. Il trouvait donc sa place

dans les habitations et sur le lieu de couchage des indigènes (2). Le chat a rempli cette fonction à partir du 16ème siècle, surtout lors des hivers froids, ce qui a contribué à le démystifier et à le rapprocher de l'homme (35).

Le paysan est très proche de tous ses animaux. Ils partagent un monde rempli d'analogies, et leur communication est bien souvent plus étroite qu'avec les classes dirigeantes ou savantes. De véritables couples se forment : le berger va avec ses moutons, le bouvier avec ses bœufs, le porcher avec ses cochons. Cette proximité, avec un troupeau d'animaux, n'en va être que plus intense avec les bêtes de labour, bêtes avec lesquelles la relation est individualisée.

Figure 5: *L'Homme au mouton* (Picasso).

Coulé en bronze en 1943, Picasso en offrira un exemplaire, en 1950, à la mairie de Vallauris. On peut toujours le voir sur la petite place de Vallauris.

2. Utilité de l'animal

Au Proche Orient, l'animal compagnon, collaborateur de l'homme pour garder, chasser, amuser, comme le chien, l'âne, l'ours, le singe était différencié de l'animal sauvage chassable, et de l'animal domestique pour le travail ou la boucherie. A quel point cette civilisation, creuset de la domestication, nous a-t-elle influencés ?

□ Les animaux - auxiliaires

Il s'agit des animaux de service et des bêtes de somme. Ces espèces ont pu être domestiquées d'emblée pour être auxiliaires, ou ne l'ont été que par la suite. Dans les *Etymologies* d'Isidore de Séville, auteur du 7ème siècle, *Iumenta* fait référence aux bêtes de somme que sont le bœuf,

le cheval, l'âne et le mulet, « capables d'aider (*iurrare*) les besoins de l'homme », en raison « du soulagement (*iurrent*) qu'ils apportent en nous aidant dans notre travail ou pour nos fardeaux dans le transport ou le labour. » L'auteur consacre dans son ouvrage 16 articles sur les chevaux, et 4 sur les chiens. Cette préférence pour ces deux espèces va influencer les autres encyclopédistes du Moyen Age, et se retrouve concrètement dans les relations homme-animal (96).

Travailler en commun nécessite une véritable entente entre les deux partenaires, et crée un lien particulier, avec le sentiment de travailler à la même cause. Les animaux partenaires de labour, qui sont intégrés à la vie familiale, partagent avec le paysan outre l'habitat, l'espace, et l'alimentation, les mêmes peines. En Provence, l'âne était très proche de l'homme. De nombreuses similitudes l'unissent au paysan. Animal ne produisant pas, mais travaillant comme son maître, il est considéré comme un travailleur d'une autre race, un domestique, un « servus ». La pauvreté unit l'âne à son maître : la frugalité de l'homme, mangeant du pain et des légumes secs, est comparable à la paille, suffisante à l'âne. Leur apparence extérieure les rapproche aussi : « lou père » désigne la chevelure humaine et le poil de l'âne(44). Dans cette relation de travail, il existe une adaptation mutuelle de certains comportements entre l'homme et l'animal. George Sand écrit : « On n'est point un parfait laboureur si on ne sait chanter aux bœufs. »(30).

Les nobles eux aussi avaient des relations privilégiées avec leurs animaux compagnons de « travail ». Dans la hiérarchisation animale aristocratique, le chien de chasse, le chien de compagnie, le cheval de selle et les oiseaux de proie domestiqués sont l'objet de nombreux soins, à l'opposé des autres animaux, et même des autres chiens utilisés à d'autres fins. Le chien de chasse était entouré de soins attentifs, du pain spécial était cuit pour lui. Il était représenté sur les armoiries, les tapisseries (37). Le cheval a permis à l'homme de réaliser des entreprises audacieuses, que ce soit dans la chasse, les transports, la guerre. Les pratiques et représentations du cheval de selle dans l'art, la littérature et la mythologie sont bien distinctes de celles de tout autre animal domestique. Il a de tout temps eu un statut à part, considéré comme très proche de l'homme : il n'a pas une gueule, mais une bouche, pas des pattes mais des jambes, des pieds(6).

□ Les commensaux

Les espèces commensales sont bien considérées du fait de leur utilité. En Russie, au 18ème siècle, la belette servait à chasser les rats. Les paysans la protégeaient, même si elle mangeait les œufs des poules ou buvait le lait des vaches, car elles portaient bonheur à la maison (30).

Au début de notre ère, les Romains reconnaissent au chat le rôle bénéfique de chasseur de souris. En Occident, les témoignages à propos du chat sont rares : la présence des belettes et couleuvres, qui elles aussi chassent les souris, explique-t-elle ce désintéressement, supprimant son utilité au chat ? Il a commencé à être mieux estimé à partir du moment où on a découvert qu'il s'attaquait aussi aux taupes, ravageant les champs d'artichauts, au rat noir du 11ème siècle, s'attaquant aux provisions, et aux crapauds et serpents. Colbert va le rendre obligatoire sur les bateaux. Les hommes ont alors commencé à s'intéresser à lui en tant qu'être vivant, et à étudier son comportement : au 16ème siècle les zoologistes apprennent qu'il faut caresser le chat pour qu'il ronronne (37).

Ainsi, il existe déjà une hiérarchisation au sein des animaux utilisés par l'homme : ceux élevés collectivement sont les moins considérés. L'animal de travail, lui, est un collaborateur de l'homme. Il s'agit d'un trait particulier de l'Europe occidentale. Les paysans plaçaient en haut de la hiérarchie les animaux élevés individuellement, et auxiliaires : le cheval, le bœuf de travail, le chien, et le porc. Le chien est considéré comme le plus intime, car il suit partout l'homme. Le cheval, compagnon de travail, nécessite des soins quotidiens et attentifs. Le porc, lui, est logé près de la famille. Les autres animaux que sont le bétail et la volaille sont élevés collectivement, traités comme des objets(39).

B. Mort de l'animal

L'animal peut être tué pour des besoins alimentaires ou suite à la mort de son maître. Dans notre société, ces deux types de mort sont nettement distincts. La mort n'est pas perçue de la même façon s'il s'agit du bétail ou d'un animal compagnon de travail : la division non aimés/aimés correspond à la division mangés/non mangés. Ce qui n'est pas le cas dans toutes les civilisations. Les Chinois traditionalistes, les Hawaïens, les Mélanésiens, les Amérindiens, les Africains, utilisent les chiens pour de nombreuses tâches, et les traitent amicalement, ce qui ne les empêchent pas de les manger : les chiots de lait sont très appréciés en Chine. Les musulmans, qui côtoient, eux, le chameau, le consomment aussi : le Prophète avait une prédilection pour cette chair (93). Comment pourrions-nous avoir même la simple idée de manger nos chiens, nos chats ?

1. Des espèces aimées ou mangées

Le tabou porte sur la mise à mort de l'animal et sur sa consommation, et recouvre un ensemble d'interdits à la fois religieux, moraux, et sociaux. Ce point est crucial pour comprendre le statut des animaux d'élevage, qui sont tués pour être mangés (41).

L'homme, de tout temps, et dans toutes les cultures, a cherché à occulter ou à euphémiser la mise à mort des animaux. Dans les vestiges archéologiques, il n'y a jamais de représentation du moment crucial : le couteau peut être représenté au dessus de l'animal, juste avant de le tuer, mais le moment fatidique est caché. Tuer un animal que l'on aime est difficilement envisageable : on ne tue pas ses amis. Ainsi, les espèces qui entretiennent une relation étroite avec l'homme sont rarement tuées, ou sinon, lors de circonstance particulière, comme lors d'une offrande aux dieux. Le cheval, pour les Gaulois, est une bête noble, et son sacrifice correspondait aux funérailles de son maître : il était intégré au rite funéraire, mais d'une façon qui le distinguait nettement des animaux de boucherie, dans le seul but de le rapprocher de l'homme. A noter la différence de considération chez les Gaulois entre le cheval et le chien: le chien est sacrifié le jour de l'incinération de son maître, alors que le cheval, lui, l'est le jour du décès de son maître, ce qui prouve son étroite relation avec l'homme(63). De même, à

Athènes, le bœuf avait le statut d'un compagnon de travail, ménageant la santé et la vie de son maître : le bovicide y était jugé au même titre qu'un homicide (35). Ce changement d'attitude est exemplaire : à l'origine, le bœuf a été domestiqué pour son lait et sa viande. En changeant de statut, sa mort devient taboue. Les animaux aimés ne peuvent être tués, sauf lors de circonstances particulières. Pourtant, l'homme, omnivore, a dû tuer des animaux : c'est ce qui explique l'abattage rituel dans certaines religions, pour atténuer la mise à mort. Dans tous les cas, la mise à mort de l'animal est réglementée. Ce qui différencie ensuite véritablement les animaux, c'est l'exploitation de leur cadavre.

Avant le 9ème siècle, les Scandinaves sacrifient le cheval à Odin, et le mangent (35). Mais dans notre civilisation, manger les animaux que l'on aime est totalement proscrit, et seules certaines espèces sont jugées consommables. Isidore de Séville opère une nette distinction entre les espèces mangées et celles considérées comme des auxiliaires de travail pour l'homme. Il désigne par *pecus, pecora* ou *pecudes* le bétail, « propre à l'alimentation, comme les ovins et les porcins, ou appropriés au service de l'homme, comme les chevaux et les bovins » (96). Ces animaux sont utilisés morts, et sont pour cette raison les moins considérés de tous. Le cas du cheval est exemplaire : animal noble par excellence, l'hippophagie a ainsi été tabou dans de nombreuses sociétés. C'est le cas chez les Romains, qui n'hésitent pas à manger de l'âne, espèce voisine mais démunie de qualités.

La consommation de chiens et de chats a été fonction de l'évolution de leur statut. En Egypte, en cas de famine, il valait mieux être anthropophage que de manger du chat. Mais en Occident, la viande de chat était consommée, surtout dans les pays germaniques. A la Renaissance, la cervelle était considérée comme un plat délicieux. Au 13ème siècle, le chat se répand, les peaux de chats sont exploitées. A cette époque, le chat n'était pas encore considéré comme un proche de l'homme. Il en va de même pour le chien : les premiers chiens domestiqués auraient été consommés, même s'il ne semble pas y avoir eu d'élevage de chien à but alimentaire en Europe (35). A Rome, les chiens étaient engraissés, les chiots de lait particulièrement appréciés (97). Chez les Gaulois, le chien avait le même statut que le porc : tous les deux omnivores, donc détritivores, et aussi tous les deux prolifiques, étant par là les seuls mammifères élevés par le Gaulois à donner des naissances multiples, et plusieurs fois, dans l'année. Le chien était donc consommé au même titre que le porc : leurs carcasses étaient gérées de la même manière, avec la même découpe (63). Cette similitude de traitement du porc et du chien vaut aussi chez les Chinois. Vers –6000 avant JC, ils les élevaient tous deux pour la boucherie. Un traité chinois, « Chou King », écrit entre les 27ème et 22ème siècles avant JC considère le chien comme un animal étranger, et le destine à la boucherie (Rouppert). Etranger, il n'avait pas une histoire commune avec l'homme, donc pas de passé affectif. Mais ces consommations ont cessé à partir du moment où l'animal est devenu un proche de l'homme. L'Occident a renoncé pour une grande part à la viande de chien dès l'âge de bronze (1). Le bœuf compagnon de travail n'était consommé que sous certaines conditions dans le monde gréco-latin. C'est avec la disparition de ce statut de compagnon qu'il est redevenu consommable (35).

La consommation des espèces animales est étroitement liée à leur statut : les animaux aimés ne peuvent être mangés, et les animaux mangés ne peuvent être aimés. Dans notre civilisation, la meilleure preuve d'affectivité de l'homme pour certains animaux est la non - consommation de leur viande : aimer un animal et utiliser ensuite sa dépouille est incompatible. Ce tabou explique la différence de relation entre ces deux types d'animaux. Une

distance semble devoir être nécessairement maintenue avec les animaux consommables. Pourquoi exactement, et comment s'est fait le choix des animaux consommables ?

2. Explications

Autour du tabou du crime alimentaire, les règles restrictives sont nombreuses, et généralement, sur le plan alimentaire, beaucoup plus d'espèces sont refusées qu'acceptées.

Ces règles sont à la fois religieuses et sociales. Il est écrit (Lv XI,1 à 8) « Voici entre tous les animaux terrestres, les bêtes que vous pourrez manger. Tout animal qui a le sabot fourchu, fendu en deux ongles, et qui rumine, vous pourrez le manger. Voici seulement, parmi ceux qui ruminent et qui ont le sabot fourchu, les espèces que vous ne pourrez manger. (....) vous tiendrez pour impur le lièvre parce que, bien que ruminant, il n'a pas le sabot fourchu ; vous tiendrez pour impur le porc parce que tout en ayant le sabot fourchu, fendu en deux ongles, il ne rumine pas. Vous ne mangerez pas de leur chair ni ne toucherez à leur cadavre, vous les tiendrez pour impurs. » Les pratiques alimentaires s'expliquent pour une part par la religion (Durkheim) : la cuisine revêt une dimension religieuse, elle fait le lien entre l'homme et l'univers. Les religions monothéistes ne sont pas les seules à instaurer de telles règles. En Asie et en Afrique, ce sont le poulet et les œufs qui sont tabous, chez les Brahmanes, végétariens, c'est toute forme de consommation carnée (41). Dans chaque société, il existe des normes construites autour de l'alimentation : « Toute société a besoin de déclarer impurs un certain nombre d'animaux et de faire porter sur eux des tabous alimentaires et extra - alimentaires plus ou moins forts... » (Verroust J. et al., 1987)(88).

□ Explication fonctionnaliste

Le pôle « fonctionnaliste »- adaptationniste explique le choix des espèces mangeables ou non par des raisons « naturelles », issues du champ des sciences « dures ».

• Les espèces consommables

Les espèces mangeables le sont car leur consommation est guidée par la nécessité. C'est secondairement qu'une distance aurait été établie entre elles et l'homme.

Les insectes sont nécessaires à l'alimentation dans les pays du tiers monde, pour lutter contre les carences protéiques. En Europe, ils ne sont pas mangés car la chasse est plus rentable, pour le même temps passé et par rapport à l'apport calorique. Là où le chien est consommé, il n'y a pas d'élevages de bœufs, et la population manque de protéines animales. Ces tabous sont bien supprimés en temps de disette : en France, les animaux domestiques (âne, cheval, chien) ont été mangés, durant les périodes de famine. Pendant le siège de 1870, la population,

affamée, dû manger tous les animaux de la capitale. Charles Laurent écrit dans ses « souvenirs de siège » : « Un bourgeois venait de manger Fox, son chien, à la broche et, regardant les os sur son assiette : « quel dommage, disait-il avec mélancolie, ce pauvre Fox s'en serait-il régalé ! »(1).

C'est ce rationalisme qui aurait relancé la consommation de cheval au 19ème siècle, initiée par Geoffroy Saint Hilaire. Les arguments sont tout d'abord sanitaires : au 19ème siècle, la population demande un renforcement de l'hygiène, face à l'insalubrité. Les chevaux dans les équarrissages répandent une odeur de moins en moins bien supportée, et le spectacle de leur mort devient intolérable. Ensuite, les arguments sont alimentaires : les scientifiques prouvent à cette époque que le régime végétarien est insuffisant à l'homme et à certains animaux, et estiment que la consommation de viande est insuffisante, tout comme la production française. La viande de cheval va prendre tout son intérêt, d'autant plus qu'elle n'est pas chère. Le siège de Paris pendant la Commune, en 1870 et 1871, va être décisif : il relance la consommation de cheval, qui ne va cesser d'augmenter jusqu'en 1964. Après la seconde guerre mondiale, avec la première vague de mécanisation de l'agriculture, la boucherie absorbe les excédents. Enfin, les protecteurs des animaux défendent eux aussi l'hippophagie car elle permet une fin moins misérable aux chevaux, qui sont engraissés avant leur abattage, et ne sont pas épuisés jusqu'à la fin de leur vie. C'est ainsi qu'en 1866, le gouvernement autorise l'abattage des chevaux pour la consommation humaine (6).

- **Les espèces interdites**

Les espèces non mangeables elles aussi sont taboues par nécessité. C'est parmi elles que l'homme aurait choisi ses animaux de compagnie. Les raisons pratiques sont déterminantes pour Marvin Harris, qui soutient une thèse de « matérialisme culturel » : les espèces bonnes à manger sont celles qui présentent des bénéfices (41).

L'animal est dans certains cas beaucoup plus utile vivant que mort. Au Moyen Age, le cheval est utilisé dans de nombreux domaines : pour la guerre, le transport, dans les champs. Son intérêt est vital, ce qui explique qu'il ne soit pas consommé : « La nécessité engendre le tabou » (Simone Honorat). Le tabou sur cette viande a été à l'origine établi par l'Eglise. Officiellement, l'Eglise expliquait que cette prohibition visait à combattre le paganisme qui y était associé. En réalité, elle répondait à une nécessité écologique, car il était impossible de garder des terres pour les chevaux alors qu'elles pouvaient être utilisées pour l'alimentation humaine, et à une nécessité stratégique, le cheval étant utilisé dans l'armée. Le manger lors de famine supprimait l'armée (6).

Dans le même esprit de rationalité, ce serait pour des raisons hygiéniques, climatiques et pratiques qu'un interdit porterait sur le porc, et qu'il serait si déconsidéré. « Animal vorace et éboueur, le cochon mange de tout, y compris des détritus et des immondices, et il n'hésite pas à se vautrer dans la fange ou l'ordure pour les atteindre. En outre, la viande de porc est de digestion difficile, et dans les pays chauds elle devient facilement malsaine. Mieux vaut donc s'en abstenir pour éviter toutes sortes de maladies. » (Verroust J. et al. 1987) (88). Le porc est porteur de la trichinose, mais Fischler soulève que d'autres espèces peuvent en être atteintes. Le porc était refusé par les Hébreux car son élevage était difficile, dans des régions de déforestation. Mais cette thèse matérialiste nie la culture : pourquoi le porc a-t-il été

abandonné sous la forme d'un tabou religieux ? Le porc aurait tout simplement disparu : à quoi tient cette totale dévalorisation ? Fischler note par ailleurs que ces hypothèses sont difficilement vérifiables (41).

□ Explication culturelle

Les espèces mangées doivent être culturellement consommables. Le pôle structuraliste - culturaliste, dont fait partie Mary Douglas, explique le choix des espèces uniquement par la culture (41).

L'interdit sur le porc tient à une anomalie taxonomique, à un accroc à l'ordre du monde construit par les juifs. Le Lévitique précise : « Toute bête qui a le pied onglé, les ongles fendus, et qui rumine, vous en mangerez ». Or, le porc ne rumine pas, il constitue une imperfection dans le processus de la Création. Le cheval lui aussi est un animal « impur », n'ayant qu'un doigt et ne ruminant pas : les Chrétiens, à partir du 4ème siècle après JC, assimilent sa consommation à un rite païen. L'interdiction formelle d'hippophagie est faite par l'Eglise au 8ème siècle, même si elle est transgressée par certains Français, par les Danois, les Allemands. Un décret de 1639 en France confirme cette interdiction (6).

En outre, les individus ont besoin d'avoir un sentiment collectif d'appartenance, de se démarquer des autres sociétés, comme en témoignent les clichés tels que les Anglais mangent du rosbif et les Français des grenouilles. Pour le monde civilisé, sont hippophages les barbares, les seuls capables de consommer ces animaux si proches de l'homme : Jules César en accusait les Gaulois. L'arrêt de la consommation de cheval au début de notre ère a été plus précoce que celle de chien, dû à l'influence romaine (6). Cependant, cette thèse ne se suffit pas à elle-même : elle ne donne aucune explication déterministe. Mais elle permet de souligner l'existence d'une autonomie culturelle, avec sa part d'arbitraire.

□ Explication morale

Il existe des explications beaucoup plus profondes que celles rationnelles ou culturelles : d'un point de vue moral, l'homme n'assimile de nourriture que si elle est « bonne à manger » mais aussi « bonne à penser » (Lévi Strauss) (41).

Ceci tient à l'idée que « nous sommes ce que nous mangeons ». « Man ist, was man isst » : ceci est vrai d'un point de vue strictement biologique, car les nutriments ingérés vont être assimilés, pour nous permettre de faire fonctionner notre corps, mais aussi d'un point de vue psychologique. Le fait d'ingérer un aliment revient à intégrer en soi un élément étranger. La bouche fait office de « gardien de l'organisme », à la frontière entre le self et le dehors. La Bible explique ainsi les restrictions portées sur les aliments : consommer des aliments « non comestibles » revient à contaminer son auteur. Dans le Lévitique, le juif qui transgressera les lois alimentaires « sera retranché de son peuple ». Cette croyance existe partout, dans toutes les cultures. Les guerriers, par exemple, ne mangeaient pas de lapin ou de hérisson, par peur de perdre courage. Dans son alimentation carnée, l'homme tient compte des conditions de vie

de l'animal et de leurs relations, tant symboliquement que concrètement. Les caractéristiques biologiques et comportementales de l'animal sont importantes : la chaîne phagique fait que la consommation d'animaux carnivores ou prédateurs est rare. L'animal de service par excellence, le chien, est un carnivore, donc dans tous les cas non consommable.

Pour être « bonne à penser », la viande doit par ailleurs provenir d'un animal ni trop proche sur un plan affectif et taxonomique, ni trop éloigné, comme l'araignée. Fischler parle d'une distance optimale entre le mangeur et le mangé. Ainsi, les animaux de compagnie sont beaucoup trop proches de nous affectivement pour que nous concevions de les manger. La symbolique tient un rôle important : les animaux connotés négativement, voire assimilés aux démons, ne peuvent en aucun cas être mangés. Pour bien comprendre pourquoi nous mangeons certains aliments, donc certaines espèces animales, il faut considérer l'homme dans son ensemble, comme un être biologique, social et de culture.

Le bétail est donc honni dans notre société car mangé. L'écart est donc net avec les autres animaux domestiques, aimés. Cet écart déjà notable bétail/animal compagnon va se transformer en une véritable dualité bétail/animal de compagnie.

RÔLE DE LA COHABITATION
DANS LA HIERARCHISATION DES ESPECES ANIMALES

	ANIMAUX UTILES	
	NON AIMES	AIMES
Lieu de vie, par rapport à l'habitat humain	En dehors	A l'intérieur
Utilité	Collective	Individuelle
Cadavre	Mangé	Sépulture
	= ANIMAUX DE RENTE	= ANIMAUX-COMPAGNONS

Figure 1 : Rôle de la cohabitation dans la hiérarchisation des espèces animales.

C. En marge : l'animal de compagnie

O. Zeller consacre un chapitre sur *L'animal dans la ville d'Ancien Régime*. Il constate qu'avant, l'animal pouvait être un animal utilitaire, -le chat tueur de souris-, un animal jouet, -le chaton espiègle-, un animal symbole social –le chien de luxe-(9). Désormais, il n'a plus aucune utilité rationnelle, et il est l'objet de toutes les passions (54).

1. Des animaux inutiles et choyés

□ Des animaux inutiles

Pour accéder pleinement à leur statut d'intimes de l'homme, les animaux de compagnie doivent être entièrement disponibles pour l'homme, ne servir à rien d'autre qu'à sa compagnie (39).

Ces animaux, tels le chien et le chat, passés dans la catégorie animal de compagnie, ont dû abandonner toute fonction qu'ils remplissaient auparavant. Le chat, au 14ème siècle, est considéré comme un mal nécessaire à la chasse aux rats. On recommandait même de ne pas trop le domestiquer, pour qu'il reste utile. Au début du 18ème siècle, le rat gris ou surmulot arrive en France : plus gros que le rat noir, c'est un adversaire redoutable, tant pour l'homme que pour le chat, qui peut mourir au cours d'un combat. Il va être remplacé par les chiens ratiers, plus efficaces. Avec en parallèle l'époque des Lumières, où les débats sur la sorcellerie sont dédramatisés, le chat devient un animal de compagnie. Le chien a suivi le même cheminement. Les chiens préférés sont ceux qui n'ont d'autre fonction que d'être là, d'aimer et d'être aimés. A Rome, il avait de multiples usages : mais seuls ceux inutiles avaient droit à des monuments plus ou moins somptueux à leur mort. Au 18ème siècle, en Angleterre, l'animal préféré est le chien, mais pas ceux de garde ou de bergers, pendus ou noyés quand ils deviennent trop vieux. Il en va de même dans d'autres cultures : chez les Esquimaux du Canada, si une famille adopte un chien pour sa compagnie, celui-ci aura un statut bien différent de celui des chiens de traîneaux. Les animaux de compagnie sont adorés car inutiles. Les animaux de rente, utiles, sont donc mal aimés (Digard).

□ Des animaux choyés

L'engouement pour l'animal dit de compagnie n'est pas récent. Nombreuses sont les sociétés primitives qui ont une passion pour les animaux sauvages. Nous l'avons vu, pour certains animaux, leur domestication est passée par leur apprivoisement : il semble que l'habitude était courante chez les chasseurs de garder vivants les petits d'animaux tués(37). Par la suite, dans l'Antiquité, le phénomène se propage. Jules César se serait un jour écrié : « Les femmes romaines n'ont-elles donc plus comme autrefois des enfants à nourrir ? Je ne vois partout que

des chiens et des singes ! » (38). Dans l'Empire romain, l'animal était perçu différemment en milieu citadin ou urbain. La bourgeoisie romaine utilisait de nombreux animaux pour son plaisir, comme l'animal de cirque, avec les courses de chevaux, alors que dans le milieu rural, l'animal n'avait qu'un rôle économique. En 508, un lévrier valait deux chevaux. Les Indiens d'Amérique du Sud, par l'intermédiaire des Conquistadors au 15ème siècle, ont véhiculé leur manie des animaux mascottes (39).

Au 13ème siècle, dans l'Europe médiévale, presque tous les gens aisés possédaient des animaux familiers : ils s'attachent surtout aux chiens et aux oiseaux exotiques. Henri III se distingue par une passion pour les épagneuls papillons. Madame de Maintenon, qui épouse Louis XIV en 1683, possède une meute de chiens de Montagne des Pyrénées. Le caniche de Louis XV, Filou, a tous les droits. Au 18ème siècle, caniches, bichons et autres épagneuls nains mènent donc la vie de château (10). I. Grelot note que chez les nobles du 19ème siècle, l'animal reflue dans la sphère de l'intime et de l'affectif. Le raffinement des canapés pour chiens et des banquettes pour chat préfigure-t-il dans les rangs des élites le mouvement général de sensibilité qui transforme l'animal domestique en animal de compagnie ? L'animal de la famille devient le marqueur vivant du développement de l'affectivité en tant que valeur culturelle : quand il meurt, ceux qui en ont les moyens le mettent en terre dans une petite tombe. On parle d' « animal de tendresse »(9). Cela touche peu à peu les classes moyennes, avec d'autres animaux. Les données concernant les animaux familiers du 18ème siècle sont rares, et un dénombrement est impossible (O. Zeller), mais les témoignages retrouvés sont révélateurs. Parmi eux figure l'iconographie du 19ème siècle des ouvriers en soie lyonnais. Elle montre le canut lyonnais travaillant en compagnie d'un oiseau. Pour l'auteur, il est hautement probable que cette pratique existait déjà au 18ème siècle, pour égayer les journées. D'autres toiles modestes de petits peintres représentent leurs personnages avec des oiseaux (9). L'engouement a donc gagné peu à peu les classes plus modestes, avec les canaris et les petits chiens, de taille et de prix plus modestes (39). Comment expliquer cet engouement pour des animaux totalement inutiles ?

2. Explications

□ Position sociale

Le phénomène d'animal de compagnie tient au détachement par rapport aux besoins primaires. Les animaux de compagnie étaient donc une passion de la haute société au départ. Les nobles du 19ème siècle, comme les paysans, vivent proches des bêtes, mais ils ne se limitent pas à l'utilitarisme : le « sportman » est à la fois chasseur, cavalier, fier des cygnes de son parc, et compagnon attentif de son chien favori, comme l'explique I. Grelot (9). L'animal est suffisamment dégagé des contraintes de l'utilité immédiate pour être un être à part entière, et bénéficier d'une part affective dans sa relation avec l'homme, et ce d'autant plus qu'à cette époque, les relations familiales se chargent de plus d'affectivité, avec un intérêt nouveau pour l'enfant et les premiers mariages d'amour.

Les préoccupations des classes ouvrières sont toutes autres. F. Blum note que le 19ème siècle est certes l'enfer pour les chevaux, mais aussi pour les hommes, à un certain niveau social. La

distance entre les classes n'est pas loin de reproduire l'inégalité que la domestication a établie entre l'homme et les bêtes de trait ou de somme. L'homme qui travaille avec un animal obéit lui-même à un maître, et cherche à faire supporter une grande partie de sa peine à l'auxiliaire qu'on lui a fourni. Il s'agit de rapports de subordination, où l'affectivité n'a aucune place. Par ailleurs, les liens familiaux y étaient relativement lâches : nombreux enfants mourraient dans leur jeune âge, et avant tout, les parents souhaitaient des garçons, pour avoir de la main d'œuvre (14). C'est au 19ème siècle que l' « animal de tendresse » se répand dans les classes moins aisées, sur des animaux moins chers tels que le canari (apanage des plus pauvres), ou les petits chiens.

□ Sexe

La relation homme - animal est fondamentalement sexuée. Nous l'avons vu, avec l'allaitement au sein, les femmes sont les championnes de la domestication. Les petits d'animaux étaient choyés, la relation était proche de celle mère - enfant. Dans la même ligne, ce sont elles qui ont initié l'engouement pour les animaux de compagnie. Pendant le Moyen Age, femmes et hommes se prennent d'affection pour les chiens, mais les bichons ont la préférence des premières, alors que les seconds se passionnent pour les lévriers et les épagneuls. Le cheval était autrefois le compagnon de l'homme masculin. Pour les poules, la considération est différente : alors que l'homme s'occupe de l'élevage intensif, la femme, elle, s'occupe de la basse-cour. Pour le premier, ces animaux n'ont pas d'âme, tandis que pour la seconde, elle leur parle.

□ Psychologie

L'homme éprouve un sentiment de culpabilité vis à vis de l'exploitation des animaux pour sa nourriture : les moins aimés sont le bétail et la volaille. Il prend conscience de son pouvoir effectif d'anéantissement de la vie. L'animal de compagnie, à l'opposé, fait figure de rédempteur. Il sert à résoudre le « hideux dilemme moral » d'élever et de tuer les animaux. Notre société n'est pas seule confrontée à ce problème : les Indiens d'Amazonie apprivoisent des animaux isolés enlevés à la vie sauvage, en contrepartie des méfaits dont l'homme se rend coupable en chassant le gibier. Ces animaux apprivoisés font l'objet de toutes les attentions, et ne sont pas consommés (39).

La distinction entre animal de rente et animal de compagnie n'est donc pas récente. Dans notre société occidentale, l'homme aime les animaux en raison des services qu'ils lui rendent, et non pas en fonction des produits ou de la richesse qu'ils lui procurent. A ce titre, il s'est totalement affranchi de notre religion judéo-chrétienne. C'est ainsi qu'il n'aime pas du tout ceux qui le nourrissent, un peu plus ceux qui l'assistent, et à la folie les animaux familiers qui n'ont pour seule fonction que celle de tenir compagnie à l'homme. Celui-ci est au centre de leur univers (39). Mais cet écart est bien faible en rapport avec celui opéré dans notre société : à quoi tient-il ?

. 2ème PARTIE : ETAT ACTUEL : UNE DUALITE

L'homme occidental n'est absolument pas reconnaissant vis à vis des animaux qu'il exploite depuis longtemps. Dans les élevages, les animaux de rente sont et doivent être chosifiés : « Les animaux doivent être considérés comme des machines, qu'il s'agit de construire et d'alimenter pour en obtenir des transformations utiles, matières premières ou force motrice », note A. Sanson dans son Traité de Zootechnie (t.I.,p.330)(80). Quel contraste avec les animaux de compagnie, dont les propriétaires se déclaraient « follement amoureux », lors d'un sondage réalisé en 1990 !(39). Réification pour les uns, anthropomorphisation pour les autres : comment expliquer cette attitude radicalement opposée ? Les animaux de compagnie sont omniprésents, qualifiés de « beaux », d' « intelligents » : ces trois critères les différencient-ils objectivement des animaux de rente ?

Présentation de l'enquête :

J'ai choisi d'appuyer mon argumentation sur des données bibliographiques mais aussi sur une enquête afin de mieux connaître la perception actuelle des animaux de rente et de compagnie. Cette enquête a été faite avec l'appui de Mr J.-L. Lambert, sociologue à l'Ecole Nationale d'Ingénieur et de Technique en Industrie AgroAlimentaire (ENITIAA) de Nantes. Je l'ai réalisée en collaboration avec Mlle Lomellini, dont le sujet de thèse, « Le crime alimentaire ou les raisons de consommer de la chair animale », développe les comportements liés au tabou alimentaire, simplement évoqués dans cette thèse.

Hypothèses de départ :

Cette enquête visait à rechercher comment la distinction opérée entre animal de rente et animal de compagnie est perceptible dans notre société, et selon quels critères.

Nous sommes partis de l'hypothèse que cet écart devait être plus net chez les citadins : ceux-ci, coupés du monde agricole, ne fréquentent pas les animaux de rente, et ne connaissent donc que les animaux de compagnie, dont le nombre ne cesse d'augmenter. L'enquête a donc été réalisée en milieu urbain, afin de mieux déceler les critères de distinction.

Les questions posées avaient pour but de démontrer certaines hypothèses formulées auparavant :

- 1ère hypothèse : notre société ne laisse de place qu'aux animaux de compagnie, qui omniprésents, tant concrètement dans la vie de tous les jours qu'en pensée, nous faisant oublier les animaux de rente,
- 2ème hypothèse : les animaux de compagnie sont considérés comme plus beaux,
- 3ème hypothèse : les animaux de compagnie sont considérés comme plus intelligents, ce qui les amène parfois à être considérés au même titre qu'un être humain, à être

anthropomorphisés, tandis que les animaux de rente, jugés « bêtes », sont chosifiés, réifiés,

- 4ème hypothèse : la distinction opérée est plus importante chez le citadins que chez les ruraux. Elle varierait en fonction des groupes sociologiques.

Méthode de travail :

Vu les moyens et le temps disponible, l'enquête n'a été réalisée qu'auprès d'un échantillon de 115 personnes. Les caractéristiques des personnes interrogées sont les suivantes :

- 51 hommes, 64 femmes,
- 85 vivent en ville, 30 à la campagne. Les personnes vivant à la campagne ont été tout de même prises en compte car elles semblent habiter dans la proche banlieue, et travaillent en ville.
- 36 enseignants, 27 étudiants, 23 retraités, 13 ouvriers, 8 cadres, 4 professions libérales, 2 chômeurs, 1 femme au foyer. Cette répartition des catégories socioprofessionnelles n'est pas représentative : les enseignants et les étudiants sont surreprésentés par rapport aux données de l'Insee sur l'ensemble de la population française.

Le questionnaire de l'enquête figure en annexe : seule la première partie nous concerne. Cette enquête permet d'avoir un aperçu de l'opinion publique mais n'est certes pas généralisable. Les résultats ne peuvent être étudiés que d'un point de vue qualitatif, et en aucun cas les résultats quantitatifs ne peuvent être extrapolables à l'ensemble de la population. Lorsqu'ils sont significativement différents, ils permettent uniquement de connaître la tendance générale des personnes interrogées.

I. CRITERES CULTURELS

La première hypothèse formulée en amont de l'enquête était que les animaux de compagnie occupent toutes les pensées de nos contemporains, au détriment des animaux de rente. Nos citadins nouent des liens forts avec leurs animaux de compagnie : omniprésents dans les médias comme dans la vie quotidienne, ils se sentent beaucoup plus proches d'eux. Ces animaux, si répandus en apparence, seraient-ils donc en surnombre par rapport aux animaux de rente ? Les statistiques le démentent : en France, 17.1 millions de chiens et chats (64), et 20 millions des seuls bovins(101) ont été recensés en 2001. Alors comment certains sont-ils arrivés dans le même temps à renforcer la présence des animaux de compagnie et à évincer totalement les animaux de rente de leurs sujets de conversation, de notre vie quotidienne et de notre société ?

A. Communication et sujets animaux

Les médias, considérés parfois comme la quatrième forme de pouvoir, ont une place majeure dans notre société, abreuvant littéralement le public d'informations. Cependant, les sujets communiqués dépendent largement de la demande. Les médias deviennent par ce biais le miroir révélateur et grossissant de nos affects. C'est le cas des films *Microcosmos* ou *Le Peuple Migrateur*, témoins de la passion animalière croissante de nos contemporains. Plus spécifiquement, quels animaux retiennent notre attention, et en quels termes sont-ils évoqués ? C'est ce que nous allons étudier, à l'échelle individuelle dans le langage courant, et à l'échelle sociale dans les médias.

1. Le langage courant

Le langage permet à l'homme, grâce aux mots, d'exprimer et de communiquer sa pensée, que ce soit de façon consciente ou non. Etudier les mots et les expressions employés dans notre société éclaire sur les idées et les affects communément admis.

Nous avons choisi de désigner nos animaux domestiques en les qualifiant de compagnie ou de rente. Ces deux termes résument à eux seuls la situation : soit l'animal est de rente -et n'a qu'une seule raison d'être, celle de produire-, soit il est de compagnie -et donc, a toute notre affection-. L'énoncé de ces deux catégories est la conséquence de nos attitudes à l'égard des animaux. Mais il en est aussi la cause : ces termes sont passés dans le langage courant, pris comme vérité première, indiscutable, et ainsi ils légitiment la situation. La norme est : un animal domestique ne peut être que soit de rente, soit de compagnie. En s'excluant l'un de l'autre, ces deux termes participent à notre vision bipolaire du monde animal. Plus précisément, derrière chaque nom d'animal se sous-tend une symbolique. L'enquête a permis d'avoir un aperçu sur la situation actuelle.

Résultats de l'enquête :

Dans l'enquête réalisée auprès de citadins était posée la question : « d'un mot, caractérisez les animaux suivant : ... ». Chaque animal est qualifié positivement, négativement, ou d'un point de vue strictement utilitaire. Les résultats figurent ci-dessous :

Symbolique	chien	chat	cheval	agneau	âne	vache	poule	rat
Positive	88%	78%	82%	79%	51%	32%	27%	12%
Négative	4%	17%	1%	2%	34%	18%	23%	85%
Utilitaire	4%	3%	13%	17%	14%	43%	46%	1%
Absente	4%	2%	4%	2%	4%	7%	4%	4%

Tableau 1: Enquête. Symbolique attribuée à différents animaux.

S'agissant du chien, du chat, du cheval, ou bien du rat, les avis sont unanimes. Par contre, pour les animaux de la ferme, beaucoup moins fréquemment côtoyés, les personnes interrogées sont partagées. La société a oublié le symbolisme qui leur était lié. Les qualificatifs les plus fréquemment retrouvés pour chaque espèce sont les suivants :

Espèce	Qualificatif
chat	indépendant, câlin, noble, mais aussi perfide, hypocrite
chien	fidèle, affectueux, compagnon
agneau	doux, attendrissant, victime, mangeable
âne	têtu, gourmand, gentil
vache	imposante, passive, laitière
cheval	ami, impressionnant, sportif
poule	oeufs, bruyante, bête
rat	sale, ronge

Chaque animal est associé dans notre esprit à un caractère précis, avec quasiment une étiquette « collée sur le dos ».

La position de chaque espèce est elle aussi normalisée : à chaque animal son rôle, et ainsi pour chaque animal, notre attitude est prédéfinie. Une vache est « de rente », un chien « de compagnie ». Remettre en cause cet usage respectif de chaque animal serait considéré comme contre nature, tout comme remettre en cause sa relation à l'homme. F. Burgat le fait bien remarquer : dans notre société, chaque animal est pensé uniquement selon l'usage qui en est fait : « tel animal aurait été créé pour... », pensons nous. Face à un animal, notre attitude va être fonction de son rôle décrété : face à un animal de boucherie, l'homme le verra déjà à l'état de viande, preuve en est faite de l'expression « viande sur pied » (18). Face à un animal de compagnie, l'homme le considérera comme un être vivant sensible.

Cette attitude relève du subconscient : dans nos expressions courantes, utilisées de façon irréfléchie, nous attribuons à chaque espèce une connotation positive ou négative. «Ma chatte », « mon lapin », ont une connotation positive, contrairement à « la vache ! », ou encore « ma poule », « coq en pâte », « manger comme un porc », « être bête comme un âne ». Ces expressions relèvent du subconscient collectif, tiennent à la culture qui nous imprègne. Voir le monde animal scindé en deux fait partie de nos croyances et de nos convictions. Nous sommes ainsi remplis de clichés subjectifs, réflexes, et communs à tous. Quelle importance faut-il y accorder ?

Des auteurs ont étudié le langage humain et sa signification. Le langage permet à l'homme de se repérer dans un monde en tant qu'homme. Nietzsche écrit : « Tels sont les hommes habituellement qu'il leur faut d'abord un nom pour qu'une chose leur soit visible ». Un simple

mot pour désigner une chose permet de savoir comment elle est perçue par l'homme, positivement ou négativement. Antoine de Saint Exupéry, dans le Petit Prince, avertit ainsi des dangers du langage, par l'intermédiaire du renard. « Qui es-tu ? (...) », lui demande le Petit Prince. « Je suis le renard », dit le renard. « Le mot (...) c'est la chose même », dit-il ensuite. En effet, le simple mot de renard fait immédiatement référence à la ruse, au malin (16). Le langage ne conduit-il pas à ne se concentrer que sur certaines caractéristiques de la chose nommée, en oubliant de la voir dans son ensemble ? Simplement par le langage, chacun de nous, individuellement, valide l'existence de deux relations différentes entre l'homme et l'animal et donc contribue à la distinction opérée. Inconsciemment, nous sommes marqués culturellement par ce jugement nettement différent vis à vis des animaux : par quels moyens la société nous inculque-t-elle cette vision ?

2. Le domaine de l'imaginaire

Le nombre de films, de dessins animés ou de bandes dessinées mettant en scène des animaux est impressionnant. Leur influence est manifeste dans certains cas. En 1997, la Société Centrale Canine note une augmentation des naissances de Dalmatiens : 27% de hausse par rapport à l'année précédente. L'influence du film *Les 101 Dalmatiens* des studios Walt Disney semble en être la cause (100). Il s'agit d'une correspondance frappante entre le rôle des médias et le choix d'un animal de compagnie. Quels sont plus globalement les principaux animaux utilisés ? Prennent-ils part, eux aussi, au creusement de l'écart entre animaux de rente et animaux de compagnie ? Nous suggèrent-ils insidieusement les seules espèces à être dignes de notre intérêt ?

Résultats de l'enquête :

L'enquête a cherché à connaître les espèces animales qui venaient le plus promptement à l'esprit des personnes interrogées. Les résultats sont indiqués dans le tableau suivant :

Espèce	Dans un dessin animé	Dans une bande dessinée	Dans un couple homme-animal
chien ou chat	46%	68%, dont 61% avec un chien	63%, avec un chien uniquement
cheval	-	10%	7%
animal de ferme	4%, avec un lapin	-	3%, avec une vache

Tableau 2 : Enquête. « Citez rapidement un dessin animé avec un animal, une bande dessinée avec un animal, un couple homme-animal »

Les autres dessins animés, bandes dessinées ou couples cités concernent des animaux sauvages, et donc ne nous intéressent pas dans cette thèse. Les résultats sont révélateurs : même si les chiffres ne peuvent être retenus, ils prouvent clairement que les animaux de la ferme n'ont aucune place. Les mêmes références reviennent souvent :

Espèce	Références
Chien	Boule et Bill, Astérix, Tintin, Belle et Sébastien, Lassie, Rintintin, Les 101 Dalmatiens
Chat	Titi et Gros Minet, Tom et Jerry
Cheval	Lucky Lucke
Lapin	Bugs Bunny
Vache	La vache et le prisonnier

Le chien occupe la place principale, et dans les références citées, il est toujours le compagnon d'un homme. Le chat est, lui, cité seul, et apparaît donc plus indépendant. L'écart apparaît nettement : il est clair que pour les personnes interrogées, ce sont les animaux de compagnie qui peuplent leur imaginaire. Il s'agit d'urbains, sans aucun lien avec le monde agricole, et qui ne côtoient pas les animaux de rente. Ne les voient-ils donc jamais dans les médias, ou au contraire, les médias les évoquent-ils, sans cependant retenir leur attention ? La différence est-elle le fait de chacun individuellement ou de la société, qui nous distancie des animaux de rente ?

Au début du 20ème siècle, la distinction n'était pas faite. Dans les années 1900, la série *And her name was Maud*, du dessinateur Opper, a pour vedette une jolie mule indépendante, têtue, qui ne ménage pas ses ruades aux humains qui veulent l'utiliser. Le même caractère que Gédéon le canard, de Benjamin Rabier. L'animal est alors roi, que ce soit un canard, une mule, ou bien encore une girafe, un éléphanteau ou un lionceau, comme dans les *Bruin Boys* de J.S. Baker. Le chat n'est pas oublié, et a lui aussi sa place: *Krazy Cat* apparaît en 1911 sous la plume de George Herriman, puis c'est au tour de *Felix le Chat*, venu de dessin animé en 1923. La distinction animal de rente ou de compagnie n'est donc pas faite : tous évoluent dans un monde pétri de dérision et de rêve. Mais cet âge d'or pour les animaux de ferme ne va pas durer.

Le domaine cinématographique commence à rechercher à la fois des animaux plus réalistes, mieux « intégrables » à une histoire plausible, auxquels l'enfant peut s'identifier, mais aussi plus rassurants que les animaux sauvages ou imaginaires de *King Kong* ou de *L'île de Docteur Moreau*. C'est alors que les animaux familiers font progressivement leur apparition, et à partir de ce moment, leur rôle ne va cesser de croître. *Rintintin*, un Berger Allemand recueilli à la fin de la première guerre mondiale par le sergent américain Duncan sur le point

de rentrer chez lui, est porté à l'écran à son retour aux Etats-Unis. *Lassie*, un berger d'Ecosse, suit de peu. C'est le début du star-system animal, ou plutôt des chiens « star ». Arrive entre les deux guerres le modèle du couple homme - animal, qui continue à délaisser les animaux de la ferme, et à promouvoir le chien et le chat. Le chien Tige gambade dans les l'arrivée de *Snoopy*, le chien de Charlie Brown, et d'un cocker malicieux faisant partie de la famille, avec *Boule et Bill* de Roba. La brave bête devra forcément être héroïque jusqu'à la mort : témoin Bessy, le colley du studio belge Vandersteen. Le chien est un véritable compagnon fidèle et courageux, ami de l'homme et ne peut apparaître que comme tel au spectateur. Le chat n'est pas oublié : dans le *Chat*, de Granier-Defferre, un vieux matou adoré par un vieillard bougon (Jean Gabin), reportant sur lui l'affection qu'il eu jadis pour sa femme (Simone Signoret). Les deux comédiens ne communiquent que par petits papiers et chat interposé. L'animal quotidien devient ainsi dans les années 60 et 70 l'interphone de son maître « à problèmes ». Ces films ne font que refléter la situation sociale réelle : la société est en plein bouleversement, et participe au mal-être des individus. Dans la fiction, la solution réside en l'adoption d'un animal. Il est facile d'imaginer que les spectateurs vont eux aussi faire ce choix : chiens comme chats semblent être une telle compagnie pour l'homme, partageant avec lui ses joies et ses tracas, qu'il ne peut en être autrement dans la vie courante (11)(12).

Plus récemment, B. Labalette a analysé la place des animaux dans la littérature de jeunesse. Chats et chiens sont les animaux les plus courants, présentés parés de toutes les qualités, gais, fidèles, attentifs, intelligents. Ils représentent la liberté, la confiance, la vigilance. A l'inverse des animaux de ferme, ces deux espèces, décrites comme libres, permettent d'inculquer à l'enfant une ouverture sur les autres (58). Ces histoires enseignent à l'enfant, dès son plus jeune âge, qu'animaux de la ferme et animaux de compagnie sont différents. Mais où sont donc passés les animaux de ferme du début du 20ème siècle ?

Dans les années 80, Rochette et Veyron créent une bande dessinée mettant en scène Edmond, un cochon. Enfermé dans une basse-cour, attendant d'être passé à la casserole, Edmond s'ingénie à s'évader, et à maigrir, pour retarder l'échéance (11). Plus récemment, dans le film *Babe*, le cochon devient un chien de Berger, finit par occuper pour le couple la place de l'enfant absent. *Mémoires d'une vache* raconte l'histoire d'une vache, MO, qui arrive sur l'exploitation : la vache est utilisée dans la littérature enfantine (58) en tant qu'animal social, pour montrer les rapports à l'intérieur d'une société. *Chicken Run*, ayant pour héroïnes des poules, semble lui aussi vouloir redonner une place aux animaux de la ferme. Ainsi, animal de compagnie et même animal sauvage, quoique éloigné, concentrent toute notre attention. Les animaux de ferme font quelques apparitions, mais sont globalement évincés. Comment l'écart déjà mentionné pourrait-il ne pas être renforcé dans l'esprit de nos contemporains ?

3. La publicité

La publicité utilise les animaux car ils apportent une note sympathique(28). Quels animaux retiennent l'attention des téléspectateurs ?

Résultats de l'enquête :

Espèce	Dans une publicité
Chien ou chat	40%
Poisson	22%
Animal de ferme	11%

Tableau 3 : Enquête. « Citez rapidement une publicité avec un animal ».

A 62%, les publicités avec un animal de compagnie sont citées. Les plus fréquemment citées sont :

Espèce	Références
Chien	César, Royal Canin,
Chat	Felix, Ronron, Whiskas
Poisson	Maurice le poisson rouge,
Animal de ferme	La vache qui rit, Milka

La publicité semble utiliser prioritairement les animaux familiers : elle cherche à toucher le spectateur, et pour cela, utilise des animaux aimés par lui. Ils font vendre car le spectateur désire posséder l'animal représenté, et donc le produit qui va avec. La référence au caractère de l'animal peut être réelle ou subjective. Nous l'avons vu : nous sommes emplis de clichés. L'exploitation intensive qui en a été faite par la publicité prouve l'efficacité de ce type d'association, et à quel point ils sont rapidement intégrés par l'ensemble de la population. L'animal familier est paré de nombreuses qualités : le chat représente le confort et la chaleur. Le chat *Chaîne gaz*, emmitouflé dans son bonnet et son écharpe, vante les avantages d'un chez-soi bien chauffé. Concernant les publicités d'aliments pour chat, c'est la réputation de fin palais du chat qui est exploitée. Ces qualités sont-elles réellement à décerner au chat ?

Quoiqu'il en soit, nous intégrons cette association chat/produit de luxe, qui va s'ajouter à nos autres clichés.

Outre ces caractères subjectifs, d'autres se raccrochent plus à la réalité. Ainsi, la relation homme - animal est fortement utilisée. Acheter un aliment pour son animal, c'est « pour dire je t'aime », avec *Sheba*, aliment pour chat. Inconsciemment, nous intégrons le fait qu'il faut aimer les chats, que c'est la règle générale, et c'est pour cela qu'il faut prendre soin d'eux, en l'occurrence en leur donnant du *Sheba*. Le chien symbolise la famille. Il est un compagnon de tous les instants, et de tous : compagnon de jeu, de promenade. Lorsque l'animal est représenté avec la famille, le spectateur s'identifie à elle, l'animal devient la norme, au même titre que avoir des enfants. Le petit déjeuner pris avec le café *Bonjour* est un modèle de scène familiale bucolique, avec le chien qui accompagne les enfants, et le chat qui s'étire. Membre de la famille à part entière dans les publicités, le chien doit l'être aussi dans la vie courante. L'esthétique et la forme des animaux de compagnie sont mis en valeur : le chien est montré en mouvement. Dans les spots publicitaires de la marque *Canigou*, le Labrador court, en pleine forme grâce à l'os à moelle. Il représente l'idéal de la santé et de l'esthétique. Le chat, lui, est mince et pourvu d'un poil brillant. Comment ne pas apprécier ces animaux mis en valeur, et comment ne pas intégrer les qualités qui leur sont attribuées ? Nous sommes donc inondés d'images qui nous rappellent sans cesse que les animaux de compagnie sont des êtres sensibles, affectueux, à aimer. Les animaux sauvages sont eux aussi utilisés : le tigre *Esso*, la panthère noire *Crème de peinture*. Eux aussi sont emplis de symbolisme : force, puissance, ou bien encore sophistication, élégance.

Les animaux de rente font des apparitions beaucoup plus ponctuelles. La vache ne fait pas beaucoup d'adeptes chez les publicistes. Il faut noter que la plupart des marques de chocolat, bien qu'étant « au lait », utilisent d'autres symboles que la vache : le chocolat *Poulain* a choisi le poulain, *Nestlé* les oiseaux, *Côte d'Or* l'éléphant. Les chocolats *Cemoi*, marque grenobloise distribuée en France dans les années 60, s'ornaient autrefois sur leurs emballages d'une tête de vache avec un lourd collier de cuir et la clarine. Lorsqu'il fût décidé de relancer cette marque, après dix ans d'éclipse, la vache a été abandonnée, jugée non marketing. Dans le cas des aliments dérivés de produits animaux, la présence de l'animal d'origine est certes fréquente. Elle sert à promouvoir l'authenticité et le naturel de l'aliment, et crée une ambiance champêtre. De nombreux produits laitiers possèdent ainsi sur leur emballage un dessin ou une photo de vache ou de chèvre. Ces multiples étiquettes, proches les unes de autres, sont cependant non spécifiques : l'animal y est totalement anonyme. A côté de ces apparitions neutres, la publicité recherche des figures très typées, pour marquer les esprits. Elle individualise ainsi certains animaux de rente. Avec *La vache qui rit*, elle exploite le côté humoristique. Pourtant, il est important de relever qu'il ne s'agit pas d'une vache réelle, mais d'une vache anthropomorphisée, qui n'a plus rien à voir avec la réalité. De même, la vache *Milka* n'est individualisée que grâce à des artifices techniques : pendant la publicité télévisuelle, elle se pare d'une bizarre coloration blanche et mauve qui rejoint celle de l'emballage des tablettes. En fait, l'animal perd ici une bonne partie de son importance au bénéfice d'une simple prouesse technique(32). Pour ces animaux de rente, il semble qu'il faille éviter tout attendrissement, jugé inopportun.

La publicité nous renvoie donc l'image que nous mêmes avons construite autour de chaque animal. Participant à la communication de masse, elle normalise l'écart entre animal de rente et animal de compagnie, mais y contribue aussi grandement, en schématisant, par des clichés, le caractère des animaux.

4. L' « animalitaire »

Digard nomme ainsi tous ceux qui luttent pour la cause animale, qui se désignent eux mêmes comme des « amis des animaux » (39). Leur influence est réelle. Ces « amis des animaux » sont de véritables « entrepreneurs de morale », comme le note H. Becker. L'amour des animaux est associé au politiquement correct. Permettraient-ils de réduire l'écart, en se battant indifféremment pour la cause de tous les animaux ? Rien n'est moins sûr. Les écologistes font une ségrégation au sein des animaux : certains ont leurs faveurs, d'autres non. Les animaux de compagnie ont leur préférence. JP Hustin, fondateur de *30 Millions d'amis*, n'a-t-il pas déclaré : « je m'insurge violemment contre l'utilisation des chiens et chats (...) je distingue animaux de compagnie (...) des autres animaux » ? *30 Millions d'amis*, diffusé le samedi à 17h, moment de grande audience, a connu un vif succès, tout comme *Le jardin des bêtes*. Il existe une quantité de magazines spécialisés : en tête, *30 Millions d'amis*, relais de l'émission télévisée, *Atout chien, Atout chat*, etc., sans oublier les autres magazines généralistes à grands tirages, et surtout la presse féminine, où figurent de façon irrégulière des rubriques animalières ou vétérinaires.

L' « animalitaire » se répand, certes, mais il semble que ceci se fasse à propos de tous les animaux exceptés ceux de rente. Les animaux sauvages passionnent eux aussi : l'émission *Echappées sauvages* est diffusée chaque dimanche matin sur France 3. La vie des animaux d'élevage semble dérisoire face à la leur, même pour les animaux réputés « nuisibles ». Le vif débat engagé autour de la réintroduction du loup l'illustre bien : le premier but du berger est de protéger ses moutons, tandis que une partie de la population souhaite voir revenir le loup. J. Porcher parle du cas d'un élevage dont les porcelets ont été attaqués par des corbeaux d'une espèce protégée. L'éleveur n'a rien pu faire, et rien ne lui a été proposé pour protéger ses porcelets(80). Les écologistes sont bien généralement totalement indifférents au bien-être des animaux d'élevage car ils sont destinés à la mort : il semble dérisoire de concevoir envers lui responsabilité, respect et attachement. La Société Protectrice des Animaux, créée en 1845, disait vouloir lutter pour toute cause animale. Mais elle ne s'est occupée au début que des veaux, plus facilement apitoyables, et c'est seulement au 20ème siècle qu'elle s'est préoccupée des conditions d'abattage. Il a fallu encore attendre 1930 pour qu'elle lance des appels en faveurs des animaux de boucherie, la question auparavant étant traitée sous l'angle purement économique et sanitaire. Enfin, c'est en 1957 que l'Oeuvre d'assistance des animaux d'ABAttoir est fondée (OABA) (14). A l'échelle mondiale, il existe l'association pour la Protection Mondiale des Animaux de Ferme (PMAF).

L'écart est donc perceptible même chez ceux qui se disent « amis des animaux », mais qui en fait réservent leur « amour » à certaines espèces.

Nous sommes imprégnés de cette culture qui est la nôtre et qui normalise l'écart entre animal de rente et animal de compagnie. L'enquête a confirmé notre hypothèse : dans notre langage comme dans les médias, les premiers sont omniprésents, les seconds manquent ou sont évoqués de façon négative. Il s'agit, comme le nomme Joël de Rosnay, d'un véritable phénomène de rétroaction positive (Figure 9), plus communément appelé le phénomène de « boule de neige » : les citoyens opèrent la distinction entre animal de rente et animal de

compagnie. Les médias, les associations, s'adaptent aux citoyens : la distinction ne fait que s'affirmer. Concrètement, cette présence et absence respectives se retrouvent sur le terrain, où elles sont manifestes.

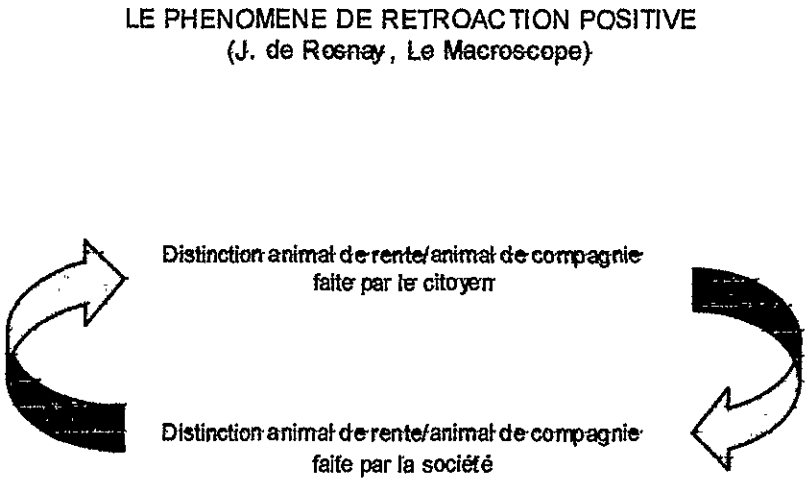


Figure 7 : le phénomène de rétroaction positive

B. Espace occupé par les animaux

1. Les animaux de compagnie ont remplacé les animaux de rente

Les animaux de compagnie sont actuellement omniprésents. Ils sont indifféremment présents sur tout le territoire, et ce, tant à la ville qu'à la campagne. La moitié des foyers français a un animal de compagnie, et 46% d'entre eux a au moins un chat et un chien (Enquête Facco/Sofres, 2000). Ces proportions se sont accrues pendant les années 70, et ont peu varié depuis. Mais le nombre d'animaux continue de croître : 17.1 millions de chiens et chats étaient recensés en 2001, contre 16.3 millions en 1997. La France est en première position européenne(64). La présence des animaux, surtout des carnivores, va croissant en milieu urbain. Les animaux de rente, eux, sont élevés en fonction de leur espèce dans certaines régions, spécialisées. La Bretagne est à ce titre exemplaire : en 1950, sa part dans la production animale française n'était que de 9%. En 1990, elle assure à elle seule plus de la moitié de la production nationale de porc, la moitié de la production nationale de poulets et d'œufs, la moitié de celle de lait. On y compte 2.6 millions de bovins et 7 millions de porcs, pour 2.8 millions d'habitants. Les porcs sont concentrés dans quatre zones d'élevage : l'Ouest, avec la Bretagne, la Basse Normandie et les Pays de la Loire, le Massif Central et ses marges, le piémont des Pyrénées Atlantiques et centrales, et enfin la Flandre et la Picardie. Ces animaux sont éliminés des villes, mais aussi de la plupart des villages. Dans notre pays industrialisé, l'élevage se limite à un type d'animal, et se pratique dans des fermes à haute productivité. Les animaux sont concentrés dans des unités spécialisées : étables de plus de 100 vaches laitières, ateliers d'engraissement fréquemment de plus de 1000 porcs, centres de production d'œufs de plus de 10 000 pondeuses(39).

Le tableau de R. Cat, intitulé *La vache*, montre bien que la relation ternaire homme/animal/nature n'existe plus. L'artiste établit un rapport étroit entre le végétal et le minéral, qui est une métaphore de la mort. La vache fuit cet endroit. L'homme est absent, et n'a plus aucun rôle vis à vis de la vache, qui est ainsi exclue de la civilisation. Elle a perdu ses fonctions nourricières primitives, ses attributs n'étant pas visibles, devient intouchable. Ce tableau illustre la fin de l'harmonie qui existait entre l'homme, l'animal et la nature(13).

Figure 8 : *La vache*, tableau de R. Cat (1984).

Les animaux de compagnie à la ville, les animaux de rente à la campagne : ainsi, nos citadins ne côtoient plus que les premiers. L'exemple bien connu de l'enfant dessinant un poisson, pané, affirme ce détachement total vis à vis de la nature. Pourtant, il n'en a pas toujours été ainsi.

Les animaux de rente étaient autrefois omniprésents. Dans les campagnes, l'élevage était diversifié, chaque famille produisait les différents animaux dont elle avait besoin : un cheval, deux vaches, quelques cochons et une vingtaine de poules. Les marchés et foires font le lien entre la nature et la ville (13). Dans les villes, les porcs, jusqu'au milieu du 16ème siècle, vagabondaient librement dans les rues, remplissant leur fonction de détritivores. Ils étaient à ce point animaux familiers que des histoires relatent qu'ils dévoraient des nourrissons(39). Les porcs et les chiens allaient par ailleurs dans les cimetières, où ils « fouillent les fosses des trépassés » (Séverac, Pays nantais, 1572)(29). En 1581, le même auteur relate que les chiens déterrent les cadavres dans le cimetière de l'hôpital de Nantes ! Les peintres eux aussi ont laissé des témoignages : Emmanuel de Witte peint en 1656 le mausolée de Guillaume d'Orange, et représente trois chiens dans une église. Ceci se retrouve dans d'autres tableaux, et est à corréler au témoignage de Didier Gaigne : Etienne Massi, trésorier de la paroisse d'Izé, dépense en 1699 trois livres pour « l'achapt d'un fouet pour chasser les chiens de l'église ». Au 19ème siècle, le bétail est de plus en plus fréquent dans les villes françaises, constate O. Faure. En effet, la population urbaine croît, et consomme une quantité plus grande de viande, de lait, et de fromage (9).

L'animal de boucherie est à cette époque bien considéré, car sa présence est une garantie visible contre la faim, et le gage d'un meilleur régime alimentaire. De 100 000 à 750 000 animaux entrent dans la ville de Lyon par an, pour les seuls besoins de boucherie. La population est pleine de sollicitude à l'égard des vaches laitières : le conseil d'hygiène stipule ainsi que « dans les cas où le propriétaire conserverait sa laiterie en hiver, il sera tenu de faire une clôture convenable pour préserver les animaux du froid » (9). L'homme avait donc l'habitude de vivre avec les animaux. C'est au 19ème siècle que s'opère le changement.

2. Raisons de ce bouleversement

□ Dans les villes

Vers la fin du 18ème siècle, l'industrialisation va accompagner l'essor des villes, et va concourir à en évincer les animaux de rente. Il semble que jusqu'à la fin du 18ème siècle ait existé un seuil que l'urbanisation ne franchit pas, par problème d'hygiène : quoique lieu de civilisation, la ville était considérée comme un lieu malsain. Puis la population urbaine va exploser. JJ Rousseau dénoncera : « Les villes sont le gouffre de l'espèce humaine », tout comme P. Drieu la Rochelle, pour qui « la ville c'est le vide » (22). « Le chasseur de l'âge du renne avait sans doute les sens plus affinés que les nôtres, et l'ouvrier de la chaîne ne sent plus comme le paysan le rythme profond de la nature », note A. Siegfried, dans *Le Figaro* du

13-14/04/1947(87). Quelles sont les raisons qui ont poussé les animaux de rente hors des villes ?

Les conditions économiques déterminent largement la présence de bétail dans les villes en matière de transport, d'acheminement et de conservation des denrées. Avec l'industrialisation et la révolution des transports, lieux de production et lieux de consommation vont se dissocier : « les hommes produisent ce qu'ils ne consomment pas eux-mêmes, et consomment ce qu'ils ne produisent pas ». Mais les raisons économiques ne sont pas la cause première de l'exclusion du bétail : celle-ci a été bien antérieure à l'existence de système frigorifique. Les animaux de trait tel le cheval étaient encore à l'œuvre à la fin des années 50, alors qu'il était déjà moins coûteux et plus commode d'avoir une camionnette. Cette époque correspond aussi à l'apparition des notions d'hygiène et de morale. Il s'agit au départ de la hantise des élites vis à vis des odeurs, des excréments, du sang, etc. Puis une mutation des sensibilités auditives et olfactives s'opère plus globalement. Les animaux en ville sont de plus en plus considérés comme un danger pour la santé, la sécurité et la morale de la population. Parallèlement, la population acquiert certaines règles de bonne conduite. L'animal est dès lors décrit comme hideux, dangereux, menaçant. Il donne aux urbains, et aux enfants surtout, un spectacle de sauvagerie qui peut les contaminer, à l'image de ce que subissent les bouchers, rendus grossiers, brutaux, et immoraux à force de côtoyer les bêtes, le sang, la mort. Globalement, les animaux de boucherie sont inconsciemment rapprochés des pauvres : comme eux, ils méritent tout au long du siècle des traitements plus doux, mais ils sont, en échange, de plus en plus soumis au respect de normes de plus en plus strictes. Une hiérarchisation apparaît déjà au sein des animaux : le cheval, lui, a un tel prestige qu'aucune plainte n'existe pour les crottins, les hennissements, etc. A l'opposé, le porc a une odeur exécrable, ses grognements sont insupportables, et ses cris, quand on le saigne, épouvantables. La chèvre et surtout le chevreau, sont parés de vertus. Dans un premier temps, les animaux vont être enfermés de façon permanente dans des vacheries ou porcheries, placées dans les villes, avant d'en être totalement exclus(54).

Ainsi, l'extension des villes et l'industrialisation ont supprimé cette présence animale auprès de l'homme, pourtant si appréciée. Les animaux de rente évincés de nos villes, pourquoi donc d'autres animaux y ont-ils été admis, voire même leur présence recherchée ? Dès le début du 19ème siècle, les chiens abondent dans les rues, jusqu'à parler de véritable prolifération et de nuisance à leur propos : « Dans les villes d'une grande étendue, dans ces foyers immenses de corruption, dans les capitales comme Paris, qu'est-ce que l'œil observateur du philosophe aperçoit à tout instant ? Une effroyable multiplication de chiens (...). Chaque ménage en nourrit un, quelque fois deux ou trois (...). » (39).

Jean Cazeneuve intitule l'un des chapitres de son livre *La vie dans la société moderne* : « L'animal au secours du monde moderne ». Pour lui, l'adoption d'animaux de compagnie a permis de conserver un lien avec la nature (22). Historiquement, l'homme s'est toujours senti proche de la nature, et a toujours éprouvé le besoin de la célébrer : c'est cette raison qui le pousse fin 17ème siècle à créer des ménageries. Au départ, il s'agissait d'un privilège des riches, réservé aux invités de marque : la Cour des Autruches à Versailles par exemple était célèbre. Par la suite, c'est la population entière qui va se passionner pour les animaux : au cours du 18ème siècle se développent les montreurs ambulants, puis au 19ème siècle s'ouvrent les premiers zoos publics. *Le livre de la jungle* sort en 1896(8). L'homme a donc besoin de cette présence animale, et le sentiment zoophilique semble s'être renforcé avec l'exode rural et donc l'urbanisation. Les villes grossissent, la population citadine croît de façon exponentielle en un siècle : en 1851, sur 36 millions de Français, 75% sont des ruraux, 25% des urbains. En 1946, sur les 40.5 millions de Français, 46% sont ruraux, et 54% citadins (54).

Pour la première fois de l'histoire, la présence animale, si nécessaire, ne va plus de soi : le monde tel que nous l'avons changé ne nous la procure plus. Le monde sauvage nous apparaît lointain, et l'animal de rente n'arrive chez le citadin que sous forme de viande. Un sondage IPSOS/Sofres révèle que la proportion d'animaux de compagnie est plus forte dans les villes de plus de 100 000 habitants, - 24% de chats et 21% de chiens-, que dans les villes de 20 000 à 100 000 habitants -12% de chats et 11% de chiens-. Cependant, Paul Yonnet nuance cette explication de J. Cazeneuve : elle ne peut valoir pour les pays qui ont depuis longtemps connu l'exode rural, ce qui est le cas de la Grande Bretagne et des Etats-Unis. Et même en France, la pratique moderne de l'animal familier n'a guère de points communs avec les pratiques de l'animal domestique par les paysans (22).

□ Dans les campagnes

Dans les campagnes aussi les animaux se sont raréfiés. Les bêtes de traction ont disparu : les chevaux et les bœufs ont été remplacés par les tracteurs à partir de la deuxième moitié du 20ème siècle, période correspondant à l'industrialisation et à l'essor du machinisme agricole. Puis lors de la Grande Guerre, la traction motorisée se généralise, et minore de façon décisive le rôle du cheval, dont l'effectif commence à diminuer entre 1918 et 1930. Ce bouleversement va se renforcer après la deuxième guerre mondiale. En 1938, on dénombrait 2.2 millions de chevaux et 35000 tracteurs. En 1969, les chevaux n'étaient plus que 0.55 millions, et les tracteurs, 1.2 millions. Les animaux ne sont dès lors plus que des bêtes à produire(54). L'élevage s'est concentré dans certaines régions, suivant l'espèce animale. Pour les porcs, cette répartition est due à l'origine aux systèmes de production, qui laissent une part appréciable aux plantes sarclées telles la pomme de terre, les topinambours dans le Limousin, le chou en Vendée. Les porcs sont donc absents des secteurs de grande culture, comme le Bassin Parisien. La répartition suit en outre les données sociales : cet élevage concerne les petites exploitations, où la main d'œuvre est abondante, car il exige peu de capitaux, valorise bien les sous-produits, et a un cycle de production court.

Les animaux de rente sont soustraits à la vue de la population, enfermés en permanence dans des bâtiments d'élevage. Certes, les pratiques destinées à favoriser l'engraissement des animaux ne sont pas des innovations du 20ème siècle : isolement, enfermement, entravement, sont attestés presque partout dans l'Ancien Monde (Europe, Extrême-Orient, Océanie) et depuis fort longtemps. Mais elles n'avaient jamais connu l'ampleur qu'elles atteignent avec l'élevage industriel (39). Comment en est-on arrivé à cette situation ?

Longtemps, le bétail a été un mal nécessaire et la recherche d'une productivité était impossible, car son alimentation se faisait au détriment de celle des hommes. Les connaissances sur l'alimentation animale vont largement progresser dans la deuxième moitié du 19ème siècle, et vont permettre à l'élevage de s'orienter désormais vers une exploitation plus intensive des animaux. Dans cette optique, de nouvelles conditions de logement sont jugées indispensables. Celles-ci sont alors médiocres, comme en témoignent de nombreux auteurs : « Depuis Olivier de Serres, tous les écrivains agronomes ont tour à tour signalé ce triste et honteux état des choses et engagé les propriétaires aisés à la faire cesser, dans leur intérêt même », écrit E. Gayot vers 1865, et il ajoute : « le conseil a été entendu par quelques-uns, mais les connaissances spéciales ont fait défaut au grand nombre ». L'insalubrité des bâtiments est dénoncée par les hygiénistes et les pasteuriens, qui la rendent responsable du

mauvais état de santé des animaux. C'est véritablement vers 1920 que la notion de bâtiment d'élevage va apparaître, et avec, l'enfermement permanent des animaux. L'élevage en bande dans la filière volaille débute à cette époque, ainsi que la production de poulets en batterie, qui valorise la surface au sol. L'augmentation de la taille des troupeaux nécessite alors des bâtiments plus vastes que les simples étables contiguës à l'habitation. Des porcheries vont être construites, les porcs étant d'autant plus mis à l'écart qu'élevés désormais loin des habitations pour limiter les nuisances olfactives et auditives(54).

Après la 2ème guerre mondiale, l'élevage s'intensifie encore : les épisodes guerriers, en bouleversant les équilibres sociaux et politiques, opèrent souvent comme des catalyseurs des évolutions techniques (94). Le premier journal de la France Agricole, le 9 juin 1945, titrait : « Les anglo-saxons et l'agriculture française », et citait la déclaration du ministre de l'agriculture, M. Tanguy Prigent : « Notre position d'après guerre est assez bonne si nous faisons les progrès techniques nécessaires ». Le Général de Gaulle déclarait, à la libération de 1945 : « Hier, il n'y avait pas de devoir national qui l'emportât sur celui de combattre. Aujourd'hui, il n'y en a pas qui l'emporte sur celui de produire. » Dans ses *Mémoires d'Espoir*, il écrit : « c'est donc le marché qui désormais dicte à l'agriculture ses lois qui sont la spécialisation, la sélection, la vente. » (48). Durant la période 1965-1984, les porcs, volailles et parfois même les bovins, surtout les veaux, vont être de plus en plus confinés dans des installations d'élevage industriel « hors sol ». Les Etats-Unis ont joué un rôle essentiel dans cette mutation, en participant à la reconstruction de l'Europe et à celle de son agriculture. Dans leur pays, l'immensité des terres vierges est propice à la mise en œuvre de grands projets novateurs. La société, ivre d'espaces à enclore, est forcée, pour survivre, de s'approprier les techniques modernes dès leurs découvertes. Transposée en France, cette conception de l'agriculture va imposer à la paysannerie un changement d'échelle, mais avec un certain retard. B. Vissac note que « la paysannerie somnole et l'université est figée derrière des lunettes dogmatiques d'un autre âge... ». Ce n'est que dans les années soixante que scientifiques et éleveurs vont se lancer côte à côte dans les voies de l'intensification. L'écart n'en sera que plus important entre les deux pays, et l'auteur se demande si la France n'a pas réagi excessivement pour rattraper son retard : « les voies de spécialisation de l'élevage, de son industrialisation et de l'intensification de la conduite des animaux (n'en) sont-elles pas exacerbées ? » (94).

L'enfermement permanent des animaux de rente s'explique par un souci de productivité, mais est aussi dû à des raisons morales, les mêmes qui ont évincé ces animaux des villes. Les animaux de boucherie doivent être dissimulés à nos yeux, pour ménager notre sensibilité. Voir des animaux être abattus est tellement tabou dans notre société que le recteur de la Grande Mosquée de Paris, Cheikh Abbas, en 1987, a recommandé lors de l'Aïd el kebir de sacrifier plutôt à l'abri des regards un poulet qu'un mouton. Le sacrifice du mouton jette, disait-il, un discrédit sur l'islam, et pose le problème de son intégration en France, pays laïc(46).

La répartition spatiale des animaux confirme nettement la distinction entre animal de compagnie et animal de rente : les premiers sont partout, intimes de l'homme, les seconds sont parqués, loin de la population. Il est tentant de penser que de cette situation découle un statut social divergent.

C. Position sociale accordée aux animaux

1. Constat

L'attachement maître - animal a rarement été aussi intense qu'actuellement. Les rapporteurs devant le Sénat en mai 1998 ont constaté : « L'animal familier (...) participe à l'équilibre de l'homme et fait partie intégrante de son environnement ». La situation sociale des animaux s'en trouve reconnue par l'Etat. Nos animaux de compagnie sont admis dans la sphère familiale, considérés comme membres à part entière pour 36% des possesseurs de chien. (38). Une enquête Ariiwa de janvier 2002 révèle que 45% des propriétaires de chat et 27% des propriétaires de chien dorment avec leur animal ; 32% des propriétaires de chiens et 23% de chat offrent des cadeaux à Noël pour leur animal de compagnie (64). La question de la garde quand un couple se sépare est presque aussi délicate que celle concernant les enfants. Robert Neuburger, psychiatre - psychanalyste spécialisé dans la thérapie du couple, a indiqué que la durée moyenne de vie d'un couple humain, quatre ans, est beaucoup plus courte que celle du couple homme - animal, un chien vivant de dix à quinze ans(2).

L'animal de ferme, lui, a suivi la mutation de l'élevage et est passé au cours du 19ème siècle du statut d' « auxiliaire de la production » à celui d' « animal productif »(54). La zootechnie considère l'animal comme une « machine vivante à aptitudes multiples », dont les fonctions doivent être maximisées. Dans l'enseignement agricole, l'animal n'est pas étudié en tant qu'individu note J. Porcher. Il est « coupé en tranches », rarement abordé en entier : chaque fonction, d'alimentation, de reproduction est étudiée séparément (80).

La socialisation des animaux diffère entre l'animal familier, totalement intégré à la société, et l'animal productif, qui est totalement exclu de la société. Elle repose sur l'établissement d'un lien particulier entre l'homme et l'animal, l'attachement.

2. Critères d'attachement

Jacqueline Milliet, docteur en anthropologie et membre du CNRS à Paris, précise que l'attachement implique sept critères : le partage des aliments et du toit, la présence des contacts physiques, l'octroiement d'un nom, le refus de consommer cet animal et de le faire travailler et enfin, parfois, le développement de rituels mortuaires (65).

□ Partage de l'alimentation

Chez les animaux, le partage de l'alimentation a un fort rôle social, en permettant de maintenir la cohésion d'un groupe. L'homme, en donnant à l'animal une alimentation personnalisée, l'a domestiqué et socialisé. C'est ce qui a été fait pour apprivoiser les animaux

sauvages, mais aussi pour légitimer le statut de l'animal. Autrefois, en Normandie, la place occupée par le cheval avait une telle importance que le couvert était symboliquement mis pour lui. Dans le Nord de la Thaïlande, chats ou chiens, sans manger à table, y ont leurs couverts (37). Cette attitude se retrouve dans notre société vis à vis des animaux de compagnie. Leur alimentation est individualisée, alors que les animaux de rente sont nourris collectivement. Le propriétaire cherche à varier l'alimentation, à cuisiner certains plats : récemment, une société d'aliments pour chats a même opté pour faire tester la nourriture à des chats, afin de connaître le plat préféré des « gastronomes félins » ! L'homme nourrit les animaux de compagnie pour nouer une relation étroite avec eux. L'objectif visé est tout autre pour les animaux de rente, nourris pour améliorer leur productivité. Seule la rentabilité importe : les fondements mêmes de la zootechnie, depuis 1970, sont établis sur la maîtrise du rationnement à l'auge. Cette année-là, la poule naine « vedette INRA », premier succès mondial français en matière de recherche agricole, a révolutionné l'élevage avicole en optimisant la consommation d'aliments (94). Depuis, tous les efforts des chercheurs n'ont cessé d'aller dans ce sens.

□ Partage du toit

Chez les Berbères, l'animal le plus estimé, le slougui, entre dans la tente, à la différence de tous les autres animaux. L'animal introduit dans l'habitation humaine partage l'intimité des humains. C'est le cas de nos animaux de compagnie, comme en témoigne l'enquête.

Résultats de l'enquête :

	Où vit un animal de compagnie pour vous ?	
	Il vit dehors	Il vit dans la maison
Oui	54%	94%
Non	41%	3%

Tableau 4 : Enquête. « Où vit un animal de compagnie pour vous ? »

Les personnes interrogées hésitent sur la place de l'animal de compagnie dehors. Par contre, il est indéniable que pour presque toutes, l'animal vit dans la maison. En milieu urbain, la réduction de l'espace vital dont dispose chacun fait que l'animal devient un intime du foyer. La réglementation a pris en compte cette place de l'animal : en ce qui concerne la location d'un logement d'habitation, aucun propriétaire d'appartement ne peut interdire à son locataire d'en avoir un, à condition que celui-ci respecte les lieux.

□ Contact

Le contact a un rôle social fondamental dans l'établissement d'une relation avec l'animal. Pour que l'homme établisse une relation avec l'animal, il faut débuter lors de la période sensible, c'est à dire dès le plus jeune âge. Ce sont souvent les jeunes animaux qui sont adoptés pour tenir compagnie. Ceci est impossible en élevage intensif. L'éleveur ne peut pas avoir de relations fréquentes et durables avec l'animal. Les animaux de boucherie restent rarement chez le même éleveur de la naissance à l'abattage : ils naissent chez l'un, grandissent chez l'autre, et sont engraissés chez un troisième(79). Un propriétaire a un contact individuel avec son animal. Un éleveur, lui, gère tout un troupeau, et en est souvent distancié. Manipuler les animaux implique un contact physique, visuel, auditif et olfactif, et permet de communiquer avec eux, ce qui est impossible en élevage intensif. La présence de l'éleveur est devenue moins nécessaire après l'essor du machinisme qui a suivi l'industrialisation. En production porcine par exemple, caillebotis, contention permanente des animaux, distribution automatique de la nourriture, raccourcissement des cycles de production, division du travail et conduite en bandes ont réduit le temps de présence moyen auprès des animaux(79).

□ Nom

Dans les textes anciens, les bêtes animées occupaient une place à part, dotées d'un nom, et donc d'une âme. Dans notre société, seuls les animaux de compagnie sont concernés. Leur statut de compagnon ne vaut que s'ils sont nommés individuellement. Lors de l'adoption d'un animal, le propriétaire lui cherche un nom, qui peut évoquer suivant son choix :

- la familiarité : Mabrouk, Mabrouk Junior, Mabrouka, furent les chiens vedettes et mascottes de 30 Millions d'amis sur TF1
- la beauté : les reproducteurs assurant la perpétuation d'une race ont chacun un pedigree et/ou sont inscrits au Livre des Origines Françaises.
- la force, l'exploit physique : c'est le cas de Bucéphale, cheval d'Alexandre le Grand
- la fidélité, l'une des vertus essentielles de l'animal, attribuée à Bébert, le chat de Céline, à Brown, le chien de Robespierre
- l'amour : Léo Ferré a donné le nom de son chimpanzé, Pépée, à l'une de ses chansons(91).

L'animal ainsi identifié se distingue de ses semblables. Les animaux de boucherie, eux, se fondent dans des troupeaux anonymes.

□ Argent dépensé

Un éleveur cherche bien sûr avant tout à gagner de l'argent avec ses bêtes : l'animal représente sa source de revenus. De nombreux éleveurs pratiquent l'automédication, et en cas de crise économique, ils réduisent avant tout les frais vétérinaires. Au contraire, l'animal familier a sa part dans l'utilisation des revenus de son propriétaire. La période de récession économique que traverse la France en 2002-2003 n'empêche pas le marché des animaux familiers de prospérer. De même, la crise nippone n'empêche pas les propriétaires de dépenser jusqu'à 414 euro pour une « mise en beauté » complète de leur chien. Les propriétaires demandent aux vétérinaires la même médecine que pour les humains. Réglementairement, la liste des médicaments autorisés pour les animaux de rente est beaucoup plus restreinte que pour les animaux de compagnie. La raison en est bien entendu sanitaire, mais la différence de traitement est frappante : les animaux de compagnie ont accès à des médicaments utilisés dans les hôpitaux humains. Au Japon, de la boue est même importée de la Mer Morte pour faire des bains aux chiens !

□ Mort de l'animal

Nous avons déjà vu historiquement quelle importance revêtait la mort de l'animal. La mort de l'animal de rente est communément admise, pour des raisons alimentaires évidentes. L'abattage des animaux est aussi utilisé comme solution à des problèmes économiques ou sanitaires. Des vaches, des taureaux, des veaux ont été abattus pour désengorger le marché suite à la crise de la vache folle, ou encore des ovins pour lutter contre l'épidémie de fièvre aphteuse de 2001. Atteints par la tuberculose, maladie zoonotique, les animaux de rente doivent être abattus, alors que les carnivores domestiques peuvent être traités, si le propriétaire le souhaite expressément, et même si cela est déconseillé d'un point de vue sanitaire.

La mort de l'animal nécessite l'accomplissement d'un deuil, impossible en élevage. Les cimetières pour animaux de compagnie se sont développés, où les tombes portent des épitaphes soigneusement choisis (2). La mort de l'animal est considérée au même titre que celle d'un humain membre de la famille. Déjà au Moyen Age, le chat prend part au deuil, portant une crêpe noire, reconnaissance de son caractère domestique, de son intimité avec la famille. Inversement, à sa mort, on prend le deuil, en raison de sa parenté avec le génie de la maison. En Nouvelle-Guinée, les femmes vont même jusqu'à se sectionner une phalange à la mort de l'animal de compagnie, notamment s'il s'agit d'un porcelet, alors que cette tradition concerne habituellement le décès d'un enfant (65). Autrefois, le paysan avait besoin de se déculpabiliser de la mort de ses animaux : c'est pourquoi juste avant de tuer son cochon, il s'énervait après lui. Désormais, avec la compartimentation du cycle de vie de l'animal, chaque élevage ne prend en charge qu'une partie du cycle, ce qui supprime le temps du deuil. Un éleveur explique : « Si on s'attache trop aux bêtes, on est foutu » (80).

L'homme n'établit une relation d'attachement qu'avec l'animal de compagnie. Elle est impossible et jugée contre-productive avec les animaux de rente.

3. La société en mutation

La société du 20ème siècle a subi de profonds bouleversements, renforçant les liens avec l'animal de compagnie, creusant d'autant plus l'écart avec les animaux de rente.

Le rôle des femmes doit être pris en compte. Au cours du 20ème siècle, la montée du féminisme en fait une force sociale à part entière. Les femmes auraient introduit, selon Ian Robinson, « une orientation cognitive différente et des sentiments nouveaux envers les animaux », le tout coïncidant avec l'intérêt croissant, dans les années 1960, pour les pensées orientales dont celles qui précisent que toutes les créatures vivantes sont dotées de sentiments(85).

Le 20ème siècle, ère de la modernité, s'accompagne aussi d'une crise sociale profonde. Dans une société dite « de consommation », l'anonymat et l'individualisme sont de mise. Pour J. Cazeneuve, l'homme souhaite avec l'animal combler cette solitude(22). Il cherche à pallier ce que A. Condorcet nomme un « vide social ». L'homme a besoin de compagnie : il existe des anecdotes concernant l'attachement d'un homme seul à un animal, même à un insecte. Le poète Paul Pellison (1624-1693), embastillé, avait apprivoisé une araignée pour ne pas mourir d'ennui : il chassait pour elle les mouches, elle venait sur ses genoux. De même, le violoniste Berthomé, séquestré enfant dans une pièce, s'était pris d'affection pour une araignée mélomane. C'est ce besoin de compagnie qui pousserait nos contemporains, et plus particulièrement les personnes âgées, à adopter un animal. Certaines d'entre elles, ayant un chien, et d'autres non, ont été interrogées. Les premières étaient effectivement significativement plus satisfaites de leur situation sociale, physique et émotionnelle(49). Indirectement, posséder un animal permet de développer des relations sociales avec ses concitoyens. Il a été prouvé que des personnes âgées possédant un chien effectuent des promenades plus longues que les non propriétaires de chien et parlent deux fois plus, dans un temps de promenade équivalent. Le chien sert invariablement de sujet de conversation avec les étrangers. L'animal augmente donc l'attraction sociale de l'individu qu'il accompagne, et représente un sujet de conversation. Paul Yonnet temporise ce rôle : l'animal est tout autant un obstacle au développement des relations sociales qu'un médiateur de celles-ci. Il nuance aussi par le fait que la plupart des propriétaires de chiens et de chats ne sont pas des personnes seules(22). Pourtant, l'engouement pour les animaux de compagnie est indiscutable : ne prouve-t-il pas que ces animaux apportent un certain bien-être chez leur propriétaire ?

Dans notre société moderne, seuls comptent l'aspect matériel, la recherche du profit et de l'argent. Par sa présence quotidienne, l'animal a un effet rassurant et apaisant. S'occuper de son animal, répéter des gestes précis, comme faire à manger pour son chien, calme. Les besoins naturels du chien rythment la vie quotidienne : prendre en charge un animal n'est-il pas aussi un moyen de se prendre en charge soi-même ? Jean Cazeneuve se demande si les animaux de compagnie n'expriment pas le renouveau de l'élément ludique sous des formes dérivées. « Il est possible, écrit-il, que les animaux de compagnie soient aussi des êtres avec lesquels on aime jouer » (22). Ainsi, un site internet vantant les qualités du lapin de compagnie, explique qu'il est parfaitement dressable, et que l'on peut s'amuser avec lui, lui faire pousser une balle, et même jouer au toréador (103) !

En réaction à un environnement perçu comme hostile, à l'écart de « la lutte darwinienne de tous contre tous », la vie privée s'est affirmée plus nettement que dans le passé récent. Les repères familiaux, pourtant, sont de plus en plus ténus et déstructurés : les générations ne sont plus distinctes, les parents deviennent des « parents- copains »(64). Pour P. Yonnet, le phénomène animal de compagnie serait la « métaphore de la crise d'éducation contemporaine où les propriétaires jouent et rejouent la grande scène de la duplication parentale, expriment l'angoisse de ne plus s'y reconnaître en exigeant de leurs hôtes à quatre pattes *l'allégeance archaïque* des tout-petits et la cristallisation indéfinie de ce rapport » (*Chiens et chats*, in Jeux, modes et masses, op. cit., p.219)(22). L'animal familier représente le seul élément stable, toujours présent et toujours égal à lui-même, le seul être sur lequel l'homme moderne croit garder encore à peu près prise (39). Avec son animal, l'homme partage ses préoccupations et ses peines. Un maître sera d'autant plus touché par l'attachement manifesté par son chien que ses aspirations personnelles seront insatisfaites : travail ingrat, relations familiales tendues. Dans une société basée sur la compétitivité, la relation avec l'animal est sans tabou, les échanges avec lui deviennent possibles sans crainte de rejet. L'animal ne juge pas : « mon chat n'attachait aucune importance aux changements dus à ma chimio. Ma chute de cheveux, ma prise de poids ne l'ont jamais empêché de me regarder avec amour »(2).

Les sociologues ne s'accordent pas sur une unique explication du phénomène « animal de compagnie », ce qui amène Condorcet à écrire : « Les motivations qui ont poussé l'homme à s'entourer d'animaux familiers restent, malgré nos suppositions, aussi mystérieuses que les chemins pris pour y parvenir ». Il est cependant admis que l'homme moderne subit des frustrations de type social, familial ou amical(22). Il trouve une compensation auprès de l'animal de compagnie, qui devient un élément central dans sa vie : l'animal concentre sur lui tous les affects, à la fois animal- substitut, animal- miroir ou animal- faire-valoir, animal-sécurisant. Une telle relation repose indubitablement sur une personnalisation de l'animal, auquel on prête des émotions, des affects et des pensées. Cette humanisation mène les possesseurs d'animaux à leur attribuer un statut très proche, voire quasi-identique, de celui de leurs amis ou des membres de leur famille. L'écart avec l'animal de rente n'en est que plus important.

4. Rôle particulier du vétérinaire

La profession a elle aussi eu une forte part de responsabilité dans le creusement de l'écart animal de rente/animal de compagnie, monde rural/monde urbain. Au cours de la décennie 1980, on note 165% de hausse du nombre de vétérinaires « canins » contre 20% pour les « ruraux ». La population animale vieillit : en 2001, près de 60% des chiens ont plus de 12 ans, contre 51% en 1996(64).

Il ne faut pas oublier que « pour le sens commun et durant longtemps, le vétérinaire est le médecin de campagne des animaux.» (51). Au début du 19ème siècle, il se distingue encore mal du maréchal-ferrant. S'installer en milieu rural est sa vocation première, pour Bourgelat. Mais nombreux sont les vétérinaires qui dénoncent un travail ingrat, souvent harassant, insuffisamment rémunéré. Beaucoup estiment que les seuls profits symboliques sont insuffisants. Avec l'engouement pour les animaux de compagnie, un autre débouché apparaît. Vers 1840, la population commence à porter un regard critique sur la violence à l'égard des animaux, et le chez-soi prenant une importance grandissante, l'animal devient un compagnon

familier. Abattre un chien pour suspicion de rage est pratique courante, mais certains propriétaires commencent à éprouver des scrupules, et préfèrent dès lors consulter d'abord le vétérinaire. Dès le début des années 1850, les vétérinaires profitent de cet engouement, et une élite émerge et s'affirme, « prompte à saisir toute opportunité d'améliorer sa position et de conquérir un pouvoir, économique, social ou symbolique »(51).

Le vétérinaire urbain va alors se distinguer nettement de son confrère rural, tant par les conditions d'exercice que par la position sociale. Répondant à une demande sociale, les vétérinaires canins vont gérer « à merveille ce nouveau marché. Avec habileté, ils flattent l'anthropomorphisme de leur clientèle, en assimilant les animaux à de véritables patients ». Barrier, vétérinaire, prend à partie les médecins et vétérinaires qui, « sous l'influence d'une disposition presque maladive de leur sensibilité, sont portés à exagérer celle des animaux (...), pour complaire à la foule... ». Des cliniques pour chiens apparaissent. Un journaliste l'évoque avec humour, en 1908, à propos d'un cabinet situé boulevard de l'Europe : le vétérinaire « est un homme charmant et combien occupé !... Il vient surtout de belles dames, mondaines ou semi-mondaines, et de drôles de petits chiens qu'elles apportent ! (...) Ça tient dans un manchon. Ces dames échangent des confidences en attendant leur tour.-(...) Pauvre chéri ! (...) C'est un havanais ?...Le mien : un loulou de Poméranie. » La clientèle est féminine lorsqu'il s'agit des petits chiens de compagnie des « dames du meilleur monde », mais aussi masculine en ce qui concerne les chevaux de course et les purs-sangs « de leur sportsmen de maris ». Le vétérinaire rural côtoyant les paysans de nos campagnes est bien loin !

Vétérinaire urbain et vétérinaire rural sont actuellement bien différents. Les vétérinaires canins font des apparitions régulières dans les médias. Les docteurs M. Klein et P. Rousselet Blanc ont été les pionniers dans l'utilisation des médias télévisuels, animateurs d'émissions animalières. Ceci concourre à donner une image valorisante de la profession en ville. Ils sont considérés comme des sauveurs par les possesseurs de chiens ou de chats, totalement démunis si leur compagnon tombe malade. Le praticien est un nouveau « psy », intercesseur entre l'homme et l 'animal. L'appellation « docteur » est courante, et « fort révélatrice de la considération dont il jouit dans l'opinion et de l'assimilation admise par le sens commun entre médecine animale et médecine vétérinaire. » En revanche, les seconds sont de simples techniciens supérieurs pour les éleveurs, pour qui le pragmatisme économique l'emporte avant tout. Devenus conseillers, ils doivent présenter un projet dont la rentabilité économique est garantie, pour être définis comme de « bons vétérinaires ». Dans la filière avicole, qui est le type même de l'élevage intensif et ultra spécialisé, 90% des « éleveurs » renoncent à faire appel au praticien libéral, considéré comme incompétent et trop exigeant pour ses honoraires. Redonner ses lettres de noblesse aux vétérinaires ruraux est un défi que cherche à relever la profession et le Ministère de l'Agriculture. Ainsi, les vétérinaires subissent actuellement les retombées de cette distinction faite entre animal de rente et de compagnie, distinction qu'ils ont validée implicitement en encourageant les citadins à établir des liens forts avec leur animal (51).

L'enquête a bien confirmé notre hypothèse première : nous avons un comportement nettement différent vis à vis des animaux de compagnie ou vis à vis des animaux de rente. La société et chacun personnellement sont en cause. Qu'en est-il du rôle joué par l'animal, support de ces réactions ?

II. CRITERES MORPHOLOGIQUES

Dans un deuxième temps, nous avons émis comme hypothèse que les animaux de compagnie devaient être plus beaux que les animaux de rente.

Physique et qualité des relations sont indissociables. C'est sur l'apparence générale de tout individu que nous le jugeons en premier lieu, et c'est à partir de cette première impression que nous chercherons oui ou non à établir une relation. Les animaux de compagnie exercent une réelle attirance sur nos contemporains. Morris note que « pour l'animal symbolique, seule l'apparence compte. L'animal timide peut être armé de dents tranchantes comme des rasoirs et doué d'un tempérament agressif, mais dès l'instant que ces attributs ne sont pas évidents, à l'inverse de sa timidité, il est parfaitement acceptable en tant que symbole enfantin idéal. Si une espèce a un aspect farouche, elle devient un symbole guerrier » (69). Nos animaux de compagnie sont en cela des animaux-symboles car ils concentrent sur eux toutes les émotions de leurs maîtres. Nos animaux de rente sont-ils donc, par contraste, repoussants ? En quoi le physique de nos animaux est-il un critère à prendre en compte pour expliquer nos deux relations distinctes ?

A. Conformation des animaux

1. Miniaturisation des uns, mastodontisation des autres

Il est certain que, entre une vache et un Yorkshire, la différence de taille est nette. Concernant les bovins, on a coutume de dire que le « culard produit du beefsteak jusque dans les cornes »(94).

Figure 9 : bovin culard(54)

A l'opposé, la miniaturisation des animaux de compagnie semble être de mise(39). Les premières races de chien sont apparues à Rome, sélectionnées en fonction de leurs

utilisations(64). Le chien de compagnie est choisi sur sa petite taille : les petits lévriers et les carlins apparaissent à cette époque(97). Actuellement, 40% des chiens pèsent moins de 10 kg. Des animaux à l'origine d'élevage ont été miniaturisés pour passer dans la catégorie des animaux de compagnie. C'est le cas du lapin nain, qui pèse 0.8 à 1.7 kg., alors que son semblable, d'élevage, peut peser jusqu'à 8 kg. Le poney falabella d'Amérique, la poule naine en Angleterre ont fait leur apparition au cours du 19ème siècle, et plus récemment, le porc nain de compagnie est venu de Californie. Au sein de la même espèce animale, les gros individus doivent donc produire, alors que les petits sont choyés. L'écart de taille n'a cependant pas toujours existé. Les animaux de ferme médiévaux étaient eux aussi petits et graciles : 110 cm de hauteur au garrot moyen pour la vache, 60 cm pour le mouton, 70 cm pour le porc, 135 cm pour le cheval. Il en va de même pour les canards colverts, les poules, les lapins de clapier, qui tranchent avec leurs descendants actuels. C'est à partir du Moyen Age que la stature des animaux d'élevage va augmenter progressivement et de façon ininterrompue, pour mener les petites bêtes médiévales aux formats spectaculaires actuels. Après 1000 ans d'un quasi immobilisme dans ce domaine, pourquoi la taille de ces animaux a-t-elle évoluée(9) ?

2. Un schéma de sélection dicté par la nécessité

□ Des animaux de compagnie adaptés à la vie en appartement

Les chiens de très petite taille ont toujours eu la préférence : les Bichons, les lévriers, les carlins, existaient déjà chez les Romains et les Gaulois, et sont devenus réguliers durant le bas Moyen Age et les Temps Modernes. Le cas du chien des époux Armolfine peint par J. Van Eyck en 1434 est célèbre. Déjà en 1576, A. Flemming note à propos des animaux de compagnie : « plus ils sont petits, plus ils provoquent de plaisir, comme compagnons de jeu, plus adaptés à des maîtresses minaudières pour qu'elles les portent dans leur giron, pour qu'ils leur tiennent compagnie dans leurs chambres... »(9).

Figure 10 : *La fille au chat II*, 1912 (Chagall).

Il est certes plus commode, voire plus rentable, d'avoir un petit animal chez soi. Digard note ainsi que la race whippet a été créée par des mineurs anglais amateurs de courses de lévriers n'ayant pas la place d'avoir des Greyhound chez eux. Mais cette explication est insuffisante pour lui : les catégories sociales favorisées disposaient de place à l'époque, et à l'opposé, on retrouve actuellement des Danois et des Montagnes des Pyrénées en appartement(39).

□ Des animaux de rente productifs

La sélection des animaux d'élevage sur leur taille est étroitement corrélée à une volonté d'augmenter leur productivité. Déjà les Romains, entre le 1er et le 5ème siècle de notre ère, avaient dans ce but sélectionné des bêtes de haute taille. Dès l'Antiquité, Varon, dans son ouvrage *De agricultura*, écrivait : « La science du bétail consiste à l'acheter et à le nourrir, afin de tirer le plus d'argent possible de la chose même d'où vient le mot argent. Car *pecunia*, argent monnayé, est dérivé de *pecus*, le bétail étant regardé comme source de toute richesse. » Cette pratique de l'élevage a disparu avec la fin de l'Empire Romain. Elle est revenue avec les Temps Modernes, qui inaugurent l'ère du changement. « Par tous ses traits, la mutation des bêtes d'élevage est presque « emblématique » de la modernité ». « L'esprit du temps » va dans le sens du rationalisme, de l'essor scientifique et agronomique, de l'intérêt porté aux techniques, de la vulgarisation des idées, comme l'explique F. Audoin-Rouzeau(9).

En 1830, la sélection bovine commence à intéresser vivement les pouvoirs publics français : il faut satisfaire l'augmentation constante du niveau de consommation individuelle, qui passe de 19 kg/hab./an en 1790, à 26 kg en 1850, 44 kg en 1900, 58 kg en 1938(54). Pour améliorer les races bovines en vue de la production de viande, Victor et Auguste Yvort, inspecteurs des bergeries nationales et des écoles vétérinaires, et Lefebvre de Sainte-Marie, Inspecteur général de l'agriculture, veulent favoriser l'introduction de la race Durham, réputée pour sa précocité. En 1837 a lieu la première introduction officielle de la race Durham à Alfort. Au total, quelques 100 taureaux et 85 vaches sont importés entre 1837 et 1846. Plusieurs croisements sont effectués, la conformation et la précocité des « métis » font sensation. Mais au fur et à mesure des croisements, des limites apparaissent : la viande est très souvent chargée en graisse, les vaches sont peu laitières, et les bœufs, inaptes au travail (Figure 11). Les débats sont âpres entre les partisans de la race Durham et ses opposants. A partir de 1860, « l'étoile Durham pâlit ». L'incidence directe du Durham sur le cheptel est faible, sauf en Bretagne et en Mayenne, où il est à l'origine des races Armoricaine et Maine Anjou. Indirectement, cet épisode a fait découvrir la notion de « bétail amélioré et l'intérêt des méthodes d'élevage rationnelles ». Les animaux de rente sont désormais sélectionnés dans le seul but de rentabilité et de ce que E. Baudement appelle la perfection : « la perfection est l'ensemble de tous les caractères qui répondent le mieux à une destination de l'animal (...). C'est à dire l'appropriation de chaque race à un genre unique d'emploi (...), c'est à dire constituer la machine à son maximum de rendement » (54).

Cette recherche de productivité à tout prix n'est pas le seul fait des politiques et des scientifiques. Les éleveurs sont pris à parti dans ce schéma de sélection, et toute la filière d'élevage va s'y investir. A. Thiers, ministre du commerce et des travaux publics, encourage en 1833 la création des comices agricoles pour combattre la routine et l'ignorance dans les campagnes. Ces comices sont des associations de propriétaires attachés à la promotion du progrès de l'agriculture. Ils doivent vulgariser des expériences probantes, et souligner les mérites de ceux qui agissent et les récompenser. La IIIème République institue en 1879 des professeurs d'agriculture qui dispensent des leçons d'agriculture et des conférences, pour répandre le progrès technique auprès des praticiens, et, objectif moins avoué, pour s'assurer les suffrages des paysans(54).

La Durham, de la réalité anglaise ...

Taureau North Devon (1er prix au concours de Smithfield, 1843) (Coll. B. Vissac).

... à la caricature française

Le concours de Poissy. Journal amusant (juillet 1856). Bibliothèque Nationale de France.

Figure 11 : la race Durham(54)

Le résultat en chiffres de cette politique de sélection engagée par tous est reporté dans le tableau ci-dessous(54). Au cours du 19ème siècle, les animaux de rente grossissent et produisent plus de viande.

	1805	1840	1882
Bœufs	300	-	465
Vaches	175	-	321
Veaux	36	-	69
Moutons	31	-	33
Porcs	-	91	120

Tableau 5 : Evolution du poids vif moyen (en kg) à l'abattage (établi par Cornevin en 1891) (54)

Les objectifs et les pratiques de sélection vont être radicalement transformés au moment de l'ère industrielle. Les fonctions biologiques des animaux de ferme, de reproduction et de lactation, ne deviennent qu'une simple fonction de production. C'est le début d'une sélection basée sur des objectifs quantifiés et spécialisés. Le contrôle laitier, initié par les Danois, arrive chez les éleveurs de vaches laitières du pays de Caux dès 1908. La Fédération Européenne de Zootechnie organise le contrôle des performances, s'occupe du calcul des lactations. A partir des années 20, des méthodes objectives de contrôle des caractéristiques pour la viande se mettent en place(7). Dans l'après guerre, la génération française s'attelle à en finir avec la paysannerie (Geoffroy, 1978), avec l'aide des Américains. Ce sont eux qui ont su les premiers, avec leurs collèges agricoles, assurer une communication entre scientifiques et éleveurs, absente en France. Nous leur devons leurs études sur l'amélioration des performances des vaches laitières, principalement la vache Holstein, et des monogastriques. La Loi sur l'élevage de 1963 fixe les grandes lignes des bases de sélection et de contrôle de performance des animaux(94).

Les animaux de rente sont, depuis le Moyen Age, sélectionnés pour être toujours plus productifs, et donc toujours plus gros, jusqu'à parler aujourd'hui de mastodontisation. A cette utilité rationnelle, n'y aurait-il pas une autre raison, plus profonde, qui expliquerait cette sélection ? Digard expliquait l'origine de la domestication et les sélections ultérieures par un besoin de domination.

3. Sélection et biopouvoir

Pour Foucault, le biopouvoir est une « forme moderne de pouvoir qui se caractérise par un renforcement de l'organisation de la population et du système de protection sociale en vue d'accroître la force de la nation et sa productivité ». Cette définition semble parfaitement correspondre à la sélection des animaux de rente : elle serait un moyen d'asseoir le pouvoir de l'homme sur eux et de renforcer leur productivité (94).

Cette notion serait apparue au 17ème siècle de prime abord sur les hommes, en réponse aux contraintes inhérentes au développement du capitalisme urbain, et ce n'est que par la suite qu'elle se serait étendue aux animaux domestiques. Les politiques cherchent à contrôler les corps et les populations. Une science sociale technique se répand : pour mieux contrôler la population, les démographes et l'administration policière s'intéressent aux questions de prostitution, aux statistiques sur la population, à la répartition de la fréquence des maladies. Parallèlement, une sorte de technologie des corps prend forme. Que ce soit dans les ateliers telle la manufacture d'Oberkampf à Jouy-en-Josas, les casernes, les prisons, il s'agit de produire des êtres humains qu'on puisse traiter comme un corps docile et productif. Pour certains, le biopouvoir peut être vu comme une forme d'adaptation de la société au capitalisme et à l'industrialisation.

C'est ce besoin de contrôler les corps, c'est-à-dire la santé et la sexualité, d'un côté, et les populations de l'autre, qui va se retrouver chez les bovins dès le 18ème siècle en Angleterre lors de la première révolution industrielle. La dynamique économique, sociale et culturelle crée alors un contexte favorable à l'innovation technique en élevage, et permet d'avoir une plus-value sur les animaux dits « sélectionnés ». Avec la mise en œuvre de la doctrine de Bakewell, le temps est venu pour les agriculteurs non plus seulement de produire la nourriture du paysan et de sa famille, mais aussi de lui apporter un pouvoir économique, ce qui, pour Bakewell, passe par une recherche « des animaux plus lourds dans les meilleurs morceaux et qui paient le plus rapidement pour la nourriture absorbée » (Lord Ernke, op.cit.). Elle arrivera un peu plus tard en France. La sélection des populations bovines va permettre de tirer profit des opportunités et des règles d'un marché concurrentiel. La sélection des animaux sur leur taille, en augmentant leur productivité, permet de donner un réel pouvoir à l'éleveur, qui a désormais sa place dans l'économie des marchés(94).

4. Des critères de sélection immédiatement opposables

Les animaux de rente, gros, sont directement opposables aux animaux de compagnie, petits. L'homme veut appuyer cette différence pour éviter toute confusion entre les animaux qu'il a choisi d'aimer et ceux qu'il mange. Un site Internet s'insurge contre la consommation de viande de chien en Chine et demande : « Comment faire la différence entre animaux de compagnie et de consommation dans ces pays d'Asie ? »(102). La gêne qui entoure la consommation d'animaux est toujours aussi forte, et nous n'acceptons de manger les animaux que si nous sommes sûrs qu'ils n'ont eu aucune relation affective avec nous. Nos ancêtres les Gaulois appréciaient eux aussi la compagnie des chiens, mais étaient dans le même temps cynophages, tout en refusant de consommer leurs chiens de compagnie. Ils se sont donc

attachés à ce que ceux-ci puissent être différenciés à coup sûr des autres chiens errants régulièrement consommés, en les sélectionnant sur leur petite taille, même à l'âge adulte(63).

L'homme veut éviter toute possibilité de confusion entre ses animaux de compagnie, qu'il refuse catégoriquement de consommer, d'avec les autres animaux. Pour cela, il a sélectionné les animaux suivant leur taille, critère indiscutable qui permet immédiatement de les classer en espèce consommable ou non. La sélection tient-elle aussi compte des critères de beauté ?

B. Esthétique des animaux

L'homme est sensible à la beauté des formes, des mouvements, des couleurs, des sons, voire à l'odeur des animaux. Des peintres ont pris des animaux comme modèle. La grotte de Lascaux est un vestige d'une des premières représentations d'animaux, avec des chevaux, des bovins. La beauté du dessin, sa pureté, les coloris, frappent(59). Marc, Chagall, ont eux aussi été fascinés par la beauté des animaux.

1. La recherche du beau

□ Actuellement

Les divers soins esthétiques, le toilettage de nos animaux de compagnie, témoignent que l'homme cherche à entretenir la beauté. A chaque chien correspond un type de shampoing, un type de « coiffure ». Ainsi, le caniche peut avoir deux tontes : la tonte classique, dite en « lion », ou la tonte moderne. L'expression même d' « oiseaux d'ornement » indique clairement qu'ils sont choisis pour le plaisir de l'œil et de l'oreille, déjà à l'époque des grands seigneurs d'Orient. Les animaux de compagnie seraient-ils choisis car étant plus beaux ?

Figure 12 : « esthétique » d'un animal de rente...

Résultats de l'enquête :

	« Parmi les photos fournies, laquelle pendriez-vous pour l'afficher chez vous ? »	
	Photos d'animaux adultes	Photos d'animaux jeunes
Chien	33%	66%
Vache	25%	<1%
Cochon	11%	11%
Mouton	11%	

Tableau 6 : Enquête. « Parmi les photos fournies, laquelle prendriez-vous pour l'afficher chez vous ? »

La différence observée entre le chien et la vache adultes n'est nullement significative : on ne peut en aucun cas en conclure que le chien est jugé plus beau que la vache. Mais le chien et la vache sont tous deux considérés comme plus beaux que le cochon et le mouton. Cette distinction s'affirme pour les animaux jeunes : le chiot est largement préféré au porcelet, et encore plus au veau. Il existe bien une hiérarchisation des animaux suivant un critère d'esthétique, qui défavorise les animaux de rente, excepté la vache adulte : symbolise-t-elle une nostalgie du monde agricole ?

Les animaux de compagnie seraient-ils sélectionnés sur leur beauté ? E. Dumortier a réalisé une enquête en 2002 auprès des présidents de clubs de races de chiens français(40). D'après eux, 67% des races sont sélectionnées sur leur morphologie, dont 41% des races sélectionnées sur leur beauté. Lors des expositions, les chiens, chats, ou tout autre animal, sont « notés » en fonction de leur beauté. La morphologie est un critère essentiel pour décrire les chevaux et les animaux de compagnie : elle est largement prise en compte dans la classification de leurs races. Pour le chien, les races sont classées en dix groupes à partir de leur mode d'utilisation et des traits de l'extérieur. Par exemple, l'épagneul français est sélectionné pour une part sur son œil et la forme du crâne. L'œil trop clair est rejeté, afin de conserver l'expression bien caractéristique du regard de l'épagneul, liée à la pigmentation de l'iris. Le lapin, à partir du moment où il a été animal de compagnie, a lui aussi été sélectionné sur des critères de beauté : le Hollandais a une fourrure panachée, avec une partie du corps blanche, et les oreilles, les manchettes (extrémité des pattes postérieures), et la moitié du corps noires, ce qui en fait un lapin décoratif. Le Sablé des Vosges est couleur café au lait, tandis que les extrémités du corps (tête, oreilles, pattes et queue), sont plus foncées. Le chinchilla est gris cendré, au poil lumineux, et l'iris de ses yeux est bleu foncé. Pour le Néo-Zélandais comme pour le Géant des Flandres, lapins de chair, le corps est large, ramassé, la tête est large, les muscles sont très développés(43).

En 1678, Solleysel déclarait déjà à propos du cheval que « la beauté de cet animal est presque inséparable de la bonté, de sorte qu'en connaissant le beau, on commencera à connaître le bon ». Sous Bourgelat, le petit-fils du médecin lyonnais Goiffon, et François Vincent, formulent le « canon hippique »(59).Pour les animaux de rente, le classement est uniquement dicté par les caractéristiques dominantes de leur utilisation(54). Pourtant, il n'en a pas toujours été ainsi.

□ Historiquement

JL Mayaud intitule son article « La « Belle vache » dans les concours »(9). Il explique qu'au cours du 19ème siècle, les races locales reviennent à la mode : entre 1855 et 1922, de très nombreux livres généalogiques sont ouverts pour l'espèce bovine. La notion de race est confortée par les notions de « berceau de race » et de « race pure », désignant un groupe d'animaux que des conditions d'habitat, une forme d'isolement lié à un certain environnement géographique ou social, et de tradition locale installée et maintenue, ont contribué à préserver dans le type. La paysannerie cherche alors à montrer qu'elle est autonome et forte, en réaction aux politiques. L'Etat à cette époque désigne clairement le type d'animal à produire, avec l'idée que le « bel animal » est le « bon animal » reproducteur. La belle vache se fait indigène, tandis que « les bonnes d'enfants gardent coiffe et costume local dans le Paris de la Belle Epoque ». L'opulence du bœuf gras atteste de l'utilitarisme ambiant. Face aux énormes besoins alimentaires, des concours nationaux sont institués en mars 1843 par le Ministère de l'agriculture et du commerce, « concours d'animaux gras en vue de favoriser particulièrement la propagation des races qui, par la perfection de leurs formes ou leur développement précoce, fournissent plus abondamment à la consommation d'animaux de boucherie ». La réhabilitation des races indigènes exprime la revanche des provinces contre Poissy. Le premier « concours général agricole » est inauguré le 19 février 1870 au Palais de l'Industrie, au cœur de Paris, et n'est pas uniquement réservé « à la célébration de la graisse » (54).

Dans le domaine de l'ethnologie, les races bovines étaient classées suivant des critères morphologiques, au même titre que les chiens et les chevaux. Sanson avait établi un classement basé sur l'indice crânien. Il distinguait les races à crâne court –brachycéphales-, et les races à crâne long –dolichocéphales-. Baron a proposé ensuite un système de classement qui prenait en considération une série de caractères morphologiques, de « données ethniques » réparties en deux groupes : la « plastique », variations portant sur le format, sur le profil, sur les proportions, et la « phanéroptique », variations de peau, de poils, etc. Une fois classées, les races sont décrites. L'importance accordée aux relations entre les caractères des animaux et celles du milieu physique et social marque l'intérêt que l'on porte aux races « terroir », très liées à un contexte précis : la race est bien « fille du sol et du climat » et elle est adaptée à la satisfaction des besoins locaux. Mais les relations entre zootechnie et territoires vont se distendre, et la productivité va prendre le pas sur la beauté(54).

Le chien, lui, n'a pas toujours été sélectionné pour sa beauté. Pendant longtemps, il a été traité sous l'angle de l'utilisation, et avant tout de la chasse. Fin 19ème siècle, les premières expositions canines avaient une connotation utilitaire et aristocratique, appuyée sur la compétence. C'est à partir du début du 20ème siècle que les expositions canines ont évolué en « show »(1). Leur sélection va s'orienter en premier lieu suivant des critères esthétiques, car leur position sociale et économique particulière s'oppose désormais fondamentalement à celle des animaux de rente. Si la sélection porte sur des aptitudes physiques ou comportementales, ce sont des races dites de travail qui apparaissent, tels les chiens de sport ou de chasse, bien différents des chiens de compagnie du 9ème groupe. Les tendances se sont quelque peu inversées : à la « Belle vache » a succédé le « beau chien ». Mais qu'est-ce que véritablement le beau ?

□ Définition

C'est Platon qui a soulevé le problème le premier, dans l'*Hippias majeur*. Socrate demande au savant Hippias : « Qu'est ce que la beauté ? », et Hippias lui répond : « c'est une belle fille ». Mais le savant ne donne là qu'un exemple du beau, sans expliquer ce qu'est en soi la beauté.

Le dictionnaire donne comme définition du beau : « qui éveille un sentiment d'admiration, de grandeur, de noblesse, de perfection, de plaisir, d'intensité». Le beau relève du domaine des émotions et des sentiments. Ce terme n'a pas de définition propre, car ce qui est dit beau varie d'une époque à l'autre, d'une culture à l'autre. Par exemple, l'idéal féminin a fortement changé au cours des siècles, d'une femme symbole de la maternité, à une femme moderne élancée, mince. Ce qui est beau ne relèverait-il pas plus d'une opinion générale que d'une opinion individuelle, en faisant référence à un idéal décrit comme tel par la société ? Ceci est corrélé pour les animaux familiers par l'existence de standards pour chaque race, et par le fait que l'engouement pour certaines races, comme le labrador actuellement, soit une véritable mode.

Victor Hugo, dans son poème émouvant *Le crapaud* (1858), écrit :

« Et puisqu'il est si laid, faisons-lui bien du mal ! (...)

Et le sang, sang affreux, de toutes parts coulait,

Sur ce pauvre être ayant pour crime d'être laid. »

Il semble que l'homme se donne le droit de maltraiter les animaux qui sont « laids ». Son attitude à l'égard des animaux de rente se trouve-t-elle ainsi justifiée ? De nombreux peintres ont pourtant pris pour modèle des animaux de la ferme : chevaux, bovins chez les hommes préhistoriques, coq chez Chagall, vache, taureau, cheval, chez Marc, chèvre pour Picasso, et même dindons chez Monet. Tous ces animaux constituent leur source d'inspiration : c'est donc qu'ils les trouvent « beaux ». Quelle morphologie est donc réellement recherchée chez les animaux de compagnie ?

Figure 13 : *La vache jaune*, 1911 (Chagall).

2. La recherche du « mignon »

Digard parle à propos des animaux de compagnie de pédomorphisme et de peluchisation(39).

□ Pédomorphisme

Le bichon maltais, le bouledogue français, le carlin, le chihuahua, le shit su, sont tous des chiens du 9ème groupe, dits « de compagnie et d'agrément ». Ils sont tous de petite taille, mais aussi tous de conformation bréviligne, voire brachoïde, avec des formes courtes et ramassées. Leurs yeux sont grands, sombres, et ronds, leur tête large et ronde. La chirurgie esthétique, avec les caudectomies ou les otectomies, renforce ces caractères.

Figure 14 : évolution de la morphologie du Bulldog

Petite taille, formes arrondies, grands yeux sont synonymes de pédomorphisation ou néotonie : le bébé possède les mêmes traits morphologiques dominants. Sur la figure 19, en C sont représentées les étapes de la croissance des diverses parties du visage humain. Au fur et à mesure de la croissance de l'homme, les yeux sont situés de plus en plus haut sur le visage, réduisant progressivement la hauteur relative du front, qui devient en même temps plus plat. De grands yeux, un front bombé et un menton fuyant sont bien caractéristiques du bébé, renforcés encore chez les animaux par leur face plate, leur nez effacé, comme chez le persan ou les chiens hypertypés « brachycéphales » comme le bulldog. Ces animaux, même adultes, ont une allure mais aussi un comportement qui rappellent ceux du chiot et du bébé, avec leurs membres courts et arqués, leur démarche maladroite, leur voix haut perchée. Desmond Morris parle de « chiens - enfants », et fait correspondre le poids des chiens à celui d'un nouveau-né, d'un nourrisson de 5 mois ou d'un an(76).

Si l'on demande aux gens quels sont leurs animaux favoris, il apparaît que les plus appréciés présentent des caractères communs comme le pelage plutôt que le plumage ou les écailles, une silhouette plus ou moins arrondie, un visage aplati, la présence d'expressions faciales, à propos des sujets au faciès plissé ou au contraire tendu ou couvert de longs poils (69). K. Lorenz explique cette préférence par le fait que ces traits juvéniles entraînent chez les adultes humains des mécanismes de déclenchement innés pour l'affection et le soin des petits.

Le schéma B (Figure 15) compare les « stimulus signal maternel » chez les Vertébrés, déclencheurs du comportement parental. Une échelle, réalisée par Delannoy et col. en 1969, cité par Campan, reproduit l'évolution du visage humain au cours de la vie : elle présente les paramètres morphologiques quantitatifs traduisant le signal qui vont d'un niveau infra - normal, avec un front excessivement bas et plat, jusqu'à une image nettement supra - normale, où le front est exagérément haut et bombé.

L'enquête a été réalisée sur un échantillon de personnes de tous âges : les gens devaient choisir le profil qui désignait l'enfant le plus adorable, celui qu'ils désiraient le plus serrer dans les bras. Les résultats montrent que le niveau de préférence varie certes en fonction de l'âge et du sexe des personnes, mais que la préférence moyenne correspond à un profil supra - normal où le front est plus haut et plus bombé que celui du jeune enfant(76). Ainsi, de manière totalement innée, les personnes sont beaucoup plus attirées par les bébés humains.

Cette constatation peut valoir pour les animaux. Sur la figure 19 schéma A, le constat saute aux yeux. A gauche sont représentées les têtes d'un enfant, d'une gerboise, d'un pékinois et d'un rouge-gorge : leurs proportions donnent l'impression du mignon. A droite, la réaction des adultes est différente face aux têtes d'un homme, d'un lièvre, d'un chien de chasse ou d'un merle(76). Comparer le pékinois -chien de compagnie par excellence-, à un chien de

chasse est révélateur : le premier a subit une sélection morphologique nette, à l'origine d'un sentiment à son égard nettement différent de son voisin. Cet attendrissement face aux animaux néotonisés est largement exploité, tant dans les campagnes anti-fourrures, avec des photos de phoques et renardeaux, que par les publicistes. Ceux-ci s'inspirent grandement de la règle des 3 B : Beauté, Bébé, Bête. L'assouplissant Soupline utilise un chiot, animal qui suscite l'envie de câlins et de cajoleries, pour donner une image de chaleur, de douceur et de confort(28). Notre société n'est pas seule à s'extasier devant un petit animal : en Malaisie, les familles en mal d'enfants capturent et élèvent des bébés orang-outang, rasant leurs poils préalablement pour leur donner un aspect plus humain. Mais devenus adultes, ils perdent leurs traits de bébé et sont alors maltraités, abandonnés, voire tués. Les Indiens d'Amazonie, les Aborigènes d'Australie, les Papous de Nouvelle-Guinée, les Bochimans et Pygmées d'Afrique, les Eskimos, les peuples sibériens ou encore les Aïnous du Japon raffolent tous des petits animaux sauvages, tels les suidés, les cervidés, les oursons, les paresseux, les singes, les rongeurs, les lézards ou les oiseaux. Les chasseurs les ramènent à leurs femmes qui les cajolent, les nourrissent comme leurs propres enfants (37). Involontairement, les animaux de compagnie, infantilisés, nous attendrissent, et nous permettent de retrouver un pouvoir parental, comme l'expliquait Paul Yonnet(22). Ce besoin est comblé d'autant plus que ces animaux, en restant petits et dépendants, ont un caractère rassurant (64).

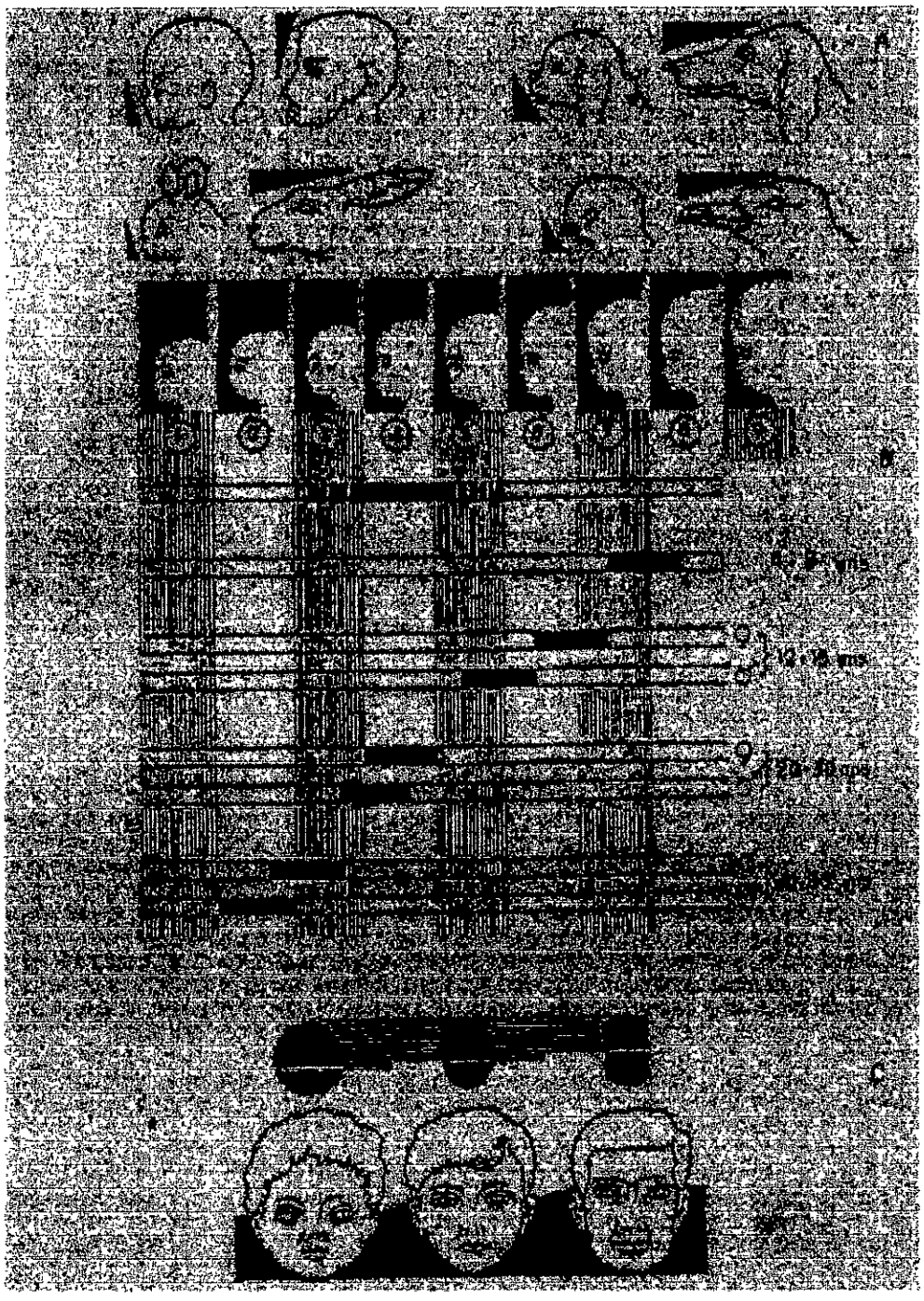


Figure 15 : schéma montrant le mécanisme de déclenchement des stimulus maternels, d'après CAMPAN (76)

□ Peluchisation

Il s'agit, pour Digard, de « ne voir l'animal que comme une boule de poils avec de grands yeux noirs ». Un poil abondant est en effet souvent recherché. La preuve en est des différentes descriptions de chiens : le Spitz allemand a une « belle fourrure, au sous poil abondant », le Coton de Tuléar un « long manteau de coton blanc », le lassa apso « une opulente fourrure »(100). D'autres espèces possèdent aussi ces caractéristiques du « tout en rondeur avec une toison abondante », que ce soit le cobaye, le poney falabella, le chat et le lapin dits de type « angora ». Cet attrait pour les animaux « peluchisés » se retrouve à l'identique chez l'enfant, attiré par les peluches animales, et plus particulièrement celles qui sont pourvues de longs poils(2). Depuis les Teddy Bear, les industriels ont tenté de proposer d'autres formes, d'autres représentations. Le seul produit ayant remporté un vrai succès est le singe(78). Les psychologues se sont penchés sur ce phénomène : pourquoi l'ours et le singe ? Pourquoi pas un scarabée ou une vache ? Cette préférence se retrouve chez le singe. Harry Harlow a étudié le comportement infantile des singes rhésus privés de leur mère très précocement, au stade nouveau-né. Il a placé les jeunes primates dans des cages à l'intérieur desquelles étaient installées deux « mères de substitution », l'une en grillage portant un biberon, et l'autre couverte d'une épaisse fourrure. Les jeunes n'hésitaient certes pas à se nourrir auprès de la « mère de substitution numéro 1 », mais en cas de peur, ils se jetaient littéralement sur la seconde pour y trouver réconfort et sécurité. Existerait-il un support génétique à ce comportement de recherche de pelage chez les Primates et chez l'Humain (78) ?

Les adultes partagent de plus en plus cet intérêt pour les peluches, -vivantes ou non !-. Ils manifestent ainsi un besoin d'affection et de compagnie, cherchant inconsciemment des moyens de retourner en enfance(64). Comme le dit Devos : « nous sommes de grands enfants. Nous sommes toute une flopée !» (*Les enfants*, R. Devos). Ca M'intéresse titre sa revue d'octobre 2001 : « Pourquoi refusent-ils de grandir ? » Pour T. Anatrella, psychanalyste, nous « assistons surtout à une infantilisation de la société (....) De nombreux trentenaires continuent de vivre comme des ados. » Ces personnes nommées « kidults » par les sociologues, sont issues d'une génération de soixante-huitards, « qui s'est refusée à transmettre les références nécessaires pour passer les différents stades de l'enfance et de l'adolescence. On souhaitait éviter les frustrations, les rapports hiérarchiques. » « Nous avons créé des personnalités narcissiques et égocentriques ». Ce « Syndrome Peter Pan », dénommé ainsi par un psychologue américain, masque un refus des responsabilités (21).

Nos concitoyens cherchent chez leurs animaux de compagnie à la fois un pouvoir parental et un moyen pour eux-mêmes de retourner en enfance. Pour cela, les animaux dits « beaux » dans notre société sont finalement ceux infantilisés. En réalisant cette sélection, l'écart existant entre animal de rente et de compagnie s'est encore creusé, du point de vue morphologique, et donc du point de vue relationnel, l'affection -et donc la préférence- allant inconsciemment aux animaux de compagnie.

C. Nombre de types morphologiques

« Like engend'ring like » (N. Russel)

1. Constat

Les animaux de rente se réduisent à quelques espèces : le porc, le bovin, l'ovin, le caprin, la volaille, tandis que la catégorie « animal de compagnie » ne cesse d'intégrer de nouvelles espèces. Chacun peut choisir la sienne : chiens, chats, animaux aquatiques, ou oiseaux. Depuis 1988 en France, les Nouveaux Animaux de Compagnie, animaux qui n'ont subi aucun processus de domestication, font des émules. La Roussette frugivore, une chauve souris, l'achatine, un escargot, sont ainsi dits « de compagnie ». France UPRA Sélection est un organisme qui s'occupe de la promotion des races, et qui valide les processus de sélection. Il recense sur son site Internet les organisations raciales existant pour chaque espèce : elles sont 6 pour les caprins, 6 pour les porcs, 26 pour les bovins, 47 pour les ovins, 14 pour les chevaux, et 254 pour les chiens(98).

Le constat est clair : les animaux producteurs ont beaucoup moins de races que les animaux de compagnie. Le même constat vaut pour le lapin : on est passé du lapin sauvage uniformément gris à toute une diversité de races : 45 races sont actuellement recensée par la Fédération Française de Cuniculture. A l'intérieur de chaque race, la diversité est encore recherchée. Certaines races de chien sont actuellement « retrempées » : le motif principal de ces croisements est d'apporter une certaine variabilité dans la taille, l'allure générale, la couleur de la robe, le type de poil de la race. Toutes les espèces de compagnie subissent cette tendance : 65 variétés de couleurs pour le chat persan à lui seul. Chez le furet, les races n'existent pas, mais lui aussi a des représentants de couleurs différentes, de poil plus ou moins long. Le lapin nain Polonais, à l'origine blanc, se rencontre avec toutes les couleurs, avec un poil normal, court, comme le lapin nain Satin, au poil fin et brillant, ou long, tel le lapin nain Angora ou Renard. Pour les lapins de production, à une race correspond en général une couleur, voire deux ou trois, et un type de poils, court et dense pour les lapins de chair. Le Normand, archétype des lapins de clapier, n'existe qu'en gris garenne (43).

2. Uniformisation et productivité

Scott (1968) pense que la grande diversité des races canines résulte de celle des conditions culturelles et d'élevage qu'a connues cette espèce depuis sa domestication, il y a 12000 ans. Il en serait de même pour le bétail. Selon lui, l'homme n'aurait donc eu aucune influence directe sur la sélection de ses animaux, seulement indirectement, par l'intermédiaire du milieu et de la conduite de l'élevage(94). Pourtant, il est admis que le souci de productivité a grandement joué dans l'uniformisation des animaux de rente.

A l'origine, les races bovines étaient source de fierté et caractère distinctif pour les éleveurs (94). Les éleveurs étaient fiers de leurs animaux. Aux débuts de la promotion des races bovines, dans l'Angleterre du 18ème siècle, de nombreux éleveurs souhaitent affirmer l'originalité de leur race à partir de son type, codifié à l'aide de caractères descriptifs. Leur but, puis celui des éleveurs français, est alors de préserver « la pureté de la race », même si la notion de profit apparaît déjà. Avoir des animaux inscrits est source de fierté pour l'éleveur, chacun voulant par ailleurs se distinguer : la diversification était de mise. Avec l'arrivée de l'industrialisation, la productivité prend le pas sur la diversité. L'amélioration des conditions d'élevage et la qualification professionnelle permettent de s'affranchir des contraintes liées au climat et aux sols. Les éleveurs vont progressivement rechercher des animaux mieux adaptés à la demande, et abandonner les races moins performantes. Celles-ci régressent ou sont absorbées par ce qu'il est convenu désormais d'appeler les « grandes races » : uniformisation des populations à l'échelon régional et diminution du nombre de races au niveau national. Ainsi, entre 1880 et 1950, la race « terroir » cède progressivement le pas à la race « production ». Au début du 20ème siècle, on distingue trois grands ensembles dans le cheptel bovin :

- les races locales rustiques, telles la Vosgienne, la Salers, l'Aubrac, caractérisées par leur adaptation à des milieux souvent ingrats,

- les races laitières, comprenant les races laitières spécialisées, comme la Montbéliarde et la Flamande, et les races mixtes, avec la Normande, la Brune des Alpes,

- les races à viande qui, sauf la Maine-Anjou, sont des races de travail progressivement spécialisées pour la production de viande, alors que recule l'utilisation des bovins pour la traction : la Charolaise d'abord puis la Limousine (94).

De 1950 aux années 70, l'évolution des races bovines est dominée par les options de Quittet, Contrôleur Général de l'Agriculture, qui met en application les mesures issues du plan Monnet (1947) (7). Il prône la simplification du cheptel par une diminution du nombre de races et une augmentation de leur spécialisation. Pour restaurer l'économie de l'élevage en France, il impose donc :

- une reconnaissance des races en fonction de leur intérêt pour la production,

- le regroupement dans un même vocable de plusieurs races : les races Charolaise et Nivernaise sont dès lors confondues. Parmi les races du Sud-Ouest, celle du Quercy et de la Blonde des Pyrénées disparaissent, tandis que la Limousine résiste.

- une interdiction d'agrément pour l'insémination artificielle des taureaux des races condamnées.

Conséquence de cette politique, la race Holstein est largement prédominante chez les bovins laitiers : le terme d' « holsteinisation » est même employé. Pour les bovins allaitants, trois races représentent 86% du cheptel national : la Charolaise, la Limousine, et la Blonde d'Aquitaine, dont l'extension est actuellement mondiale (94). Le développement d'élevages industriels selon des modèles relativement standardisés entraîne donc une uniformisation des races. Ceci est d'autant plus vrai pour les espèces les plus intensifiables et industrialisables que sont les volailles et les porcs. Les premières ont déjà atteint le stade ultime avec la notion

de souche. Des porcs, quant à eux, il ne reste principalement que deux races : la Largewhite, importées vers 1880-1890, et la Landrace. Le mouton est la seule espèce qui ait réussi à conserver une relative variabilité, car ses modes d'exploitation sont utilisateurs d'espace - et par conséquent ses différentes races sont adaptées à la diversité des milieux naturels-, et les techniques de reproduction sont moins efficaces(7).

3. Diversification et choix

Par la diversité des espèces, des races, et des standards, l'animal de compagnie comble les désirs de chacun.

Chaque propriétaire a des attentes différentes de son animal : les gens qui cherchent un substitut affectif choisiront le chien, animal expressif et apparemment n'aimant pas rester seul. Le chat, indifférent, indressable, séduit par ce mystère qui l'entoure, et fait envie : on aimerait tant avoir son indépendance (2). Ainsi, chacun choisit son animal en fonction de ses propres attentes.

Le choix de l'espèce permet au propriétaire de renvoyer l'image qu'il veut donner à ses concitoyens. L'animal a depuis longtemps un rôle de faire-valoir : chez les éleveurs bovins aux débuts de la sélection, dans les combats de chiens, de coq, où le propriétaire s'identifie à son animal. Il ressent la défaite de son substitut comme un échec personnel. I. Grelot note que chez les nobles, du cygne au cheval, du paon au chien de chasse, du chat à la levrette, du singe au perroquet, de la tortue au chien, l'animal est l'attribut de la distinction et du luxe. L'animal figure au nombre des luxes nécessaires de la vie de château et de la distinction, au même titre que les orangeries de la Restauration, et les serres d'orchidées de la Belle Epoque(9). Il y a encore peu, le clivage en classes sociales était net, ce qui laisse penser que notre vision de nous-même a une influence sur nos choix en terme d'animal de compagnie. Les cynophiles étaient des patrons, des camionneurs et du personnel de la défense de l'ordre, les ailurophiles des intellectuels, des artistes, des instituteurs et des travailleurs sociaux. Ceux qui choisissent le chien veulent se donner l'image de quelqu'un de fort, de sûr de lui, et ceux qui choisissent le chat veulent plutôt se donner l'image d'un intellectuel : de nombreux écrivains et artistes étaient passionnés de chats, comme Colette ou Jean Cocteau (2).Ainsi, chacun souhaite trouver l'animal qui lui correspond le mieux, et chiens et chats sont vite devenus insuffisants. Avec les NAC, les propriétaires semblent là encore vouloir se démarquer de leurs voisins, aux dépens de leur animal. Ce phénomène, apparemment nouveau, a pourtant des précédents historiques : déjà à Rome, les lions, guépards, hyènes, perroquets, singes, se rencontraient parmi la haute société, parallèlement à la présence de chiens de compagnie. François 1er dormait avec un lion au pied de son lit.(8). JL Labarrière apporte une seconde explication : l'animal, personnalisé, est destiné à symboliser auprès de l'homme le sauvage, la nature, tels qu'il se les représente. Le rôle de faire-valoir de l'animal atteint son paroxysme avec le concept de « race pure ». Il va jusqu'à relever d'un certain snobisme : on s'affiche avec son chien, on parle avec les autres propriétaires de chiens de même race. La race de l'animal permet de se reconnaître et de se positionner socialement. A une élite correspond une race, ses concours et ses clubs (39). Ceci vaut pour les chiens, mais aussi pour les chats, les lapins, qui ont une cinquantaine de races, les pigeons, etc..

Hubert Montagner explique que dans notre société du paraître, l'homme se montre particulièrement narcissique et autocentré (67). Ses besoins d'exhibition et de valorisation le poussent à s'entourer d'objets nourrissant son auto- estime : cela peut passer par une voiture vrombissante, une maison immense... ou un animal de compagnie. Nous cherchons à nous faire remarquer, à nous distinguer. Boris Cyrulnik pense par ailleurs que lorsque l'on décrit son animal, on se décrit soi-même. Ainsi, notre compagnon devient un délégué narcissique, un représentant du Soi intime. Selon lui, dire que les boxers sont joueurs et braves, cela équivaut à « ils sont comme moi, pas très beaux mais tellement sympathiques qu'on peut quand même les aimer ». Combien de politiciens n'ont d'ailleurs pas joué avec ce phénomène pour attendrir les votants et donner une image sympathique et souriante de leur personnage ? Franklin Roosevelt faisait souvent référence à son Scottish Terrier et Richard Nixon parlait en permanence de son épagneul noir et blanc.

Par exemple, les bulldogs accompagnaient les homosexuels anglais. L'attrait pour telle ou telle race varie en fonction des époques : le teckel à poils ras avait la vedette, dans les années 50, en France. Actuellement, c'est le labrador qui a le vent en poupe, chien dit « des présidents de la République », successivement de Pompidou, Giscard d'Estaing, Mitterrand et Chirac : c'est la race de chien préférée pour 51% des Français (enquête Facco/Sofres). Le berger allemand est la deuxième race préférée, avec 21% des Français. Les races de chiens dits « de compagnie et d'agrément » ne suffisent plus. Dans l'enquête réalisée auprès des présidents d'associations de races de chien, seulement 42% de leurs 92 races sont utilisés conformément à la vocation première de la race : il s'agit des chiens de chasse (dont 63% sont utilisés « correctement »), et des chiens de compagnie (dont 90% remplissent effectivement leur rôle). Il apparaît donc que les races, actuellement, ne sont plus utilisées en fonction de leur vocation première : c'est le cas par exemple des chiens de berger (40). Le cheval de race sera pour le riche industriel, le labrador pour le cadre père de famille, le lapin nain pour la sage jeune fille : chacun peut ainsi, en fonction de l'image qu'il veut recevoir et donner de soi, choisir, parmi une grande diversité d'espèces et de races, son animal de compagnie.

Comme nous l'avions supposé, l'apparence est un critère de distinction entre animal de rente et animal de compagnie : tous deux sont morphologiquement très distincts. Ces animaux sont-ils aussi différents dans leur caractère ?

III. CRITERES ETHOLOGIQUES

La troisième hypothèse émise était que les animaux de compagnie sont plus intelligents que les animaux de rente.

Nous nous sentons plus proches des animaux de compagnie. Tout concourre à se les représenter à l'image de l'homme, à leur prêter des qualités, des réactions, des comportements, des sentiments humains. Quel maître ne s'est pas exclamé : « Regardez comme il est intelligent ! », qui n'a pas dit : « Qu'est-ce que c'est bête, une poule ! » ? Les animaux de compagnie sont-ils plus prédisposés à nouer une relation avec l'homme que les animaux de rente ?

Figure 16 : attitude anthropomorphique des animaux de compagnie.

A. L'intelligence

Résultat de l'enquête :

« Qu'attendez-vous avant tout d'un animal de compagnie ? »	
Intelligence	31%

Tableau 7 : Enquête. « Qu'attendez-vous avant tout d'un animal de compagnie ? De l'intelligence ? »

Même si le pourcentage n'est pas exploitable, il ressort que certaines personnes interrogées estiment qu'un animal de compagnie doit être intelligent.

Dans les concours de race, le bulldog « doit avoir l'apparence d'un animal intelligent ». Les sites personnels sur nos animaux de compagnie fleurissent sur Internet : chacun le pare de toutes les qualités, et avant tout, d'intelligence, que ce soit un perroquet, un lapin, un rat, un chien. Pourtant, les défenseurs des animaux de rente utilisent aussi cet argument : un site Internet intitulé « Pitié pour les cochons ! » revendique une intelligence pour les cochons, équivalente à celle des dauphins, et supérieure à celle du chien. Le cochon se rapprocherait ainsi considérablement de l'homme de par sa sensibilité, et son caractère social(99). Finalement, il semblerait que dès que notre affection se porte sur un animal en particulier, ce dernier soit qualifié d'intelligent. Existe-t-il objectivement des animaux plus intelligents que d'autres ?

1. Gradation

Aristote, dans son *Histoire des animaux*, estimait qu'il existait une disproportion de sensibilité entre les animaux, ce qui rendait leur vie très différente quant à la procréation, plus ou moins accompagnée de plaisir, à la parturition, et à l'éducation des petits. Pour lui, les plus intelligents des animaux, parce que doués de la faculté de se souvenir, vivent plus longtemps avec leur progéniture et font preuve d'une certaine sociabilité. Le chameau et le cheval sont capables de réagir violemment, jusqu'au suicide, à l'inceste que des éleveurs les ont forcés à consommer. Lamarck a établi un parallèle entre l'évolution du système nerveux des animaux et leur évolution psychique. Le cerveau des oiseaux, et plus encore celui des Mammifères, le plus perfectionné, permet intelligence et volonté(82). Pour Uëxkull, chiens et chats ne sont pas de simples animaux « réflexes »(23). « Quand un chien court, c'est l'animal qui meut ses pattes ; quand un oursin se meut, ce sont les pattes qui meuvent l'animal ». Une tique, par exemple, est définie par trois affects : l'affect lumineux l'amène à se poster sur le haut d'une branche, les affects olfactif et calorifique la conduisent à se laisser tomber sur un mammifère passant dessous. A la différence, le chien et le chat ont l'intention d'un comportement, c'est à dire la faculté d'anticiper. Il semble que les mammifères, animaux de rente compris, soient des êtres « supérieurs ». Floussens relie le degré d'intelligence des mammifères à la complexité de leur cerveau(46) : ce critère différencie-t-il nos animaux domestiques ?

2. Définition

Pour les scientifiques, l'intelligence est reliée (82):

- à la perception et au codage de l'information, c'est à dire la manière dont une information est traitée, utilisée, triée
- à la mémorisation, c'est à dire au stockage et au rappel de l'information

- à l'apprentissage associatif, c'est à dire au développement de connections et à l'intégration de l'information
- à l'apprentissage, et donc à l'utilisation et l'application d'informations précédemment acquises à de nouvelles situations
- au pouvoir de sélection approprié, et donc à la capacité de sélectionner de façon appropriée l'information correcte sans essai ni erreur de procédure
- enfin, à la plasticité du comportement, c'est à dire au changement face à de nouvelles conditions sociales et environnementales.

Définir l'intelligence n'est donc pas chose aisée. Tous ces caractères existent chez l'homme et les animaux, mais varient avec la capacité des espèces de Vertébrés à répondre convenablement à des stimulus divers et changeants dans leur environnement. Les scientifiques reconnaissent chez les vertébrés supérieurs l'existence d'expériences subjectives, en particulier la conscience de la douleur. S'y ajoute la valeur adaptative de l'intelligence. Il existe en effet une adaptabilité du comportement et de la communication chez certaines espèces. Ceci leur permet d'apprendre à utiliser des codes pour communiquer en intra- ou en inter-spécifique. Les propriétaires d'animaux sous-entendent-ils en qualifiant leur animal d'intelligent qu'il possède toutes ces qualités, contrairement aux autres espèces ? Tout d'abord, pour les scientifiques, le niveau d'intelligence est fonction du niveau de communication inter-spécifique.

B. La communication animale

Une enquête Aniwa-30 millions d'amis/ BVA de janvier 2002 dévoile que 89% des possesseurs de chiens et 85% des possesseurs de chats disent qu'il leur arrive de leur parler. 23% des propriétaires de chats comme de chien leur confient des secrets. 20% laissent de la lumière, la télé ou la radio marcher, pour que le chat se sente moins seul. Une telle enquête n'existe absolument pas pour les animaux de rente.

1. Communication bilatérale multiple

Les propriétaires décrivent une véritable complicité avec leur animal, ce qui sous-entend une communication réciproque. Les espèces choisies pour compagnie sont-elles plus prédisposées à l'établissement d'une telle communication, par rapport aux animaux de la ferme ?

Chaque animal a ses canaux de communication préférentiels. Seules deux espèces, en excluant le cas particulier du dauphin, se distinguent par leur capacité à établir une

communication interspécifique : ce sont le perroquet et le chimpanzé, le plus proche parent vivant de l'homme. Ils peuvent adapter leur comportement et leur communication pour apprendre des noms : des expériences ont prouvé qu'ils étaient capables d'identifier, de demander et/ou de refuser certains objets. Le chimpanzé est de plus capable d'humour : il insulte ses compagnons humains, il peut mentir pour éviter des remontrances. Ce dernier point le rapproche encore plus de l'homme : le mensonge est la preuve de la faculté de déplacement des évènements(82).Cette faculté pourrait expliquer le succès sous l'Empire romain des singes d'Ethiopie et d'Egypte dès le 3ème siècle avant J-C, et des oiseaux parleurs tels que les pies, les corbeaux, mais surtout les perroquets à partir du 1er siècle avant JC(8).Mais alors, pourquoi ont-ils été abandonnés de nos jours, au profit des carnivores domestiques ? En quoi la communication avec ces derniers est-elle qualifiée de réelle complicité, s'ils sont incapables d'établir une communication interspécifique ?

2. Communication bilatérale unique

A propos des animaux de rente, leurs moyens de communication n'ont fait l'objet d'aucune étude. Nous savons seulement que chez tous les Mammifères, donc tant chez le chat que chez le porc, le toucher est fondamental, moyen de communication impossible à développer en élevage intensif. Nos carnivores domestiques nous envoient de nombreux messages, spécifiques, qu'il nous faut interpréter si on veut les comprendre(76). Leur communication olfactive est développée. Le chat dépose des marques d'identification par frottement de la face des oreilles, de la nuque et du dos, contre des supports verticaux du milieu environnant. La chose marquée –un congénère, l'homme, ou tout autre objet-, est socialisée, prend une valeur nouvelle, devient objet d'attachement ou objet tranquillisant. Le marquage mutuel réciproque ou allomarquage a une valeur de signal de maintenance de la cohésion dans un groupe de chats, et donc dans la relation avec l'homme. La communication visuelle existe elle aussi. Dans l'espèce canine, le langage est surtout un langage de postures corporelles, de mimique faciale, et d'activité gestuelle : avec la tête dressée ou abaissée, le regard fuyant ou fixe, les oreilles dressées ou couchées, les dents extériorisées ou non, la position et le mouvement de la queue, la position du corps sur les membres, bien d'aplomb ou prêt à bondir, la mise en évidence des zones du corps dont la couleur de la robe est contrastée, la piloérection. Le chat s'exprime par la face, avec les mouvements des moustaches, des oreilles et la variation du diamètre pupillaire, et par le corps, avec les attitudes posturales, le mouvement d'ensemble des poils, le port et les mouvements de la queue. C'est surtout le mouvement des oreilles qui permet au propriétaire de déceler les variations de son état émotionnel. Concernant la communication auditive, le chien utilise différentes vocalisations pour exprimer des états émotionnels : les sons de base, gémissements, cris, grognements, jappements, aboiements, grondements, hurlements et toussotements ; les sons mixtes, constitués de la superposition des sons de base. Chez le chat, on distingue les murmures ou ronronnements, les voyelles et les cris. Nos animaux nous envoient de nombreux messages : savons-nous véritablement tous les interpréter, comme le laisse sous-entendre le terme de complicité ?

Hediger décrit qu'il existe une tendance à l'assimilation des comportements entre les deux partenaires, appelé anthropomorphisme chez le chien, qui peut intégrer des éléments du comportement humain, et appelé zoomorphisme chez l'homme. La relation entre l'homme et son animal se ritualise : elle comprend un ensemble d'actes ayant à l'origine une fonction

phylogénétiquement déterminée, et réorientés dans une fonction de communication. Pour Lorentz, le rituel est le ciment du groupe social. Pageat pense que n'importe quel comportement peut se ritualiser chez le chien dans sa vie avec l'homme. Le gonflement du poitrail chez le mâle dominant, les vocalises, en sont des exemples(76).

L'animal de compagnie peut transmettre de nombreux messages à l'homme, mais, comme pour les animaux de rente, il n'y a pas de véritable communication interspécifique et réciproque entre eux, avec un mode unique de langage.

3. Communication unilatérale

Nous ne chercherions pas à établir une communication réciproque avec l'animal, mais plutôt une communication unilatérale.

Résultats de l'enquête :

« Qu'attendez-vous avant tout d'un animal de compagnie ? »	
Ecoute	52%

Tableau 8 : Enquête. « Qu'attendez-vous avant tout d'un animal de compagnie ? De l'écoute ? »

De ce sondage, il ressort que certaines personnes interrogées estiment qu'un animal de compagnie doit être à leur écoute.

Le critère retenu pour qualifier un animal d'intelligent ou bête serait sa propension à écouter.

Le chien, animal familier par excellence, est un animal en situation de perpétuelle attente vis à vis de son maître. Il lit sur le visage de l'homme avec une grande sûreté, et devine son état d'humeur : ce qui explique qu'il réagisse de façon adéquate au contenu d'une conversation en fonction des vibrations et des intonations de la voix. Il en est de même pour le lapin, qui comprend à la voix si on le félicite ou le punit : il s'agit plus d'une communication unilatérale que réciproque. La preuve en est que nous interprétons mal les messages que nos animaux nous envoient. Le professeur Hubert Montagnier, pédopsychiatre, l'affirme : « L'important n'est pas ce que signifient réellement les signaux adressés, mais ce que l'homme pense ». Certains animaux sont effectivement sensibles à la voix humaine, mais plus aux intonations qu'aux mots eux-mêmes. Le chat ronronne et se frotte dans nos jambes car sauvage, il a le même comportement pour marquer son territoire.

Ne chercherions-nous pas chez nos animaux de compagnie un total dévouement ? Le coefficient d'attachement chez les propriétaires de chien est de 2,29, alors que pour les chats, il est de 2(64). Le chien en effet manifeste son admiration et sa fidélité à l'homme, alors que le chat est moins démonstratif. Le chat est effectivement un animal à part, qui, même dans sa

domesticité, garde la liberté de sa sauvagerie. L'animal doit se consacrer 100% à son maître. Effectivement, une poule ne paraît guère prête à satisfaire cet anthropocentrisme ! Les partisans du furet comme animal de compagnie le confirment bien : cet animal dort beaucoup, et n'est pas toujours disponible.

Figure 17 : caricature sur la relation à l'animal de compagnie (Sempé).

Nos animaux de compagnie sont « plus intelligents » car ils écoutent mieux. La définition de l'intelligence introduit aussi la notion d'apprentissage.

C. L'apprentissage

Les animaux de compagnie, s'ils sont « plus intelligents », auraient une meilleure mémoire. Le chien a plutôt une mémoire des personnes tandis que le chat une mémoire des lieux. Les oiseaux eux aussi ont une facilité d'apprentissage qui se traduit par une conception des nombres peu commune, due à leur vision des formes très développée (Koehler). Ils sont capables d'apprendre le chant d'une autre espèce(82). D'après R. Delort, même le poisson en bocal reconnaît celui qui le nourrit(35). Pourtant, les premiers animaux utilisés pour le cirque ont été le cheval puis l'éléphant, encore largement utilisés. Si le choix s'est porté préférentiellement sur eux, c'est qu'ils possèdent une mémoire particulièrement développée par rapport aux autres espèces, pour apprendre des numéros. C'est le cas bien connu de l'éléphant, ainsi que du cheval, qui possède une mémoire visuelle et auditive excellente et fidèle, alliée à une attention importante.

Si la mémoire n'est pas un trait de caractère distinctif au sein de nos animaux domestiques, le dressage en constitue cependant un. Animaux de rente comme de compagnie ont naturellement peu d'aptitudes manipulatoires, et adoptent des postures essentiellement horizontales, mais le dressage permet de faire adopter à l'animal de compagnie des postures verticales, en lui demandant de faire le beau, d'effectuer certains actes comme apporter un objet, ouvrir une porte, s'asseoir et donner la patte(76). Le Doggy Dancing vient du Canada et

arrive actuellement en France : il s'agit de faire danser son chien avec soi. Toute attitude de l'animal sera d'autant mieux accueillie qu'elle mettra en relief l'habileté manipulatoire de l'animal ainsi qu'une posture verticale. Si l'on demande aux gens quels sont leurs animaux favoris, les plus appréciés sont ceux capables de manipuler des objets et ayant une posture plutôt verticale(69). Même le cobaye, le lapin, peuvent eux aussi être dressés à faire le beau(103).

L'animal de compagnie se rapproche ainsi de l'homme, et s'éloigne de l'animal de rente. Le dernier critère évoqué dans la définition scientifique de l'intelligence est la faculté d'adaptation.

D. L'adaptation

Le statut de l'animal familier serait rendu possible par leur grande capacité d'adaptation aux activités humaines (67).

1. A la relation

Les carnivores domestiques peuvent remarquablement bien s'adapter au mode de vie et au comportement social de l'homme (76). Leur organisation sociale comporte de nombreuses similitudes avec la nôtre. Le chien vivait à l'origine en meute, lui permettant de poursuivre et de capturer ses proies, avec un chef de meute. Tout comme le loup, le chien, de façon innée, a ainsi un comportement d'animal qui hiérarchise les relations, et obéit à son chef. L'homme prend ainsi cette place. Le chat est réputé associal : en effet, à de rares exceptions, il n'y a aucune collaboration entre eux pour se nourrir ou se protéger. Mais comment alors expliquer les groupes de chats du cimetière du Père Lachaise ? Le chat jouit en réalité d'une très grande capacité d'adaptation, qui lui permet de vivre seul dans un petit appartement, en groupes, ou bien encore de revenir à l'état sauvage ou semi - sauvage.

De nombreux chats vivent davantage avec leur propriétaire humain qu'avec leurs semblables, et expriment également vis à vis de lui des comportements de type social : amical ou conflictuel.

Nous sommes d'autant plus liés à nos animaux de compagnie qu'ils adoptent un comportement d'enfance prolongée. Ils se comportent envers leurs propriétaires comme le chiot ou le chaton envers leur mère (Morris). L'aboiement chez le chien est une vocalise de type infantile, retrouvé chez le louveteau mais pas chez le loup adulte. Le chat domestiqué ronronne, a des vocalises que l'on trouve seulement chez les chatons de chats sauvages. Il correspond à un cérémonial d'accueil des maîtres semblable à celui des chatons vis à vis de la mère (Abignoly). La domestication a contribué à infantiliser les animaux par rapport à leurs homologues sauvages. L'encéphalisation du néocortex, impliquée dans les processus d'adaptation aux changements de milieu, reste supérieure chez les espèces sauvages par

rapport aux espèces domestiques (Herre et Stephan). Nos animaux domestiques auraient perdu leur capacité d'initiative et d'adaptation en vivant dans un environnement protégé et maîtrisé par l'homme. Nos animaux de compagnie sont parfaitement prédisposés à la relation que nous recherchons, adaptés à notre comportement et infantilisés. En comparaison, les animaux de rente ne semblent absolument pas remplir ces critères.

2. A la vie quotidienne

Lors du projet de loi sur les animaux dangereux, un rapporteur du Sénat a expliqué que « le statut de l'animal de compagnie (...) (c'est de) confiner l'animal à des rôles limités, qui consistent à être là, à paraître, à être contraint et subordonné aux exigences du maître ». Le chien sait se plier à l'aire géographique qui lui est attribuée, contrairement aux animaux de rente. Ceux-ci sont sélectionnés pour leur adaptabilité à la vie en élevage intensif. N'en va-t-il pas de même pour nos animaux de compagnie en appartement ?

Résultats de l'enquête :

« Qu'attendez-vous avant tout d'un animal de compagnie ? »	
Pas d'inconvénient	34%

Tableau 9 : Enquête : « Qu'attendez-vous avant tout d'un animal de compagnie ? Pas d'inconvénient ? »

Il ressort que certaines personnes interrogées estiment qu'un animal de compagnie ne doit pas leur causer d'inconvénients, ce qui exclut bien évidemment les animaux de rente, que l'on imagine mal enfermés dans un appartement !

Le choix des espèces de compagnie suit ce critère. Depuis les années 90, les chats sont plus nombreux que les chiens (64). En 2001, ils sont 8,9 millions, contre 8,2 millions de chiens. La population de chat a augmentée de 11% entre 1995 et 2000. Le nombre de foyers amateurs de poissons augmente, ainsi que les amateurs de petits rongeurs. G. Mermet explique ce changement par la concentration urbaine, et donc l'absence de jardins, qui rend plus difficile la possession d'un chien. Chiens et chats se retrouvent surtout en milieu rural, dans des maisons individuelles avec jardins : n'y a-t-il pas un début de prise de conscience des problèmes soulevés par la vie d'un animal en appartement ? Le furet est peu fréquent, car mal adapté à la vie dans un espace réduit : trop actif, il ne peut pas être placé dans une cage. Pour l'année 1997, la Société Centrale Canine a noté une nette diminution des naissances des races de chien nordique. Ces chiens avaient auparavant été l'objet d'un engouement important, avec leur aspect de nounours, mais ils ne sont pas du tout adaptés à la vie citadine car ils nécessitent beaucoup d'espace. Le chien doit être sorti, alors que le chat est beaucoup plus indépendant. Les espèces qui occasionnent des nuisances, olfactives ou auditives, ont moins d'amateurs. La pollution du chien est de plus en plus mal perçue dans les villes. Le furet est reconnu très attachant, mais des inconvénients découragent de nombreux propriétaires : il

n'est pas instinctivement propre, et peut ne jamais le devenir, il sent mauvais. De ce point de vue, le chat, les rongeurs, sont des animaux idéaux. Nos animaux de compagnie doivent finalement être parfaitement adaptés à la vie commune avec l'homme.

L'homme occidental, par son comportement et par les pratiques de sélection, s'est appliqué à creuser l'écart. L'animal de rente est considéré comme une machine à produire, l'animal de compagnie comme un être à aimer. Quelles sont les tendances et les perspectives pour le futur ?

3ème PARTIE : TENDANCES ET PESPECTIVES

L'étude de nos relations avec les animaux d'un point de vue historique nous a rappelé qu'animaux de rente et animaux de compagnie n'étaient pas si différents l'un de l'autre. Quels sont donc ces points communs ? Des dérives à des attitudes extrémistes, passées et présentes, ont existé : ne faut-il pas y voir un avertissement, qui devrait nous inciter à réinventer le lien qui nous unit aux animaux ?

I. UNE CERTAINE CONFUSION

Buffon écrivait : « Les genres, les classes, les ordres n'existent que dans notre imagination. Il n'y a dans la nature que des individus. » Au même titre, la catégorisation des animaux a sans doute ses limites.

A. Dans la catégorisation de certaines espèces

1. Un modèle non unanime

Cette conception bipolaire du monde animal est parfois remise en cause, dans notre société ainsi que dans le reste du monde.

- **Dans notre société**

Dechambre, en 1931, écrit : « Dans plusieurs localités de l'Allemagne, en Saxe notamment, la viande de chien entre dans l'alimentation humaine... abattus chez des particuliers ou bien dans des abattoirs municipaux... où, selon Moule, ils sont traités comme des hôtes habituels et normaux de l'abattoir... » [...] « Les intestins de chien sont toujours considérés comme impropres à l'alimentation humaine. Ils sont utilisés par l'industrie... ». Vers 1992, un journal

vétérinaire publiait un article sur la consommation des chiens dans les cantons orientaux de la Suisse (1).

Résultats de l'enquête :

Notre 4ème hypothèse consistait à penser que la distinction opérée était plus ou moins nette, en fonction des groupes sociologiques. Les deux extrêmes sont constitués par les ruraux d'une part, chez qui la distinction est moindre, et par les citadins d'autre part, qui ont une vision bipolaire du monde animal. Quelles sont les différentes représentations du monde animal, et quelles sont les caractéristiques des groupes sociologiques ainsi constitués ? Les résultats de l'enquête ont permis, grâce à un traitement d'analyse de correspondances multiples et de classification, de comparer les réponses, et de faire ainsi des regroupements.

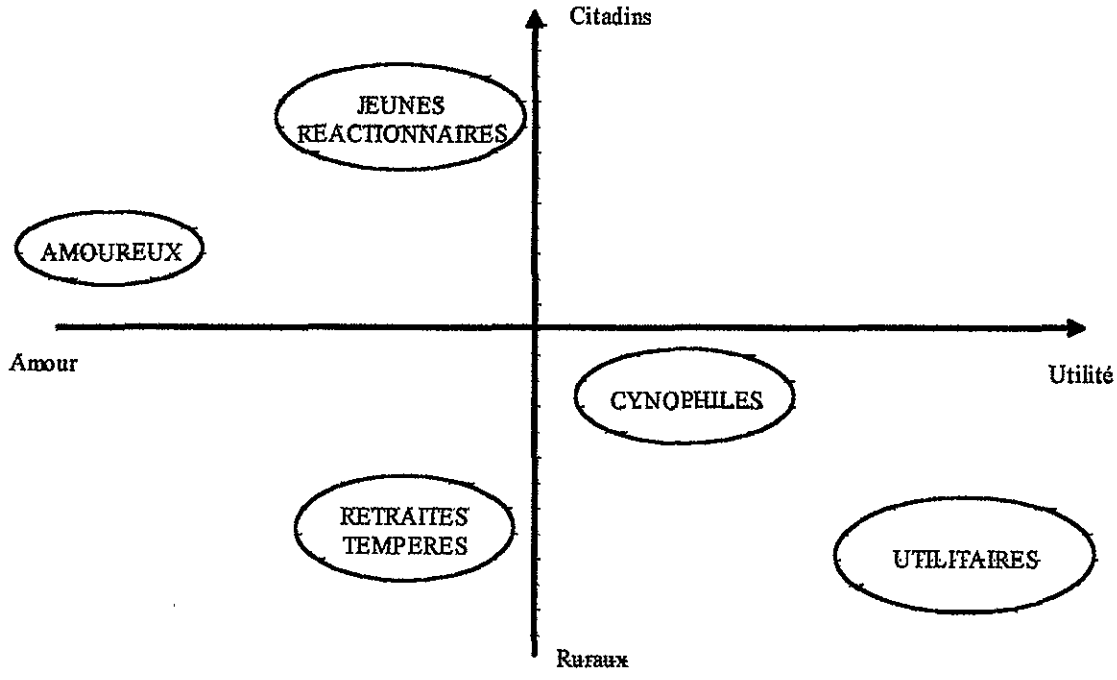


Figure 18 : Les relations homme- animal en fonction du mode de vie : principales tendances.

Description des axes :

L'axe 1 appose les types de relation que la personne entretient avec l'animal, de l'amour total à l'utilité stricte. Les amoureux sont ceux qui anthropomorphisent les animaux, ceux qui se rapprochent des polycentristes, décrivant un monde où l'Homme prend place parmi les animaux. Les utilitaires sont ceux qui chosifient les animaux, ceux qui sont purement anthropocentristes. Pour eux, l'Homme est supérieur aux animaux, qu'il utilise pour améliorer son confort de vie.

L'axe 2 reporte la distance établie entre la personne interrogée et le milieu rural : certaines personnes ont des relations avec le monde agricole, d'autres sont citadines à part entière. Le prototype des citadins est représenté par les jeunes de moins de 20 ans, encore plus susceptibles que leurs aînés de n'avoir jamais été en contact avec les animaux de rente. En fonction de la répartition des groupes sur cet axe, nous allons pouvoir vérifier notre hypothèse de départ suivant laquelle la distinction est plus nette chez les citadins que chez les ruraux.

Résultats :

En regardant globalement le graphe, il apparaît deux grandes catégories : les citadins amoureux et les ruraux utilitaires, ce qui confirme notre hypothèse.

La classification donne les réponses communes aux personnes d'un même groupe :

- Les « amoureux » correspondent au groupe à l'extrême gauche. Vu leur place, ils rassemblent les personnes citadines, amoureuses des animaux. En effet, ils évoquent de manière positive le chien mais aussi l'âne, le cheval, et ils refusent de manger du lapin tout comme du chien. La relation avec l'animal est étroite ; ils parlent d'amour, et estiment que l'animal ne doit pas vivre dehors.

- Les « utilitaires » correspondent au groupe situé à l'opposé, à l'extrême droite. Cette position les déterminent comme des personnes rurales, n'évoquant l'animal que par son utilité. Ils estiment que tous les animaux sont utiles, le chien comme le cheval, l'âne, l'agneau, le veau, la poule, la vache. Ils disent être prêts à manger du chien, comme ils mangent du cheval et du lapin. L'animal de compagnie vit uniquement dehors. Ils ne sont pas d'accord avec la phrase : « un animal peut procurer plus de satisfaction que les humains ».

- Les « jeunes réactionnaires » sont situés en haut à gauche. Ce sont donc des citadins, étudiants de moins de vingt ans, amoureux tempérés des animaux. Ils sont « réactionnaires » en ce sens qu'ils vont totalement à l'encontre de la hiérarchisation des animaux communément admise : ils évoquent négativement la biche, le veau, la vache ; pour eux, le chat vit à la ferme, et le rat à la maison.

- Les « retraités tempérés » sont situés en bas à gauche : ainsi, ils sont amoureux tempérés, ayant quelques liens avec le monde agricole. Ces retraités de plus de 65 ans sont en effet pour la médecine vétérinaire et les droits des animaux, avec des limites. Pour eux, le singe, le perroquet, le furet vivent ailleurs que dans la maison ou à la ferme.

- Les « cynophiles » sont à droite, au milieu. Ils sont donc plutôt utilitaires, et ayant quelques relations avec le monde rural. Ces personnes ont toutes choisi comme photos la vache et le dogue. Pour elles, l'animal ne fait pas partie de la famille, il ne doit aller ni dans toutes les pièces, ni sur le lit. Ils sont pour la médecine vétérinaire mais avec des limites.

Conclusions :

Sur la différence opérée entre animal de rente et animal de compagnie :

Ces résultats confirment notre quatrième hypothèse. Il ressort qu'il n'existe pas une seule conception du monde animal : la vision dualiste qui oppose animal de rente et animal de compagnie n'est pas communément admise.

Certains groupes ne font pas de distinction, et considèrent le monde animal dans son ensemble. Les « amoureux » comme les « utilitaristes » abordent les animaux domestiques sans faire de catégories bien nettes. Il s'agit, pour les premiers, du « syndrome du Trianon (...), ce rêve de nature à la Marie-Antoinette, d'une nature embellie et irréelle (...) où, pour un peu, les loups deviendraient végétariens. » (39).

D'autres groupes opèrent une distinction, mais moins nette que celle décrite. Il s'agit des « retraités tempérés » et des « cynophiles » : les premiers tempèrent l'amour porté aux animaux de compagnie, les seconds parlent du chien, mais utilitaire, type chien de garde ou de chasse.

Enfin, les « jeunes réactionnaires » effectuent une hiérarchisation, mais inversent totalement celle décrite plus haut. Les animaux de rente tels le veau, la vache restent bannis, mais ils placent le chat est à la ferme, et le rat, nuisible, à la maison. Il est ainsi élevé au rang d'« animal de compagnie », au détriment du chat.

Sur le statut de l'Homme :

En poursuivant notre analyse, nous remarquons que si il n'existe pas un modèle unique de hiérarchisation du monde animal, la place de l'Homme dans le monde animal n'est elle non plus pas universellement établie. L'écart entre l'animal et l'homme varie en fonction des groupes, et découle de leur vision du monde animal.

Certains sont fermement anthropocentristes, et défendent ardemment les droits de l'Homme par rapport à ceux de l'animal. Il s'agit des « utilitaires » : le fait qu'ils considèrent l'animal en tant qu'être utile leur permet d'effectuer une distinction nette avec l'homme. Les « cynophiles » sont un peu plus tempérés, car ils aiment les animaux, mais ils estiment qu'un animal de compagnie ne fait pas partie de la famille.

D'autres groupes ont des tendances polycentristes. Ils estiment que l'animal fait partie de la famille, et ils sont pour le droit des animaux.

Ainsi, le statut de l'animal et de l'homme diffère en fonction des groupes. Ceux qui chosifient les animaux prônent la supériorité de l'homme, tandis que ceux qui les anthropomorphisent estiment que les animaux sont l'égal de l'homme. Certaines dérivent sont donc envisageables, pour l'animal mais aussi pour l'Homme.

La dualité est donc le fait de certains citadins totalement coupés du monde agricole : à la campagne, les animaux de compagnie n'occupent pas la même place. L'animal a la place d'aller dehors, la promiscuité n'existe pas. Elle est par ailleurs purement adulte : Morris explique que l'âge influe sur les réactions anthropomorphiques. Les enfants sont plus attirés par les gros animaux, utilisés comme symbole des parents (Morris). Ce n'est qu'ensuite que les petits animaux les supplantent (76). Le psychologue R. Zazzo a fait des tests pour déterminer les représentations animales des enfants. L'épreuve du bestiaire montre que les garçons s'identifient plus à l'éléphant, et les filles au chat, ainsi qu'à la souris, la fourmi, la poule, le poulet ou l'autruche(58). La catégorisation du monde animal ne fait pas l'unanimité au sein même de notre société, et encore moins dans d'autres cultures.

□ Dans le monde : exemple du chien

Le statut du chien est caractéristique : animal de compagnie par excellence dans notre société, il est considéré de façon toute autre ailleurs, à l'image de nos animaux de rente chez nous. Les chiens errants, mais aussi les dalmatiens et le St Bernard sont mangés en Asie, tout comme le chat. Le St Bernard va ainsi devenir officiellement un chien de boucherie en Chine, car il s'agit d'une « denrée rentable », vu sa taille, mais aussi son caractère doux, sa reproduction facile, et sa croissance rapide. Un site Internet s'emporte : « l'élevage de chien serait trois à quatre fois plus rentable que la production de porc ! ». Pourquoi ce point d'exclamation ? Les Européens ne feraient-ils pas preuve d'intolérance, cherchant à répandre leur culture dans le monde entier ? Les Chinois considèrent le St Bernard au même titre que les Européens le porc. La guerre de Corée est à l'origine de la généralisation de la consommation de chien. Dans les années 80, ce sont les vertus aphrodisiaques et curatives pour les rhumatismes attribuées à la viande qui ont maintenu la consommation (102). Les mœurs de l'animal sont aussi en cause, tout comme elles l'étaient pour le porc : en vivant dans la proximité sexuelle avec ses congénères, pratiquant l'inceste, le chien incarne la transgression. C'est ce qui explique qu'il soit ravalé au statut d'espèce consommable dans de nombreuses sociétés américaines, africaines et asiatiques (30).

2. Des catégories pas exclusives l'une de l'autre : exemple du lapin

La hiérarchisation décrite ne vaut pas pour tous les animaux. Une certaine ambivalence est repérable dans le champ des usages dans une même espèce, révélateur pour le lapin, qui est à la fois un animal de compagnie, de consommation, de laboratoire, et un gibier.

Résultats de l'enquête :

	Mangez-vous/Mangeriez-vous...	
	Du lapin	Du chien
Oui	93%	7%
Non	7%	93%

Tableau 10 : Enquête. « Mangez-vous/Mangeriez-vous du lapin ? Du chien ? »

Le chien a un statut net d'animal compagnon de l'homme, absolument pas consommable. Le lapin possède un statut beaucoup plus ambivalent, puisque presque toutes les personnes interrogées répondent qu'elles en mangent, alors qu'il a en même temps pénétré dans la sphère familiale.

Le lapin est l'animal qui a été le plus récemment domestiqué, au 19ème siècle(35). Au 16ème siècle, il était déjà chassé ou faisait l'objet d'élevage, mais sans réelle domestication. Sa viande était très appréciée pour sa douceur et sa saveur, et était utilisée en médecine. Actuellement, ses qualités hygiéniques continuent à la faire aimer. Elle est riche en protéines, à 21%, contre 18% pour un gigot de mouton, et 17% pour un aloyau de bœuf. Elle est pauvre en graisse, à raison de 10%, contre 17% pour le gigot d'agneau et 25% pour le bœuf. Enfin, elle est riche en sels minéraux : à 1%, contre 0.9% dans le mouton et 0.8% dans le poulet(43). Parallèlement, la douceur, la petite taille du lapin en ont fait un animal de compagnie.

3. Des animaux au statut intermédiaire : exemple du cheval

Le cheval est pour les uns animal de rente, pour les autres, animal de compagnie. Aucun animal n'a déchaîné autant de passions, n'a suscité autant de polémiques.

□ Un animal de rente

Résultats de l'enquête :

	Mangez-vous/Mangeriez-vous du cheval
Oui	63%
Non	36%

Tableau 11 : Enquête. « Mangez-vous/Mangeriez-vous du cheval ? »

Les résultats ne sont pas probants : une incertitude règne sur le statut du cheval et sur sa consommation.

En 1991, la consommation de cheval est de 1kg/habitant/an. La viande de cheval est consommée pour l'image de santé qu'elle donne : c'est une viande rouge, parée de qualités diététiques, à faible teneur en matières grasses. Ce sont les chevaux de sang réformés et les chevaux lourds qui sont consommés, mais la viande des chevaux de réforme est mieux appréciée, car elle est plus rouge, ce qui correspond au goût de la majorité des consommateurs. Les éleveurs, qui produisent de la viande plus claire, exportent. Le statut intermédiaire du cheval se retrouve dans la population de consommateurs visée, plutôt issus des classes moyennes, et sans lien avec le milieu agricole : ils ne côtoient pas l'animal vivant. L'ambivalence du statut du cheval est telle que dans les boucheries, la viande n'est pas vendue avec les os, contrairement aux autres viandes : pour Poplin, le consommateur ne supporterait pas d'être confronté à l'image initiale du cheval.

Les non - consommateurs représentent 65% des ménages français. Les freins actuels sont sanitaires et culturels. La consommation comporte un risque de trichinose et de salmonellose. Elle est donc interdite en restauration collective scolaire, universitaire, et hospitalière, depuis 1968. Les jeunes n'ont donc pas l'habitude d'en manger. La viande de cheval a longtemps été la viande du pauvre, consommée uniquement en famille, non traitée dans les livres de cuisine. Du 18 au 19ème siècle, les équarrisseurs instaurent un trafic illicite, en vendant la viande de cheval aux pauvres(6).

□ Un animal de compagnie

Le cheval n'est pas encore parvenu à passer de la catégorie animal « utile » à animal « inutile », de compagnie, et il n'y parviendra sans doute jamais, note Digard, vu sa taille. Cependant, il est plus proche qu'aucun autre animal utilitaire du statut d'animal de compagnie (39).

L'équitation est un sport « à compétence ultra-spécifique », avec une véritable culture équestre. De profonds changements se sont opérés ces dernières années : il s'agit d'une discipline en forte augmentation, mais en crise. La population concernée change. C'étaient autrefois les nobles qui montaient à cheval. La discipline s'est démocratisée, visant les classes moyennes et supérieures, urbaines. Il s'agissait d'un milieu masculin, où les hommes voulaient affirmer leur virilité, étaient réputés misogynes, portés sur l'alcool et le tabac, où seule la monte en amazone était autorisée pour les femmes. La féminisation s'est affirmée, comme une revanche sur ce monde macho. Pour les psychanalystes, le cheval représente le mâle dominé, rôle renforcé par la nature des positions et des actions exercées sur le dos du cheval.

Avec ces nouveaux cavaliers, la relation s'est trouvée modifiée. Les « nouveaux cavaliers », dans un premier temps, n'ont été que de simples « usagers du cheval », le louant pour faire des promenades. Puis la culture équestre s'est ouverte à eux. Nous retrouvons le rôle primordial des femmes dans l'instauration d'une relation affective avec l'animal. Elles sont plus douces et plus persévérantes que les hommes, réputés durs. Elles prennent le temps de s'occuper de leur animal, de le panser.

La sensibilité animalière a été introduite d'autant plus facilement que la notion de respect du cheval existait déjà. Son image ne s'est jamais dégradée : même son crottin n'inspire pas de répulsion, contrairement aux crottes de chien par exemple. L'équitation était une simple pratique sportive, mais elle était fondée sur l'art d'utiliser au mieux l'animal et de ménager sa monture. Le cavalier devait faire preuve de « tact équestre ». Ce respect est lié à la noblesse de l'animal, mais aussi à sa force et à sa violence pas toujours maîtrisables. Des couples célèbres entretiennent l'imagination : Persée avec Pégase, Alexandre le Grand avec Bucéphale associé à ses conquêtes, Lucky Luke et Jolly Jumper. Entre l'homme et le cheval, il y a une certaine unité, mais aussi une réelle complémentarité : l'un est l'œil de l'autre, le cavalier guide le cheval le jour, et le cheval guide le cavalier la nuit. Dans le corps à corps, il y a une continuité dynamique, contrairement avec les autres animaux. Le dialogue avec le cheval est corporel, gestuel, surtout préverbial. Les échanges s'effectuent à l'intérieur de cette peau élargie, cette continuité du moi. La relation homme - cheval favorise la conquête de son moi corporel : cet animal est le symbole du pouvoir de l'homme sur l'animal, mais aussi de l'homme sur l'homme (27).

« Cheval - magazine » souhaite la reconnaissance du statut d'animal de compagnie pour le cheval. Le cheval tend en effet à le devenir, objet de passion et parfois inutile. Le respect est désormais jugé insuffisant, et il s'agit d'un véritable « couple » homme - animal. Digard prend l'exemple des présentateurs de concours, ne parlant plus de « M qui monte sur X »,

mais « du couple M-X ». Le cheval « n'est plus un instrument, mais un être à part entière », doté d'une volonté et d'une âme qui lui sont propres ». « L'homme ne se contente plus d'agir sur lui matériellement, ni de le voir, il le regarde et il l'écoute ». On ne respecte plus l'animal, on l'aime. L'anthropomorphisme atteint des sommets : la psychologie du cheval a remplacé l'éthologie. C'est « l'homme qui prolonge le cheval », « Cassez-vous la gueule, mais ne cassez pas les chevaux ! ». Des retraites pour chevaux apparaissent. Les chevaux qui sont envoyés à la boucherie le sont pour des raisons financières. Le « cheval-potager » se répand : le cheval est hébergé chez soi. Il acquiert ainsi un statut familial : son alimentation et son entretien sont l'affaire de tous. Le cheval n'est perçu plus que secondairement comme une monture : généralement, il est peu utilisé, et pas pour une performance sportive(39).

Le modèle européen répartissant les animaux en deux catégories est trop caricatural, et ne vaut que pour certaines espèces. N'en va-t-il pas de même pour nos relations, fondées exclusivement l'une sur l'amour, l'autre sur le pouvoir ?

B. Dans les relations

1. Affectivité

□ Pour les animaux de compagnie

L'existence d'un lien affectif entre l'homme et l'animal de compagnie est indéniable, puisque c'est ce lien qui est initiateur de la relation. Les animaux familiers sont de véritables « amis », en témoigne l'association *30 millions d'amis*. Cet amour total semble différencier à première vue la relation avec l'animal de compagnie de la relation avec l'animal de rente. Pour ce dernier, c'est la réalisation du travail qui lui est attribué qui est garante de sa vie. Pour l'animal de compagnie, aucun travail ne lui est apparemment délégué. Mais il peut être abandonné s'il n'est pas affectueux : ne s'agit-il pas là d'un « travail », d'un rôle que l'animal de compagnie doit effectuer pour rester en vie ? « Les animaux familiers ne sont-ils pas implicitement sommés d'être aimants ? », demande J. Porcher (80). Cette relation avec l'animal de compagnie pourrait être comparée avec celle entretenue au sein d'un couple : le divorce ne serait-il pas causé par l'insuffisance d'amour dont témoigne l'un des conjoints ? Chez les Romains ou les Gaulois, les chiens de compagnie étaient enterrés avec leur maître (97) : est-ce par amour, ou plutôt n'est-ce pas pour se donner l'illusion que ce dernier était la seule raison de vivre des animaux ? Actuellement, l'âge de nos animaux de compagnie va de dix à vingt ans pour nos chiens et chats. Accepterions-nous qu'ils puissent vivre plus longtemps que nous ? Le perroquet, vivant 50 ans en moyenne, fait moins d'adeptes. Contrairement aux apparences, l'amour pour les animaux n'est pas illimité.

□ Pour les animaux de rente

J. Porcher note que deux aspects essentiels de la création du lien homme - animal sont sous-estimés : la communication et l'affectivité, et ce quel que soit l'animal. Elle remarque qu'aucune recherche en éthologie n'existe sur les vaches, les cochons, et que la bibliographie scientifique reste accessoire. Avant tout, il faut que l'animal s'adapte au modèle de production (80).

Affectivité

La relation est basée sur l'affectivité. Pour être éleveur, il faut aimer les animaux : « il faut apprendre à les aimer, être attaché à ses animaux, sinon je pense que c'est pas la peine. » Chaque éleveur aime les bêtes avec lesquelles il vit, celles qu'il connaît. Pour un transporteur de porc, « le cochon est plus franc que l'homme, c'est très sympa, c'est aussi sympa qu'un chien. ». Dans le cadre de l'abattoir, la préférence va aux bovins. Les porcs se ressemblent tous, « gueulent », sont têtus... Pour un transporteur de bovin, « Une vache c'est pas une machine, comme nous on n'est pas des robots, on voudrait pas vivre 365 jours dans une prison, on serait foutu. » Pour d'autres, « [les poulets] c'est rigolo de les voir, de les observer, ils ont des attitudes. » Les éleveurs de coq de combat les considèrent presque comme des humains, les entourent de nombreux soins.

De nombreux éleveurs font eux aussi de l'anthropomorphisme à propos de leurs animaux : « ils ne sont pas habitués à sortir, ils crient, ils sont paniqués... je ne sais pas si c'est de la peur, c'est plutôt de l'inquiétude. » J. Porcher compare les propos d'un porcher, à propos d'un cochon « stressé » à une phrase de Sartre. Le porcher dit : « il s'essouffle, il tremble, il pâlit, il crie si on le touche et il finit par s'écrouler ». Sartre écrit : « Je vois venir vers moi une bête féroce, mes jambes se dérobent sous moi, mon cœur bat plus faiblement, je pâlis, je tombe et je m'évanouis » (*Esquisse d'une théorie des émotions*). Il arrive que dans le couple, le partenaire se sente exclu : « Elle me dit que [les vaches] c'est mes maîtresses ».

J. Porcher rapproche la relation éleveur/animaux de celle mère/enfant. Elever des animaux jeunes correspond à les élever pendant la période décrite comme propice à l'attachement. Le jeune, séparé précocement d'avec sa mère, trouve une compensation auprès de l'éleveur. L'attachement se développe avec les animaux quand les éleveurs prennent soin des agneaux ou des veaux. L'éleveur s'attache profondément à certaines bêtes : « elle était vraiment fantastique, c'était une chèvre consciencieuse qui ne m'a jamais posé problème [...] on avait même dit qu'elle mourrait chez nous. »

Le terme d'ami est-il abusif concernant les animaux de rente ? J. Porcher, suite à ses travaux (1996, 1997), pense que d'une part, les personnes mettent la même chose derrière le verbe aimer et que, d'autre part, ce sentiment exprime le plaisir à être avec les animaux. Les éleveurs apprécient la proximité physique des bêtes, l'échange d'affection et de reconnaissance qu'ils disent obtenir en retour. Ils décrivent leur « affinité » avec l'animal, autrement dit une relation, un lieu de convergence. J. Porcher a réalisé une enquête auprès d'éleveurs, dont certaines réflexions servent à mieux cerner leur relation à l'animal(80).

« Depuis que je suis tout petit, je me sens bien avec les animaux » : 79% sont d'accord. « On les élève, et obligatoirement on s'y attache », « il faut qu'il y ait une certaine osmose ». « Avec les animaux, c'est comme avec la famille... c'est une sorte de respect et de confiance, c'est réciproque ».

Certes, « On ne tue pas ses amis ». Mais l'éleveur n'accepte pas facilement la mort. « L'abattoir, c'est le pire moment de l'élevage » : 47% se disent d'accord. Les réponses varient suivant les espèces : les éleveurs ont moins de problème à envoyer des porcs charcutiers ou des volailles à l'abattoir, par rapport aux vaches, chevaux, et veaux. « On élève des bêtes pour élever des bêtes, on n'élève pas des bêtes pour les tuer » : l'affection prime sur l'économie. Les éleveurs cherchent à se justifier : il faut manger. Concernant l'abattage des animaux : « c'est la partie que j'aime le moins dans l'élevage. » Il existe pour Porcher « pratiquement » un lien d'amitié entre éleveur et animal de rente. Le thème le plus souvent invoqué dans l'amitié est l'établissement d'une communication.

Communication

Le thème de la communication entre éleveurs et animaux « n'a jusqu'à présent que trop peu retenu l'attention des chercheurs » (J. Porcher). Pourtant, les éleveurs eux-mêmes affirment l'existence d'une communication avec leurs animaux. « On est en contact et puis il y a une complicité entre nous ». Dès lors qu'homme et animal vivent ensemble, elle est incontournable : « Comment hommes et animaux pourraient-ils d'ailleurs cohabiter s'ils ne partageaient pas, même de façon minimale, certains éléments d'un langage commun et certaines motivations communes à être ensemble ? » Communiquer, c'est « mettre en commun », « être en relation avec », et la relation suppose un « lien de dépendance ou d'influence réciproque entre des personnes ». Entre l'animal et l'éleveur, il y a une recherche réciproque du contact corporel, l'animal répond à l'appel, il suit l'éleveur et le suit des yeux, les animaux se rassemblent auprès de l'éleveur en cas de danger.

« Je suis bien avec mes animaux et je suis sûr qu'ils sont bien avec moi » : 81% des éleveurs l'affirment. « Etre bien » signifie être calme, serein, à l'écoute. Les éleveurs ont le sentiment d'être en phase avec leurs bêtes : « il y a une espèce d'osmose », « la bête doit être bien, je dois être bien avec »(80).

Pour comparer, la même question a été posée lors de l'enquête :

« Je suis bien avec mon animal et je suis sûr qu'il est bien avec moi »	
D'accord	68%
Pas d'accord	24%
Non-réponse	8%

Tableau 12 : Enquête. « Je suis bien avec mon animal et je suis sûr qu'il est bien avec moi ».

Les éleveurs, au même titre que les propriétaires d'animaux de compagnie, apprécient leur présence. Les éleveurs sont à l'écoute de leurs animaux :

« je suis au service de mon animal » : 76% des éleveurs sont d'accord.

Les réponses dans l'enquête à propos des animaux de compagnie sont présentées ci-dessous :

« Je suis au service de mon animal »	
D'accord	30%
Pas d'accord	66%
Non-réponse	6%

Tableau 13 : Enquête. « Je suis au service de mon animal ».

Les éleveurs s'estiment beaucoup plus au service de leur animal que les citadins. Ces derniers, lors du questionnaire, peuvent avoir voulu manifester leur indépendance à l'égard des animaux de compagnie. Il en ressort toutefois que l'éleveur est plus prêt à s'occuper de ses animaux qu'eux.

« Si je veux déplacer des animaux et que ça ne se passe pas bien tout de suite, je préfère remettre à plus tard » : 68% l'affirment. Les éleveurs doivent faire preuve de patience et de négociation : il s'agit d'une relation empreinte de réciprocité (80).

« Les animaux, il faut s'en occuper comme les gens, c'est pareil » : 84% des éleveurs interrogés sont d'accord avec cette affirmation. Le verbe « falloir » montre qu'il s'agit d'un devoir, d'une responsabilité de l'homme vis à vis de l'animal. « (...) il faut voir s'il leur manque quelque chose... ». En Franche Comté, les bovins sont entravés, et un éleveur explique : « elles supportaient mieux l'hiver si elles étaient brossées, si elles étaient choyées. » L'éleveur les nettoie, les tond, pour éviter qu'elles soient sales(80).

« Si je ne suis pas là pour m'en occuper, j'ai l'impression que mes animaux ne sont pas bien » : 52% des éleveurs répondent par l'affirmative (80).

Cette communication est réciproque : il est indéniable pour J. Porcher que l'animal comprend l'éleveur : « L'intuition n'est-elle pas l'exemple d'une capacité commune à l'homme et à l'animal ? Le langage du corps n'est-il pas l'exemple d'un moyen de communication lui aussi partagé ? » Si le langage verbal n'est pas supposé connu de l'animal, la voix qui véhicule les affects (Salmona, 1994, cité par Porcher) est néanmoins porteuse de messages perceptibles par l'animal. Fox (1985) souligne que certaines expressions vocales et comportementales sont analogues chez l'homme et l'animal, comme s'agissant des manifestations de douleur, de plaisir, de peur, de colère...(79).

Il semblait que nos contemporains étaient follement amoureux de leurs animaux de compagnie, et totalement insensibles face aux animaux de rente. Le contraste n'est en réalité pas si net : l'amour des premiers n'est pas si total, et des éleveurs aiment leurs animaux.

2. Pouvoir

□ Chez les animaux de rente

A première vue, la relation de pouvoir ne concernerait que l'éleveur et ses animaux de rente. J. Pocher parle de « pouvoir » vis à vis de l'animal de rente, d'un pouvoir diffus. Les systèmes d'élevage industriels délèguent les responsabilités, où l'animal réifié, la distanciation de l'animal, l'efficacité priment avant les sentiments. Pour arriver à un tel degré de soumission, l'homme n'aurait-t-il pas sélectionné les animaux pour qu'ils soient dépendants de lui ? Pour Digard, la soumission des animaux est l'essence même de la domestication. Pour d'autres, ces deux notions sont étroitement corrélées. Buffon notait déjà en 1769 : « L'homme change l'état naturel des animaux... : un animal domestique est un esclave... » Domestication rime avec domination : pour D. Helmer, cette notion fait partie intégrante de la définition de la domestication. Il s'agit du contrôle d'une population animale par isolement du troupeau, avec perte de la panmixie, la suppression de la sélection naturelle, et l'existence d'une sélection artificielle, pour finalement arriver à des animaux totalement dépendants de l'homme(50). On peut se demander si les races très sélectionnées, type porcs Large White ou vaches Holstein, n'ont pas été aussi sélectionnées sur des critères d'acceptation de la proximité et des exigences humaines. Les porcs croisés Large White arrivent beaucoup moins à se nourrir de façon autonome s'ils sont élevés en plein air que les porcs corses (Peyraud, 1980, cité par J. Porcher). Cette sélection semble rendre les races plus dépendantes. De même, les vaches Holstein sont décrites par certains éleveurs comme des vaches douces et obéissantes : « *le top de la domestication* »(80).

L'éleveur, dans son travail, doit avoir de l'autorité sur ses animaux(80). « Il faut être ferme (...) » Mais ce pouvoir, contrairement aux apparences, reste limité.

« L'animal dans une exploitation doit être considéré uniquement comme un outil de travail » : 73% sont contre, 25% pour. « Il faut les considérer comme des outils en essayant de concilier l'attachement et leur fonction d'outil. » « On travaille avec de la matière vivante ». Mais « le comble de la honte pour un éleveur, c'est faire un produit qu'il n'ose pas manger ».

« C'est à l'animal de s'adapter au système d'élevage, ce n'est pas à l'éleveur de s'adapter à l'animal » : 73% sont contre. Les éleveurs pensent l'animal en soi. « Il faut respecter leur rythme ».

« C'est impossible de deviner ce que ressentent les animaux, on n'est pas à leur place » : 31% sont d'accord, 63% contre. « Les connaître, c'est un peu sentir leurs particularités, chaque animal a sa psychologie ». Les éleveurs ont une certaine position anthropomorphique(80).

□ Chez nos animaux de compagnie

L'amour est fréquemment mentionné à propos des animaux de compagnie. Cette notion implique une notion de pouvoir, car il vise à s'approprier l'autre et à le transformer conformément à ses désirs. Suivant des critères de beauté, la caudectomie, l'otectomie, sont autorisées chez les chiens, alors que la caudectomie est interdite depuis 1995 sur les chevaux de trait. L'animal est le substrat de toutes les interprétations possibles, chacun en fait ce qu'il veut. Pour F. Burgat, l'animal est subordonné à l'homme « parce qu'il ne vit pas, qu'il ne raisonne pas comme l'homme... »(20). L'homme croit à une différence qui, pour être efficace, doit ne jamais être clairement formulée. L'animal est toujours défini par la négative, à l'opposé de l'humain dont il serait l'envers. Par exemple, il est sans langage, sans conscience de soi. Cette mise en place de la pauvreté ontologique de l'animal justifie par avance le fait de se l'approprier : la distinction anthropologique est nette. L'animal reste ainsi un bien, et un fonds mis à notre disposition. Nous chercherions des animaux qui soient suffisamment proches de nous pour pouvoir nous comparer à eux, tout en souhaitant souligner la différence, pour nous distinguer(18). C'est ce qui fait dire à certains que les relations actuelles entre maître et animal rappellent celles autrefois entretenues entre le maître et son esclave(97).

J. Porcher note que qu'il s'agisse d'animal de compagnie ou de rente, ils sont tous deux privés de leur milieu naturel : peuvent-ils l'un comme l'autre être considérés comme libres ? « L'animal objet d'amour est-il plus libre que l'animal objet alimentaire ? » (80). La définition de la domestication, processus visant à sélectionner l'animal et à le subordonner à l'homme, vaut tout aussi bien pour nos animaux de compagnie. Domestiqué, *Canis* se « laisse aller », perd de sa puissance vis à vis du gibier, l'homme se chargeant de l'exécution, et perd ses facultés d'éveil vis à vis du milieu extérieur. Ce « cocooning » rend le chien débile par rapport au loup sauvage. Il devient plus petit, sa masse, son volume crânien, ses facultés sensorielles et intellectuelles sont diminuées, le conduisant à un infantilisme. Rantanplan en est le prototype : existe-t-il un *Canis* plus *familiaris* que lui ? Quelles seraient ses chances dans un milieu naturel ? L'homme a utilisé les chiens les plus forts à la chasse, la garde, la traction animale, d'autres à l'élimination de la vermine, et il a réservé pour sa compagnie les plus attachants, les moins forts, les plus « infantilisés »(1). Les animaux virtuels ont fait leur apparition. Dans les rayons jouets, des robots électroniques à l'image de chat, de chien, de perroquet, etc., sont programmés pour établir avec l'enfant une relation de plus en plus poussée. Mais ils ne peuvent certes pas remplacer le contact avec de vrais animaux, notamment sur le plan affectif(64). Le tamagotchi, « animal domestique virtuel », est à la mode au Japon. Il peut être éduqué à sa guise : s'agirait-il de « l'animal parfait » ? (39). Tout comme l'amour n'était pas une caractéristique des seuls propriétaires d'animaux de compagnie, le pouvoir n'est pas le seul fait des éleveurs.

Les deux relations comportent chacune une part d'amour et une part de pouvoir. La distinction ne semble plus aussi nette : devons-nous confirmer cette tendance ? L'anthropomorphisation et la réification, toutes deux des relations extrémistes, ont été et sont l'objet de dérives.

II. UN ECART EXCESSIF

Larrière décrit ces deux extrêmes : les citadins s'attachent à anthropomorphiser leurs animaux tandis que les éleveurs abandonnent tout sentiment de responsabilité à l'égard des animaux sélectionnés(61).

A. Dérives de l'anthropomorphisme

J. Porcher cite M. Blanc et demande s'il n'y aurait pas « De l'humain dans l'animal ? »(79). Dans de nombreux contes, nés de la fantaisie populaire, les animaux prennent la place des hommes, et se rebellent : le cochon égorge le boucher, l'oiseau tue le chasseur... Dans *A Vindication of the Rights of Burtes* (London, 1792), E. Jeffrey imagine un monde où les pies, excellentes chanteuses, constitueraient des orchestres, où les bœufs, notoirement laborieux, s'adonneraient au commerce et à l'industrie, où enfin les chiens, acteurs extraordinaires, formeraient des compagnies théâtrales. S'agirait-il d'un nouvel Eldorado ? Ou au contraire, laisser l'animal proliférer, sans aucune limite, ne se retournerait-il pas au final contre l'animal lui-même, en éveillant une nouvelle vague de perversité de l'homme envers l'animal ? Car cette situation pourrait faire naître des peurs, comme celle de l'an 1000 : la grande peur de l'homme face à l'animal, qui risquerait d'envahir les rues...(89).

1. Constat actuel

Anthropomorphiser à l'excès conduit à considérer les animaux comme des humains, à les traiter comme tels, mieux que certains de nos semblables. En dix-huit ans, les dépenses d'entretien pour les animaux de compagnie ont augmenté de 1300%, ce qui correspond à un marché de 3.3 milliards d'euros, environ 22 milliards de francs. Certes, les revenus et le pouvoir d'achat ont augmenté, mais 1300% représente autant d'argent pour le budget familial que le budget transports en commun (train, bateau et avions compris) en France, et représente la valeur du budget d'un Etat moyen d'Afrique Noire(39). De plus en plus de personnes en viennent à préférer leur animal à l'homme. Une jeune femme de 27 ans expliquait au cours d'un entretien : « Quand je l'ai eu [mon bichon maltais], j'ai arrêté de travailler, il me manquait trop »(24). Ces paroles choqueraient hautement les personnes en recherche d'emploi, mais aussi ses collègues : la compagnie d'un chien leur est préférée (2) ! Mais d'autres propriétaires sont encore plus excessifs dans leur amour pour leur animal. En Grande Bretagne, un couple a tenté de se suicider par asphyxie dans sa voiture, entraînant avec lui une fillette, mais ayant laissé ce mot : « SVP, occupez-vous de nos animaux restés à la maison » (39) ! A. Portal, dans sa thèse sur les chiens d'utilité, cite un récent sondage révélant que 23% des personnes interrogées préfèreraient quitter leur conjoint plutôt que leur compagnon à

quatre pattes(81). Digard met en garde : l'engouement pour les animaux de compagnie affaiblit le lien social avec ses concitoyens, et fait oublier les valeurs humanistes(39).

Actuellement, certains en viennent à évoquer la notion de droit pour les animaux. Ainsi, JP Hustin parle de « droits de l'animal et de devoirs de l'homme ». Mais on peut se demander s'ils ont vraiment conscience de tout ce que cela implique.

□ Dangers pour les autres animaux

Anthropomorphiser l'animal, c'est limiter la sensibilité, les droits, à certains animaux qui nous paraissent suffisamment proches de nous. M. Stamps Dawkins argumente(90). Certaines espèces, dotées de plus de traits anthropomorphiques que d'autres, acquièrent d'emblée notre sympathie. Les phoques sont bien attendrissants, mais pour de nombreux pêcheurs, ce sont de véritables calamités. Ce sont ces espèces, « semblables à l'homme », physiquement, affectivement, ou éventuellement phylogénétiquement, qui sont considérées comme « supérieures ». Les autres espèces sont retenues comme « inférieures ». Cette distinction supérieur/inférieur, basée sur l'anthropomorphisme, conduit à des dérives.

M. Stamps-Dawkins estime qu'être un homme n'est pas un moyen fiable pour déterminer si l'individu en cause éprouve de la souffrance : pour déterminer la souffrance animale, il faut connaître la façon dont les animaux sont traités, mais aussi connaître leur biologie, et évaluer les conséquences probables de nos actions, sinon, on risque de diagnostiquer la souffrance là où elle n'existe pas ou, pire, de la négliger là où elle n'a pas un visage humain. L'anthropomorphisme conduit l'homme à être cruel avec des animaux « inférieurs » qui, pourtant, souffrent tout autant que les autres. Serpell constate que le traitement actuel du porc est en contradiction avec ses potentialités affectives et cognitives (In the Compagny of Animal). « Les cochons ne sont pas moins intelligents que les chiens ou les chats : ils sont sociables, propres, et font d'aimables compagnons lorsqu'ils sont apprivoisés. Pourquoi sont-ils si mal traités ? Pourquoi ne font-ils pas l'objet de la même considération éthique que les chats ou les chiens ? »(80). Nathalie Angier remarque que les moutons, « souvent cités en exemple pour leur bêtise , (...) semblent tout à fait capables d'attitudes complexes à l'égard de leurs congénères, comme de faire un geste de conciliation après un combat, ou de protéger un camarade persécuté par le troupeau. » (4).

La distinction supérieur/inférieur n'est pas défendable, selon M. Stamps Dawkins. Si elle est liée à la possession d'un système nerveux, les plantes sont exclues. Les émotions sont une propriété des êtres possédant un système nerveux développé : les plantes n'ont aucun comportement de souffrance ou de fuite, alors que l'animal manifeste une souffrance et une douleur, qui semblent avoir été retenues par l'évolution car elles contribuent à la survie, par les mécanismes de fuite ou les capacités d'apprentissage à partir de l'expérience antérieure. La distinction existe entre plantes et animaux : faut-il dès lors différencier à l'intérieur même des animaux, des êtres supérieurs d'inférieurs ? Distinguer une mouche d'un bébé phoque ? L'évolution ne se déroule pas suivant une voie unique ou linéaire : les oiseaux et les mammifères ont évolué au même moment, mais sont tous deux issus de groupes distincts de reptiles. Tous deux sont parvenus à des « sommets » de capacité d'apprentissage, de contrôle

de la température corporelle. Il en va de même pour certains insectes comme les fourmis, les abeilles, possédant un degré « élevé » d'organisation sociale, qui a évolué de façon tout à fait séparée du comportement social des mammifères. Une pieuvre n'a aucune parenté avec l'homme : est-ce pour autant un animal dénué de sensibilité, un être inférieur ? Des expériences ont démontré qu'elle avait des capacités d'apprentissage et de mémoire comparables à celles des mammifères. Ainsi, les potentialités surgissent indépendamment dans des groupes différents : il n'y a aucune raison de supposer qu'un animal qui est « supérieur » pour une caractéristique donnée le soit également pour toutes les autres. La notion d'animal supérieur ou inférieur n'est que source de confusion(90).

□ Dangers pour l'animal aimé

• Méconnaissance et maltraitance

Digard prévient : « On aime les animaux pour ce qu'ils ne sont pas. Plus on les aime, plus on les méconnaît. Et plus on les méconnaît, plus on les maltraite »(39).

Certains propriétaires d'animaux estiment qu'aimer les animaux est synonyme de les comprendre : « Je n'ai pas besoin d'un livre pour savoir ce qui est cruel pour un animal ». Pour l'éleveur, s'occuper des animaux constitue un travail en soi et nécessite une certaine expérience. Pour ces propriétaires, le bien être des animaux de compagnie est purement individuel et instinctif. Cette totale subjectivité, basée sur l'anthropomorphisme des animaux de compagnie, conduit à méconnaître les animaux aimés. Les expressions de la face ou du corps de l'animal sont d'emblée calquées sur l'homme. Les chats, avec leurs petits yeux ronds rapprochés, leur petit nez, leur figure ronde, apparaissent égoïstes, jouisseurs, gourmands, hypocrites. Le chameau est un exemple frappant : il a l'image d'un animal hautain, méprisant, arrogant, tout simplement parce qu'il possède un orifice nasal plus haut que l'œil, les coins de la bouche tirés vers le bas, et les paupières tombantes. Or, cette description équivaut à un geste dédaigneux chez l'homme. Les intentions d'un chameau, amicales ou hostiles, se devinent aux oreilles. Pour un non connaisseur, un petit rongeur immobilisé est calme, voire dort. En réalité, il est terrorisé...(76).

Toujours par anthropomorphisme, l'homme estime que ce qui est bon pour lui l'est aussi pour les animaux. Prenons le cas extrême d'une chauve-souris : elle vit la nuit, dans des grottes. Ceci correspond à ses besoins physiologiques, bien éloignés des nôtres ! 85% des propriétaires de chats et de chiens les nourrissent entre les repas(64). Les carnivores, dans leur milieu naturel, ne mangent qu'une fois par jour, voire moins, et sont plus conditionnés pour supporter des périodes de disettes que une abondance incessante. Ce qui explique nos animaux obèses... Il est donc dangereux de faire des analogies avec nous-mêmes.

Les propriétaires ne se limitent pas à transposer leurs émotions sur l'animal. Certains estiment qu'il possède les mêmes facultés mentales que l'homme ; ils ignorent son psychisme propre et

lui attribuent des valeurs morales typiquement humaines. Pour eux, l'animal les comprend. Ils oublient que le langage est une particularité humaine : c'est donc à l'animal d'apprendre à déchiffrer parmi tous les comportements de l'homme les signaux dont les issues sont cohérentes avec les états affectifs du maître. Ceci est surtout valable pour le chien, qui a un attachement et un commensalisme permanent à l'homme, et une organisation sociale qui le pousse à des rapports plus étroits avec lui. L'homme n'enseigne rien au chien, qui est en situation d'auto-apprentissage, ce qui donne lieu à une discordance dans la communication homme/chien. Dans le meilleur des cas, l'animal n'a qu'un accès limité à la signification des mots. Dans d'autres cas, cette situation occasionne chez l'animal des troubles du comportement spectaculaires. Les vétérinaires connaissent bien ces troubles : agressivité de dominance chez le chien, troubles de l'expression des comportements habituels ou troubles métaboliques chez le chien et le chat(76).

- **Chosification**

L'anthropomorphisme conduit à un amour excessif de l'animal, et finalement à une totale chosification de l'animal, avec toutes les conséquences néfastes que cela entraîne pour lui. L'animal n'est plus aimé en tant qu'être à part entière : il est adopté sans aucune connaissance ou prise de conscience de ses besoins naturels. Depuis peu, l'âne fait de plus en plus d'adeptes chez les particuliers. Mais ceux-ci ignorent qu'un mâle nécessite d'être rapidement castré, et nombreux sont euthanasiés en raison de leur caractère. Les associations de protection animale avancent le chiffre de 100 000 animaux qui seraient abandonnés chaque année lors des départs en vacances, avec 96% des chiens recueillis devant être euthanasiés par manque de famille d'accueil. L'animal est totalement subordonné aux bons plaisirs de l'homme. Des malformations sur les chiens peuvent être dues à une sélection visant à obtenir certains « points » d'exposition qui en eux-mêmes représentent des malformations : chez le bulldog, le voile du palais est prolongé, obstruant en partie les voies respiratoires. Les besoins sociaux de l'animal ne sont plus pris en compte. Il est réduit à un tel état d'infantilisme que des troubles du comportement surviennent là aussi. P. Pageat explique l'importance du détachement. Initialement, la relation homme-animal est effectivement affective, suite au « rapt affectif » effectué vers 6 à 10 semaines du chiot, détaché de sa mère. Cette relation doit évoluer et devenir sociale, le maître ne doit plus répondre positivement aux approches de l'animal. Dans le cas contraire, un état de dépendance étroit apparaît chez le chien, associé au développement d'une anxiété de plus en plus sévère, avec un infantilisme comportemental(73).

2. Les leçons de l'histoire

□ Constat

Se sentir plus proche des animaux que des hommes n'est pas un fait de notre seule société. Ce comportement a existé dès le début de la mode des animaux de compagnie. Au 16ème siècle, des prédicateurs anglais se plaignaient : « Les dames de la bonne société négligent leurs enfants, préférant embrasser un chiot ou un petit chien ». Louis-Sébastien Mercier s'est exclamé plus tard : « Les femmes sont devenues gouvernantes de leurs roquets. On les régale de poulets gras et l'on ne donne pas un bouillon au malade qui gît au grenier ! » (39). Ces animaux sont aimés aux dépens des autres humains. L'une des revendications des défenseurs des animaux au 19ème siècle était celle d'interdire l'emploi des chiens d'attelage. Leblanc lance le débat à la SPA : « Préféreriez-vous voir marcher librement un gros et fort chien, à côté d'une pauvre femme lourdement chargée (...) ? » Baurrault-Rouillon lui rétorque : « Ce n'est pas la destination du chien que celle qui l'assimile à une bête de somme : ses brillantes qualités comme ami dévoué, gardien intrépide, chasseur infatigable, sauveur généreux, etc... lui méritent un meilleur sort. Il n'est pas fait pour l'esclavage »(14).

Ce « tout-animal » amène à une suppression totale de la limite humanité/animalité. Dans le même temps, l'animal est glorifié et l'homme bafoué. Darwin a raconté l'histoire d'un singe originaire de Bornéo qui, après avoir vécu avec une jeune femme, fut vendu par elle à un zoo. Depuis, il pleurait fréquemment(20). Ailleurs, il écrit : « J'aimerais autant pour ma part descendre du petit singe héroïque, qui brava son ennemi redouté pour sauver son gardien ; ou du vieux babouin qui, descendant des hauteurs, emporta triomphalement son jeune camarade après l'avoir arraché à une meute de chiens étonnés- que d'un sauvage qui se délecte à torturer ses ennemis, se livre à des sacrilèges sanglants, pratique l'infanticide sans remords, traite ses femmes comme des esclaves, ignore toute décence et est en proie aux superstitions les plus grossières. »(Ch.Darwin, *La descendance de l'homme et la sélection sexuelle*,op.cit.,tome II,p.426) Il en va de même pour Haeckel, qui souligne que les différences psychiques entre le rameau humain supérieur des Anglo-Allemands et les races inférieures sont plus grandes que celles entre certains hommes et certains animaux. « Entre l'âme animale la plus élevée et le degré le plus humble de l'âme humaine, il y a seulement une faible différence quantitative et nulle différence qualitative », écrit-il en 1868(77). Pour Darwin et Haeckel, l'homme de race « supérieure » se doit de mieux considérer les animaux que les autres peuples.

Certains se sentent donc plus proches des animaux que des hommes. Parmi eux, il y a des propriétaires d'animaux, mais aussi des philosophes, qui justifient leur comportement par des arguments scientifiques.

□ Appui scientifique

Linné, dans sa classification *Systema Naturae* de 1758, place à côté de *l'Homo sapiens* l'*Homo ferus* ou homme sauvage : « marchant à quatre pattes, muet et velu » : il fait référence à la lycanthropie. Les enfants-sauvages illustrent le côté animal de l'homme. Au 19ème siècle, les récits sur des enfants volés par des loups abondent en Inde. En 1920, Amalo et Kamalo, enfants-loup de Minapore, sont recueillis par le révérend J.A.L. Singh, marchant à quatre pattes, grognant... Le révérend tenta de les reciviliser : Amalo meurt en 1921, Kamalo en 1929. A l'époque, ces faits firent s'interroger sur la nature humaine. Beaucoup plus récemment, des enfants-porc ont été retrouvés à Salzbourg en 1830, des enfants-léopard en Inde en 1920, des enfants-gazelles en Syrie en 1946(87). L'histoire de Koko révèle qu'un chimpanzé peut apprendre le langage des sourds-muets. Est-ce alors encore un singe, ou n'acquière-t-il pas une part d'humanité ? La neurologie contribue à rapprocher l'homme de l'animal. Paul Broca le premier a comparé le cerveau de l'homme à celui des grands singes sur le principe des localisations cérébrales, puis Henry Bouley (1814-1885), vétérinaire, a établi à partir de son étude sur la rage, une similitude du fonctionnement cérébral entre les animaux et les hommes(46).

C'est Diderot le premier qui, au 18ème siècle, a émis l'idée d'une transformation des espèces en un flux continu du minéral au végétal, du végétal à l'animal, et de l'animal à l'homme. « Qu'est-ce qui vous dit que ce monde n'a pas ses méninges comme l'homme ? », se demandait-il(46). Darwin et Lamarck poursuivront cette thèse : ils accordent aux animaux l'aptitude de raisonner, jugeant qu'ils possèdent des facultés mentales similaires à celles de l'homme. Haeckel se place dans la droite lignée de Darwin. Il critique : « Le christianisme ignore ce louable amour des animaux, cette pitié envers les mammifères, nos proches et nos amis (les chiens, les chevaux, le bétail), qui font partie des lois morales de beaucoup d'autres religions et, avant tout, de celle qui est la plus répandue, du bouddhisme. Ceux qui ont habité longtemps le sud de l'Europe catholique, ont été souvent témoins de ces horribles tortures infligées aux animaux et qui éveillent en nous, leurs amis, la plus profonde pitié et le plus vif courroux (...). Le darwinisme nous enseigne que nous descendons directement des Primates et, si nous remontons plus loin, d'une série de mammifères, qui sont « nos frères ». (...) Aucun naturaliste moniste, compatissant, ne se rendra jamais coupable envers les animaux, de ces mauvais traitements que leur inflige étourdiment le chrétien croyant qui, dans son délire anthropique des grandeurs, se considère comme l' « enfant du Dieu de l'amour ». ». (E. Haeckel, *Les Enigmes de l'univers*, op.cit.,p.405-406) (77).

Aux yeux des savants, l'homme perd donc son titre de roi de la création pour n'être plus qu'un « singe évolué ». Cette thèse d'animaux considérés comme nos frères paraît certes fondée scientifiquement, mais implique de nombreuses dérives.

□ Danger pour l'Homme

L'anthropomorphisme est considéré comme une menace dès l'Antiquité. L'animal intelligent ne risque-t-il pas d'entamer notre statut privilégié ? Ne risque-t-on pas de finir par en faire nos frères, brisant ainsi ce qui nous unit aux dieux (5) ?

Le zoomorphisme est utilisé lorsque l'on traite quelqu'un avec des noms d'oiseaux, voire qu'on animalise l'humain. Les éthologues tentent par ce biais d'expliquer l'homme par l'animal. Pour eux, l'agressivité serait innée. L'empêcher serait enlever à l'espèce, et donc à l'homme, son goût pour la lutte et son vouloir-vivre, et finalement, la condamner à mort. Ils se basent sur l'exemple des animaux de compagnie, sélectionnés sur leur soumission et leur affectivité. La hiérarchie, qui existe naturellement tant chez l'animal que chez l'homme, permettrait de limiter cette agressivité. La notion de territoire est elle aussi un instinct animal primitif puissant. La guerre ne serait qu'un instinct territorial, comme le nationalisme. L'extrême droite se trouve donc totalement justifiée, et même semblerait devoir être prépondérante (30).

Hitler a suivi les théories de Darwin et de Haeckel. C'est cette idéologie qui aboutit aux premières dispositions légales de défense du droit des animaux et de protection de la nature, en 1933 et 1934, en Allemagne nazie, concomitamment à la stérilisation ou l'extermination des métis, des tziganes, des juifs. Les lois prises dans l'Allemagne nazie sont les premières à protéger l'animal pour lui-même, considéré comme un individu à part entière. Pichot, dans son livre *La société pure, de Darwin à Hitler*, explique comment Darwin a soutenu ces deux comportements, pourtant apparemment opposés (77).

La théorie évolutionniste conduit Darwin à distinguer les races supérieures et des races inférieures. Au nom du progrès, il s'agit pour les premières de supplanter les secondes : « Les données de la théorie de la sélection naturelle ne peuvent plus nous laisser douter que les races supérieures ne se soient produites progressivement et que, par conséquence, en vertu de la loi du progrès, elles ne soient destinées à supplanter les races inférieures en progressant encore (...) ». (C. Royer, Préface à sa traduction de *L'Origine des espèces* de Darwin, op.cit.,p.XXXVIII)(77). A l'intérieur de l'espèce humaine, il existe donc pour Darwin des inégalités, ce qui justifie le racisme. Et ce qui justifie aussi le fait de pouvoir mieux traiter les animaux que les hommes. Le biologiste James Watson, prix Nobel, explique : « Une conséquence de la révolution darwinienne est que si vous avancez que l'homme a des droits inaliénables, cela s'appliquera aussi au chien, puis à la petite souris, à la mouche du vinaigre... ». La banalisation de l'être humain au sein des êtres vivants, tous produits de l'évolution, lui fait perdre toute spécificité. « De ce fait, des droits reconnus aux individus d'une espèce particulière (l'homme) pourraient aussi bien être revendiqués au profit de n'importe quelle forme de vie », explique A. Kahn(55). D'où l'extrême ambivalence des sociologies et morales « naturalistes » et évolutionnistes, de leur capacité à justifier dans un même mouvement l'amour des animaux et l'extermination des « races humaines inférieures » (77).

Anthropomorphiser à l'excès son animal de compagnie comporte bien des dangers. La solution est-elle donc chez les zootechniciens, qui réifient l'animal ?

B. Dérives de la réification

1. Constat

L'animal d'élevage est-il « hyperhumanisé (technicisé) ou déshumanisé (démoralisé), suranimalisé (animal-machine) ou désanimalisé (sans vie propre), chosimorphisé (réifié) » (5) ? Les animaux de rente sont considérés uniquement comme des machines à produire, tant par le citadin que par les zootechniciens et les éleveurs. Armengaud parle de « technomorphisme » à propos de l'animal d'élevage : mécanisé, industrialisé, il n'est plus qu'un simple modèle de thermodynamique (5).

La zootechnie considère l'animal comme une « machine vivante à aptitudes multiples », et le but est d'en maximiser les fonctions. L'enseignement agricole, note J. Porcher, n'apprend rien sur l'animal en tant qu'individu : la biologie a la primauté dans les études de zootechnie, ainsi que l'intérêt économique. Au nom du progrès et de la science s'est instauré un rapport unilatéral avec l'animal d'élevage. « L'amour des animaux » serait le monopole des défenseurs et des protecteurs tandis que les éleveurs font figure d'exploiteurs sans morale d'un « matériel animal ». Une récente description des compétences nécessaires aux salariés travaillant en élevage porcin présente un référentiel professionnel d'où est exclue toute compétence rattachée aux qualités dites « humaines » comme patience, affection, compassion, douceur. Le salarié dans ce type d'élevage n'est pas un éleveur mais un ouvrier, plus ou moins qualifié. « Dans ce processus industriel au sein duquel l'élevage est une unité de production, l'éleveur un ouvrier et l'animal un matériel, comment poser la question du bien être animal ? » (80).

Réifier l'animal n'est pas le seul fait des zootechniciens, et a des précédents historiques. Comme nous l'avons vu en première partie, la tradition chrétienne a une vision anthropocentrique du monde. L'animal est une chose, sur laquelle l'homme a droit de vie et de mort (35). Cette vision va être reprise par les philosophes du 17ème siècle, siècle avant tout anthropocentrique et chrétien. La chosification de l'animal tient à leur préoccupation de revendiquer un statut propre pour l'Homme. Descartes voulait donner à l'univers une conception plus cohérente, ce qui l'a conduit à placer les animaux au niveau de simples machines. Pour lui, seul l'Homme a une âme, comme en témoigne sa phrase célèbre : « Cogito ergo sum ». Malebranche lui aussi considérait les animaux comme des automates. Tous deux voulaient raffermir la grandeur de l'homme par rapport aux bêtes. Au 20ème siècle, la théorie du behaviourisme se développe. Elle influence la pensée scientifique, en prônant une vision mécaniste de l'animal. « D'après la règle traditionnelle, un scientifique ne doit jamais présumer qu'un animal ait des intentions, soit conscient de ses actes, voire ressente quelque douleur »(4). Pour les scientifiques, cette vision est d'une part nécessaire à leur travail et d'autre part inévitable. La réification de l'animal est nécessaire car elle leur permet d'être objectifs. « Le biologiste véritablement objectif évite de projeter ses sentiments personnels sur l'animal, et doit se contenter de rassembler à son sujet des séries d'observations et d'analyses statistiques impartiales. » (4). Tout acte peut et doit être décrit en soi de manière objective, sans faire d'anthropomorphisme, c'est à dire sans prêter aux animaux une psychologie, avec des émotions et des motivations. Chosifier l'animal est pour eux inévitable car l'animal est un être inférieur qui n'éprouve pas de sentiments. Les animaux manifesteraient des signes de souffrance sans réellement souffrir. Richet, prix Nobel de

Médecine et de Physiologie en 1913, a été un ardent défenseur de la médecine expérimentale. Pour lui, les animaux n'ont qu'une conscience diffuse de leur souffrance. Cette conscience n'est totalement développée que chez les animaux supérieurs que sont les hommes(46). D'après certains behaviouristes actuels opposés à l'anthropomorphisme, l'animal est un être sans intention ; aucune étude sur les fonctions cérébrales ne prouve l'inverse. Par ailleurs, s'il n'est pas capable de nous en faire part, quelle preuve avons-nous de leur existence (4) ?

Mais finalement, anthropomorphisme et réification sont intriquées. Pour Armengaud, ce sont ceux qui dénient la souffrance des animaux sous prétexte que leur comportement n'est pas équivalent au nôtre qui sont anthropomorphistes, et c'est l'anthropomorphisme qui conduit à la réification(5).

2. Dérives pour l'animal

« Il ne sert à rien de faire un bonnet pour l'éléphant

si on ne peut pas lui faire entrer la tête dedans » (Proverbe guyanais)

Les crises de l'ESB et de la fièvre aphteuse ont rappelé que les rapports des hommes avec le monde vivant ne relèvent pas de la seule instrumentalisation (94). Claude Levi-Strauss écrit : « En ce siècle où l'homme s'acharne à détruire d'innombrables formes vivantes, après tant de sociétés dont la richesse et la diversité constituaient de temps immémorial, le plus clair de son patrimoine, jamais sans doute, il n'a été plus nécessaire de dire, comme le font les mythes, qu'un humanisme bien ordonné ne commence pas par soi-même, mais place le monde avant la vie, la vie avant l'homme, le respect des autres avant l'amour-propre ; et que même un séjour d'un ou de deux millions d'années sur cette terre, puisque de toutes façons il connaîtra un terme, ne saurait servir d'excuse à une espèce quelconque, fût-ce la nôtre, pour se l'approprier comme une chose et s'y conduire sans pudeur ni discrétion. »(90).

Si l'animal est une chose, l'homme peut disposer de lui librement. Ceci expliquerait selon R. Delort la férocité de nos ancêtres. Malebranche considérait les cris des animaux au même titre qu'un grincement de porte. N'a-t-il pas dit à son vis à vis, en donnant un coup de pied à sa chienne qui protestait : « Ne vous inquiétez pas, c'est de l'air qui passe dans les tuyaux » ? Au début du 19ème siècle, des coqs vivants étaient lapidés, les chats brûlés vifs. L'animal n'est qu'un corps, et un corps qu'il ne possède même pas(20). Son comportement est préétabli, calqué sur un cahier des charges visant des objectifs précis de rentabilité. La sélection des volailles retient les animaux peu stressés, et, plus notable, les poules qui ont une tendance plus marquée à être en position assise avant la ponte ! Le bien-être des animaux de rente est lui aussi calculé, purement scientifique, sans laisser place à l'intuition. Les spécialisations productives extrêmes, avec toutes leurs dérives, ont souligné les limites de l'exploitation et de l'équilibre d'ensemble du « bestiau entier » (R. Jarrige, 1986) (80). L'exploitation programmée a remplacé le long processus de domestication, moins rentable. Par rapport à l'Egypte ancienne, les derniers siècles n'ont fait qu'achever la domestication du chat et du lapin. Les élevages d'animaux sauvages non domestiqués pour leur fourrure, ou leur viande, connaissent un essor ces dernières années(35). En France, les chercheurs ont pris conscience du phénomène d'appauvrissement du matériel biologique depuis les années 70, et il y a un regain d'intérêt pour les races « rustiques ». Des études sur des populations élevées

traditionnellement dans des zones « difficiles » ont révélé les qualités indispensables des races locales (7). B. Vissac rappelle la phrase de Dobzhansky : « Nothing in biology makes sense except in the light of evolution. »

Même Descartes différenciait la possession d'un animal du droit de propriété, et imposait de faire bon usage de la nature. L'anthropocentrisme est pris à son propre jeu. Actuellement, la question n'est plus de savoir comment maîtriser la nature mais comment en maîtriser sa maîtrise. (B. Hubert, (94)).

3. Dérives pour l'homme

La réification de l'animal l'a fait oublier en tant qu'être vivant, ce qui a eu des retombées matérielles et éthiques sur l'homme. Considérer l'animal comme une chose a rendu plus facile son exploitation et la recherche absolue de rentabilité. L'intensification de l'élevage a certes permis de propulser l'élevage français vers des sommets, mais elle a introduit une dépendance à travers une agro-industrie qui a capté l'essentiel des bénéfices. Les éleveurs ont été remplacés par des agro-managers. Les coûts, les dépenses et les risques engendrés n'ont pas été pris en compte, comme en témoigne l'épisode de la crise de la vache folle. « Peut-être avions-nous (...) trop fait confiance à la technicité ? » se demande B. Vissac. La crise de l'élevage bovin des années 60 a en cela permis de prendre conscience qu'un modèle uniforme au sein de la CEE n'était pas réaliste, vu l'importance de « notre géographie, de nos histoires, de nos cultures, parties intégrantes de nos états. Nous avons oublié que ce courant de spécialisation était certes adapté aux Etats-Unis, mais pas à l'Europe, surtout en ce qui concerne les bovins. ». « La science a changé le temps qui passe » : par cette phrase, M. Serres s'appuie sur le fait que « les talents techniques se manifestent de plus en plus précocement, alors que la sagesse et les humanités apparaissent de plus en plus tardivement. » (94).

Réifier l'animal conduit à une dérive autrement plus dangereuse, concernant le statut de l'homme. Au début du 18ème siècle, Bentham, en Angleterre, et Michelet, en France, dénoncent la cruauté vis-à-vis des animaux pour mieux combattre celle liée à l'esclavage. Pour eux, ceux qui sont cruels avec les animaux le sont avec l'homme : la même volonté de pouvoir, de rabaisser l'autre au plus bas, les anime. Buffon écrit : « L'enfant cruel pour les animaux dans ses jeunes années, ne fut jamais un honnête homme, ni un bon citoyen. ». Dès l'an X, l'Institut avait soulevé la question de la relation entre les traitements barbares exercés sur les animaux et la morale publique. A son tour, Zola, dans *Son excellence Eugène Rougon (1876)*, prévient du danger : le comportement cruel de son héros à l'égard des animaux prédit ce qu'il pense des autres humains, comme lui-même le dévoile à un moment du roman. Plus récemment, JP Gautier, avocat à la cour d'Appel de Paris, constate : « On ne peut respecter l'homme si on ne respecte la bête (...) ». « La cruauté envers les animaux peut devenir violence envers les hommes », écrit A. McGraw, une actrice américaine. Si l'animal est une machine, l'homme l'est aussi, constate La Mettrie. Malebranche, ainsi, faisait partie de ceux qui niaient que les animaux aient une âme, mais aussi les Noirs et les femmes. Au 19ème siècle, PS de Laplace, célèbre physicien, pense que chaque homme est un objet dont tous les actes -et même les pensées-, peuvent être prévus. Il décrivait l'Univers comme constitué

d'éléments soumis à des lois parfaitement déterministes. Quelqu'un connaissant l'ensemble de ces lois pourrait, à partir de l'état de l'Univers à l'instant présent, déduire son état à l'instant suivant et, de proche en proche, décrire toute son histoire à venir. Quelle « vision désespérante de notre place dans l'Univers » ! « Aucun espoir n'est laissé quant à l'existence d'une possible liberté », s'emporte A. Jacquard(52).

De part et d'autre, des dérives sont à craindre. Le plus dangereux est que dans les deux cas, c'est le statut même de l'homme qui est atteint. « L'humanisme est assiégé de tous côtés, par une forme de développement économique le niant comme valeur essentielle, et par des idéologies le contestant comme une prétention exorbitante et injustifiée. C'est en grande partie de notre capacité à relever ces défis que dépend la condition humaine pour le siècle qui s'annonce. » (Axel Kahn)(55). C'est à l'homme de réagir, et de réinventer le lien avec l'animal : « La sauvegarde de notre monde humain n'est nulle part ailleurs que dans le cœur humain, la pensée humaine, la responsabilité humaine. » (Vaclav Havel, dramaturge tchèque).

III. UN LIEN A REINVENTER

« Le temps présent est semblable à la boule d'argile,

le temps passé à la poussière de la terre,

et le temps futur à la cruche. »

(Nagarjuna, auteur indien du 2ème siècle, Le traité *de la grande vertu de sagesse).*

Comparer les deux types de relation que nous entretenons avec les animaux révèle un certain paradoxe : elles ont tendance dans le même temps à se ressembler au point de ne plus être distinguables, et à diverger tellement que des dérives sont à craindre de part et d'autre. La solution la plus simple ne serait-elle pas de ne plus considérer qu'un seul type de relation comme moyen terme entre les deux actuelles ?

A. Statut juridique de l'animal

1. Situation actuelle

Le statut juridique de l'animal comporte des ambivalences, révélées dans les textes juridiques. En droit civil sont distingués personnes et biens. Ainsi, le bien fait l'objet d'une appropriation, tandis que la personne est en mesure de faire valoir ses droits. Actuellement, les animaux détiennent une position intermédiaire. Le Code Civil considère l'animal comme un meuble : en tant que biens, ils s'achètent, se vendent et s'échangent(2). Dans le Traité de Rome, les animaux sont considérés comme des produits agricoles, dont la production doit être uniforme dans toute l'Union. Mais l'animal bénéficie également d'une affectivité certaine de la part de l'Homme. Le Code Pénal le considère comme un être sensible, depuis la loi du 10 juillet 1976. A ce titre, il prévoit des sanctions : une amende, plus ou moins élevée, assortie éventuellement à une peine d'emprisonnement en cas de cruauté à l'égard des animaux. L'UNESCO a proclamé la « Déclaration Des Droits De l'Animal » en 1978. Il faut cependant apporter des nuances à cette déclaration : d'une part, il s'agirait plutôt de Devoirs de l'Homme envers l'animal puisque les animaux ne peuvent les faire valoir eux-mêmes. D'autre part, cette Déclaration ne fait pas office de loi, donc personne n'est obligé de s'y soumettre. Le concept de droit des animaux fait actuellement l'objet d'un vif débat.

Résultats de l'enquête :

Que pensez-vous du droit des animaux ?	
Pour	53%
Pour mais avec des limites	21%
Contre	18%
Sans avis	4%

Tableau 14 : Enquête. « Que pensez-vous du droit des animaux ? ».

La plupart des personnes interrogées estiment que l'animal doit avoir des droits. Parmi les réflexions relevées, certains sont virulents : « et puis quoi encore ? », « nul ». D'autres estiment que c'est « nécessaire », « indispensable », « primordial », « normal ». Que faut-il penser de ces affirmations ?

2. Droits de l'animal

□ Les partisans

Les partisans du droit des animaux souhaitent en faire un sujet de droit, le doter d'une personnalité juridique, à l'image de l'homme. Mais alors, si l'animal est une personne, c'est qu'il exprime une volonté ? Effectivement, pour certains, c'est le cas, de par sa simple existence. Il s'agit d'une position polycentrique, où l'homme se place à égalité de droits avec l'animal, voire avec le végétal. Tous les êtres, avec ou sans voix, sont interdépendants. Les hindous pensent que « l'âme individuelle est équivalente à l'âme universelle » : par là même, les droits des animaux valent ceux des hommes. C'est aussi l'avis au 19ème siècle de certaines personnes en France, lors de la phase pré-romantique du végétarisme français. Gléizès, suivant la doctrine pythagoricienne, parle d'une loi d'harmonie et d'amour unissant toute créature (1794). Bonneville est alors le chef de file de l'illumisme révolutionnaire : il refuse la différence entre l'esprit et la matière. « Il y a des esprits et de l'esprit dans tout, dans les pierres, dans le fleuve ». Gléizès interdira par la suite la chasse sur ses domaines, et rachètera des animaux destinés à l'abattoir. Pour ces deux hommes, le monde est uni, tous les êtres créés sont frères. « Les animaux ont le même droit que nous à la vie », dit Gléizès. L'homme est un simple morceau de la grande chaîne des êtres créés : il doit chercher l'harmonie avec les autres(46).

La souffrance humaine n'a aucune dignité particulière par rapport à celle des animaux. Tous les êtres sont poussés par le même vouloir-vivre, qui amène une souffrance, commune. L'homme se distingue uniquement par sa pitié : il se déshumanise donc s'il l'occulte pour certains êtres. En réfléchissant l'image de la Divinité, il doit être comme elle, grand, bon, et miséricordieux. L'homme se doit donc de protéger en priorité les plus faibles, ceux qui sont sans voix(46). Michel Serres rappelle la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen de 1789, qui se préoccupait des laissés pour compte, des misérables. Schopenhauer parle de ligne d'universelle pitié (89), Chapouthier de morale unique. Dans bien des cas, les droits des animaux et des hommes vont dans le même sens : le chien abandonné au moment des vacances ne ressemble-t-il pas aux personnes âgées délaissées ? Une personne alcoolique brutale vis à vis d'un animal ne peut-elle pas l'être aussi vis à vis d'un enfant ? Il existe ainsi souvent une identité de comportement de l'homme envers l'homme, et de l'homme envers l'animal (25). En faisant de l'animal un sujet de droit, il s'agit d'optimiser l'intérêt général de tous, de l'homme comme de l'animal. Peter Singer est un contemporain qui s'est penché sur les questions de bioéthique. Tout comme son prédécesseur Hare, il défend la thèse utilitariste : dans le choix d'une ligne d'action, les intérêts humains doivent être pris en compte, mais aussi ceux de toute créature dotée de sensibilité. Il fait l'analyse qu'un « bébé d'une semaine n'est pas un être rationnel conscient de soi, et il existe de nombreux animaux non humains dont la rationalité, la conscience de soi, l'éveil et la capacité de sentir, notamment, dépassent ceux d'un bébé humain âgé d'une semaine ou un mois (dont la vie) a moins de valeur (pour lui) que la vie d'un cochon, d'un chien, d'un chimpanzé n'en a pour chacun de ces animaux non humains »(55). Ainsi, on ne connaît pas bien la douleur des bébés, alors que l'on peut souffrir de ce que l'animal souffre. Mais cette capacité de souffrir définie comme base de la considération morale ne signifie pas qu'on en appelle à nos sentiments. Ainsi, lui-même n'a et ne veut aucun animal familier. Larrère note par ailleurs que cette thèse, dans sa position radicale, conduit à condamner l'élevage. Dans sa position réformiste, elle prône le bien-être

animal. Il s'agit alors de déterminer les animaux dont la souffrance doit être prise en compte. Or, l'univers mental des animaux nous est inconnu. Et cette approche ne juge que sur les conséquences, même dans sa position réformiste : il s'agirait donc d'un sacrifice conjoint du bien-être des animaux et de l'éleveur, au profit du consommateur ? Pour Larrère, cette argumentation est donc à abandonner (61).

□ Les opposants

Certains se scandalisent à l'idée de donner des droits aux animaux. Comment serait-ce possible alors qu'ils n'ont pas de devoirs ? Au 19ème siècle, l'animal n'a pas de droits, car il n'est pas dans sa nature d'avoir des devoirs, une responsabilité, une conscience. *Le Grand Larousse* de l'époque conforte cette position : l'animal étant au-dessous de la justice du point de vue du droit pur, l'animal n'est, et ne peut être, qu'une chose. Mais il apporte une nuance : cette chose est douée de sensibilité, est capable de sentir et souffrir, ce qui permet d'entretenir des rapports d'une nature spéciale avec l'homme. L'animal n'est pas l'égal de l'homme. La Fontaine, quoique défenseur des animaux en leur prêtant une « âme élémentaire », les estime « capables de sentir, juger, rien davantage », alors que l'homme, lui, est décrit comme « raisonnable »(46). L'éthologie affirme cette différence : « Le pas décisif vers l'humanité est franchi lorsque le signal-stimulus devient signe-symbole », c'est à dire que l'homme peut concevoir un objet même en son absence, parler de quelqu'un sans qu'il soit présent. (30). Ils refusent de rapprocher trop l'animal de l'homme, par souci de conserver le statut de l'homme dans son intégrité : en élevant l'animal au niveau de l'homme, ne rabaisse-t-on pas ce dernier ? Ne risquons-nous pas de retomber dans la déviation nazie (89) ? Cette position se situe dans la droite ligne de la religion judéo-chrétienne. Notre culture est originellement anthropocentrique : « Dans l'histoire européenne, l'idée de l'homme s'exprime dans la manière dont on le distingue de l'animal. Le manque de raison de l'animal sert à démontrer la dignité de l'homme. Cette opposition a été prêchée avec tant de constance et d'unanimité par tous les prédécesseurs de la pensée bourgeoise –les anciens Juifs et les pères de l'Eglise, puis au Moyen Age et dans les temps modernes-, qu'elle fait partie du fonds inaliénable de l'anthropologie occidentale comme peu d'autres idées. Même de nos jours, elle est encore reconnue. » (Max Horkheimer et Theodora W. Adorno) (20).

Le christianisme est à la base de notre conception du monde animal. Chez les Hébreux, l'animal était présent sous la forme de sacrifices : dans l'ancienne Alliance, il était l'élément qui permettait à l'homme de se racheter de ses fautes vis-à-vis de Dieu. C'est avec l'arrivée du Christ que l'animal va perdre ce rôle de rédempteur, et va disparaître de la religion. La notion de responsabilité individuelle se développe. L'ultime victime émissaire en rachat des fautes des humains est incarnée dans le Christ. Il scelle le pacte d'une Nouvelle Alliance fondée sur le pardon et la miséricorde, sans prendre en compte les animaux en considération. Le sort des animaux n'est désormais plus une préoccupation, même si le Christ prône la non-violence. L'épisode des Démoniaques (Matthieu VIII, 28-32...) le rappelle : Jésus les délivre du mal mais il accepte des démons qu'ils s'emparent d'un troupeau de 2000 porcs en échange. Ceux-ci se précipitent alors d'une falaise et se noient. La suspicion envers les animaux se prolonge au Moyen Age, et jusqu'à la Renaissance. L'art roman déforme l'animal, le rend monstrueux. L'animal, objet central de la liturgie des religions païennes, est le support des puissances maléfiques. Le reproche d'impiété est fait sur ceux qui admettent une pensée animale. Des procès d'animaux ont lieu : sous l'Ancien Régime, l'animal était soumis à la

justice, et pouvait au même titre qu'un être humain responsable de ses actes vis-à-vis de la loi être condamné en cas de faute(46). En 1457, une sentence de mort est prise contre une truie coupable d'homicide(10). Le Code Napoléon permettait au propriétaire de torturer l'animal, de l'affamer, et même de le mutiler (2). Exclure l'animal en tant que sujet de droit doit-il donc inévitablement conduire l'homme à être cruel avec lui ?

3. Respect de l'animal

L'animal est différent de l'homme. Certains cherchent à modifier notre conception fondamentalement anthropocentrique du monde, en attribuant des droits aux animaux, mais l'homme peut-il se substituer à l'animal ? JF Six note que la seule réalité sûre est celle des droits de l'homme. N'y a-t-il pas en outre un certain paradoxe à vouloir donner des droits aux animaux alors qu'il ne semble pas être dans leur intérêt d'être tués, mangés, ou exploités (89) ? Luc Ferry, et Kant et Rousseau avant, tous anthropocentristes, considèrent qu'un sujet moral est avant tout libre, qu'il a su se dégager des déterminismes naturels. Ils distinguent les êtres de nature -les animaux- des êtres de liberté -les humains-. Ils établissent une hiérarchie, de la machine automate, en passant par l'être vivant autonome, pour finalement aboutir au sujet libre. L'animal, être sensible, doit être distingué d'une chose. C'est pourquoi les anthropocentristes éclairés comme Luc Ferry, contrairement aux anthropocentristes radicaux, estiment que la souffrance différencie l'animal de l'automate, et doit donc susciter du respect(44). Bentham déjà disait : « La question n'est pas peuvent-ils raisonner, peuvent-ils parler ? Mais, peuvent-ils souffrir ? ». Au 18ème siècle, certains philosophes reconnaissent une sensibilité commune à l'homme et aux animaux : ainsi, Condillac pense que, entre la sensibilité animale et l'entendement humain, la différence est simplement de degré, et non de nature. Rousseau quant à lui estime que c'est l'aptitude à la socialisation qui différencie homme et animal. Michelet parle des animaux comme de nos « frères inférieurs ». Chapouthier, qui place la souffrance humaine et animale sur le même plan, admet que « dire que l'animal a des droits, ce n'est pas dire qu'il est l'égal de l'homme » : les droits de l'homme doivent être défendus en priorité(25).

Faire des animaux des sujets de respect supprimerait le besoin d'en faire des sujets de droit. Les religions monothéistes prônent ce respect. C'est dans la loi hébraïque que, pour la première fois, la souffrance animale est prise en compte, côtoyant le sacrifice animal. Tout abattage est rituel, et en dehors de ce contexte, répandre le sang est considéré comme un meurtre. La subsidiarité sacrificielle témoigne de la considération accordée à l'animal, jugé digne de payer le prix du sang. Il est écrit dans l'Ancien Testament : « six jours durant tu feras tes travaux, mais au septième jour, tu chômeras, afin que se reposent ton bœuf et ton âne » (Exode XXIII, 12). Il se préoccupe également de la destinée finale de l'animal après sa mort, en lui attribuant une place dans la doctrine du Salut. L'homme et l'animal sont liés par une destinée commune, une complicité initiale existe entre eux, établissant seulement une allégeance de l'animal sur l'homme. L'Homme ne peut tuer l'animal que pour se nourrir et sans être autorisé à le faire souffrir dans la Bible, mais aussi dans le Talmud des Juifs, ou le Coran des Musulmans : le Prophète aurait « maudit quiconque mutilerait un animal »(46).

L'homme doit respecter l'existence animale à cause de lui-même. Pour JF Six, il est un « animal politique » : animal au regard de la nature, et politique par rapport au droit. Pour survivre, et pour être un sujet, il doit préserver la Nature : par respect pour lui-même,

l'homme doit faire un pacte de respect avec l'animal. La loi Grammont de 1850, première loi dans la juridiction française de protection des animaux, est prise plutôt pour éviter de heurter la sensibilité du public que pour donner des droits à part entière aux animaux. JF Six va plus loin : la véritable question n'est-elle pas celle du sens de l'existence pour l'homme d'aujourd'hui ? (89). G. Mermet remarque que notre société est en plein remodelage, et même notre civilisation, avec une montée de l'individualisation, plus de temps libre, et une disparition des repères traditionnels, avec une transformation des systèmes de valeur. Un grand vide s'est créé avec la disparition progressive du religieux dans la vie collective et individuelle. Les Français se retournent vers la science pour répondre aux grands mystères de l'univers, mais elle ne fait que surgir des interrogations sur le devenir de l'Homme, en montrant qu'elle est en mesure de manipuler les espèces. Les Français se sentent frustrés, et se retrouvent donc sans appartenance, sans certitude et sans but(64). Le niveau d'inconfort moral est d'autant plus sévère que l'homme du 20ème siècle, et plus encore celui du 21ème, ouvre les yeux sur ce qu'il a accompli. Le développement des moyens de communications augmente le savoir des hommes, mais révèle aussi la cruauté de l'homme par rapport à l'homme, mettant en danger la survie même de notre Terre. Qui est cet homme qui a inventé les droits de l'homme, mais aussi qui a détruit l'homme ? L'homme cherche donc refuge dans l'animal domestique ou sauvage, qui est innocent, possédant une sorte de pureté première. Retour à la nature, communion avec la terre-mère, retrouver le paradis perdu : tous des objectifs que se donne l'homme contemporain, pour se convertir en « animal sain » d'avant la perversité. Cette fuite dans l'animalité est impossible, prévient JF Six : l'homme a surgi de l'animalité, il ne peut revenir en arrière (89). Pour Freud, la fonction essentielle de la civilisation est de lutter contre l'animalité (ce qu'il dénomme le « Ca ») qui est en l'homme. Le Surmoi vient visser le couvercle de la cocotte-minute afin d'éviter l'explosion des forces bestiales du Ca (70)Même si l'homme possède une part d'animal en lui, c'est avant tout un être de culture. Il innove, organise son propre destin. JM Crouzatier le résume ainsi : « L'homme possède une histoire culturelle et une préhistoire naturelle »(30). Il ne peut s'améliorer par l'intermédiaire de l'animal. Il doit se distinguer de l'animal, sans oublier que lui seul peut défendre l'animal. Montaigne au 16ème siècle proposait une typologie des devoirs : aux hommes, qui peuvent parler, dire le droit, contracter et donc pratiquer la réciprocité, est due la justice. Aux compagnons silencieux doivent être réservées « grâce et bénignité », la grâce désignant le fait de donner sans attente d'un contre-don(75).

Les animaux, quels qu'ils soient, sont et doivent être définitivement bien distincts de l'Homme, ce qui contredit les thèses anthropomorphiques. Aucun d'entre eux ne doit non plus être réifié : tout animal a droit au respect. Comment définir alors cette nouvelle relation de l'homme à l'animal en général, le terme d'animal regroupant tous les animaux sans aucune distinction ?

B. Unicité de la relation

L'homme, éleveur ou propriétaire, et l'animal, de rente ou de compagnie, ont besoin l'un de l'autre : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul » (second livre de la Genèse). L'animal lui sert de compagnie, et lui permet de se distinguer en tant qu'homme. Mais cette relation est à revoir. Daniel Stern (alias Comtesse d'Agault) pense que « si l'homme sauvage reste trop voisin de l'animal, l'homme des civilisations raffinées s'en éloigne de trop ». Eleveurs comme citadins doivent ensemble réinventer le lien qui les unit au monde animal.

1. Type de relation

Domestiquer signifie « faire entrer l'animal dans sa maison (*domus)* ». L'homme, avec la domestication, s'engage à protéger l'animal, en échange de ses services. Larrère parle de contrat tacite entre l'homme et l'animal : pour lui, même si les animaux sont incapables de contracter, la communication entre l'homme et l'animal suffit à l'homme pour savoir si l'animal est satisfait ou pas. La domestication permet d'insérer l'animal dans la société. Pour J. Porcher, il s'agirait même de la finalité de l'élevage. Homme et animal forment une communauté domestique (M. Migdley), où ils sont étroitement dépendants l'un de l'autre. Les animaux victimes de la violence des charretiers, ou les veaux anémiés, en sont exclus pour servir uniquement de moyen de production (80).

Nous l'avons constaté : dans la relation avec l'animal de compagnie comme dans celle avec l'animal de rente, l' « amour des bêtes » ressort. Montaigne pense que des demandes mutuelles et des échanges d'aide, d'amour et de solidarité existent entre l'homme et les animaux domestiques (33). Pour J. Porcher, il s'agit d'une relation fondée sur l'attachement : « le comportement d'attachement a pour fonction biologique la protection à l'égard des prédateurs ». En effet, les animaux isolés ont plus de risque d'être attaqués que ceux qui ont une compagnie, et le comportement d'attachement est suscité surtout chez les animaux vulnérables. Il s'agit d'un besoin primaire, et n'est le résultat ni de manger, ni des soins maternels. Il y aurait aussi dans toute relation homme-animal une part d'affectivité. Comme le dit Midgley, la communauté mixte n'existerait pas si nous n'étions convaincus que non seulement les animaux ne sont pas des machines ou des choses mais que la vie en commun nécessite une proximité affective.

Peut-on parler d'amour ? Aimer, c'est « éprouver de l'affection, de l'amitié, de la tendresse, de la sympathie pour quelqu'un » (Robert, 1994). L'amour, d'un point de vue étymologique et philosophique, recouvre trois aspects :

- l'*éros*, le désir de l'autre,
- le *philia*, qui désigne « une relation empreinte de réciprocité et d'estime mutuelle, terme souvent traduit par amitié mais le sentiment a une portée plus large puisqu'il consiste en l'affection montrée à autrui et à la volonté d'entretenir avec lui des rapports où se manifeste une certaine excellence morale »,

- l'*agapé* qui est l'amour consacré à autrui considéré dans sa qualité fondamentale d'être humain et de son prochain, c'est un sentiment sans attente de réciprocité et d'une certaine façon indépendant de ce qu'est l'aimé, comme l'amour de Dieu par exemple. Ces trois sentiments au sein de l'amour ont en commun le désir de faire le bien d'un objet aimé. (*Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale*, Canto-Sperber, 1997, cité par Porcher).

Les différentes définitions que l'on peut trouver de l'amour se rapportent à des sentiments entre humains ou entre humains et une entité. Pour J. Pocher, la définition dans le sens commun de l' « amour des animaux » se rapproche le mieux de la notion de *philia*. Mais il serait plus précis de parler d'amitié. Aristote mentionnait : « L'amitié participe de la création d'un monde commun avec l'autre et de la volonté réciproque de se comprendre et de se reconnaître chacun dans sa singularité. ». L'amitié est un « sentiment réciproque d'affection ou de sympathie qui ne se fonde ni sur les liens du sang ni sur l'attrait sexuel ». Les facteurs essentiels à l'éclosion et à la durabilité de l'amitié sont la proximité, le voisinage, le contact (Sillamy, 1993). « Le thème le plus souvent invoqué par les personnes interrogées pour définir l'amitié est celui de la communication : l'amitié arrache le moi à la solitude, permet l'échange des confidences. » (Maisonneuve, 1997). La relation repose sur la notion de don, qui nous engage tant vis à vis de l'animal d'élevage que de l'animal familier. Mauss, dans la conclusion de son *Essai sur le don* (1923) explique que le don renvoie à la triple obligation de donner, de recevoir et de rendre. Le don ne relève pas de l'absolu abandon : c'est ce qu'on abandonne à quelqu'un sans rien recevoir en retour. Pour A. Caillé, le don n'est nullement « désintéressé ». Simplement, il donne le privilège aux intérêts d'amitié [...] et de plaisir et/ou de créativité sur les intérêts instrumentaux et sur l'obligation et la compulsion. » (*Anthropologie du don. Le tiers paradigme*, p.127).

La relation homme-animal est finalement résumée ainsi par J. Porcher : « *Aimer les bêtes* pourrait signifier principalement aimer *être avec* les bêtes, avoir pour elles un *attachement*, et aimer *communiquer* avec elles. » C'est cette relation qu'il faut retrouver, en rétablissant le dialogue entre citadins et éleveurs : chacun a un enseignement à apporter dans sa conception du vivant (80).

2. Rôle des citadins

Une partie de la société cherche actuellement à s'intéresser aux pratiques agricoles, et les critiques sur l'élevage intensif sont vives.

□ Place croissante

Les citoyens occupent une place croissante dans les processus de décision : ils demandent à être entendus, pour que leurs avis et leurs intérêts soient pris en compte. Une partie revendique aujourd'hui bien-être et respect pour l'animal d'élevage, revendication entendue et suivie par les politiques. En 1995, à propos de l'interdiction de caudectomie sur les chevaux

de trait, le ministère de l'agriculture a déclaré : « il convient de veiller scrupuleusement à l'image qu'ont nos citoyens de notre élevage. » Ce sujet, resté longtemps une affaire des spécialistes, a été débattu au grand jour, entre les éleveurs, traditionalistes et productivistes, et les protecteurs des animaux, anti-hippophagiques. Ce débat a initié un changement de comportement dans les élevages : « Philippe Vasseur a précisé qu'il s'agit par là du point de départ d'une série d'actions destinées à faire respecter un code de bonne conduite à l'égard des chevaux. » L'intérêt porté par la population pour les animaux a permis de sauver certaines espèces qui périclitaient(39). C'est donc le cas du cheval de trait, encore en sursis actuellement, mais aussi de l'âne. Il a frôlé la disparition, et désormais, il connaît un succès grandissant, les associations en ont fait la promotion en tant qu'animal de compagnie(39). L'influence des citoyens se ressent dans les politiques définies à l'échelle de l'Union Européenne. En mars 1996, une conférence intergouvernementale s'est constituée avec l'idée d'incorporer la protection animale dans les textes et de ne plus considérer les animaux comme de simples produits agricoles. Actuellement, l'Union Européenne aimerait que le facteur socio-psychologique soit pris en compte par l'Organisation Mondiale du Commerce, pour pouvoir interdire l'importation de certaines denrées alimentaires produites dans des conditions ne respectant pas ses règles de bien-être animal. Les critères économiques et sanitaires sont toujours pris en compte par les politiques, mais le critère sociologique est désormais incontournable.

L'émergence d'une nouvelle sensibilité à l'égard des animaux de rente tient au phénomène « animal de compagnie »(80). Les citadins se sentent plus proches de leurs animaux que les éleveurs. Ils projettent cette étroite relation sur l'ensemble des animaux, ce qui explique leurs revendications au bien-être pour les animaux d'élevage. La preuve en est le glissement actuel du cheval et du lapin vers la catégorie « animal de compagnie ». « La disparition du clivage animal familier/animal d'élevage amène en fait à une assimilation par les citadins de l'ensemble des animaux à l'animal familier. L'animal sauvage (l'ours, le loup), l'animal domestique (le porc, le mouton, la vache) et l'animal familier (le chat, le chien) sont regroupés dans un même ensemble, l'Animal, opposé à l'Homme, dans des rhétoriques composites où se mêlent nature et culture, animalité et humanité, droits des animaux, culpabilité et pouvoir, santé et spiritualité... » J. Porcher remarque que « l'animal dans la société occidentale aujourd'hui n'est plus celui d'hier. Il n'est plus un objet, il n'est plus méprisable ». Seuls les scientifiques refusent cette affectivité. La question n'est finalement pas « quelle taille de cage est optimale ? » mais « nous ne voulons plus voir les animaux en cage », car c'est leur supprimer leur liberté. Le « bien être » revendiqué est en fait une revendication des citoyens d' « être bien » ensemble, avec l'animal(80).

Les citadins demandent donc aux éleveurs de revoir leurs relations avec leurs animaux. Outre le fait qu'ils représentent le peuple électeur que les politiques se doivent d'écouter, les citoyens ont une véritable leçon d'humanisme à apporter.

□ Anthropomorphisme

Nous l'avons vu : la relation propriétaire-animal de compagnie est emprunte d'anthropomorphisme, absent en général des relations à l'animal de rente, chosifié. Pourtant, cet anthropomorphisme est à bien des égards un comportement naturel de l'homme à l'égard des choses et des êtres qui l'entourent. « Il existe plusieurs formes d'anthropomorphisme.

Parler à un animal comme s'il pouvait répondre est naturel et ne porte pas vraiment à conséquence » (39). A l'origine, l'anthropomorphisme désignait une tendance de l'homme à attribuer à la Divinité les sentiments, les passions, les idées et les actes de l'homme. Par extension, ce terme indique aujourd'hui une tendance à attribuer aux objets naturels et aux animaux des caractères propres à l'homme. Morris parle à propos de l'anthropomorphisme de « subtiles pressions occultes qui ne cessent d'opérer sur nous pour nous forcer à voir d'autres espèces comme des caricatures de nous-mêmes ». Quelles sont ces « pressions occultes » ? Déjà vis à vis des images, Melot parle d'anthropomorphisme spontané. Lorentz affirme que « les objets les plus étonnants sont connotés de valeurs sentimentales et affectives hautement spécifiques qui sont tout à fait remarquables, et simultanément des qualités humaines leur sont dans une certaine mesure infusées... ». Lorentz parle même d'un déclenchement à caractère inné des réactions anthropomorphiques affectives(76). De nombreux écrivains se sont « servis des animaux pour instruire les hommes », comme disait La Fontaine. C'est d'ailleurs lui qui, au 17ème siècle, s'est le premier posé en défenseur des animaux. G. Orwell, dans *La ferme des animaux*, se sert des bêtes pour critiquer vivement la corruption par le pouvoir et l'échec des utopies égalitaires qui étaient de mise sous le stalinisme. Nous aurions donc d'emblée tendance à prêter des caractères humains à des objets ou des animaux. « Même le savant le plus exigeant est capable de dire « Bonjour mon vieux ! » quand il salue son chien », disait D. Morris.

La relation originelle de l'homme à l'animal comporte une part d'anthropomorphisme : pour certains auteurs, refuser ce fait serait contre-nature, et reviendrait finalement à être anthropocentrique. Strum (1990) remarque : « Est-il anthropomorphique de croire que les babouins manipulent leurs partenaires sociaux avec intelligence, qu'ils font des choix judicieux, qu'ils prennent des décisions ; de penser que, même sans langage, ils disposent de symboles mentaux qui leur permettent de réfléchir d'abord et d'agir ensuite, et d'établir de remarquables contrats de réciprocité ? Tout bien pesé, il me paraît singulièrement humain, particulièrement anthropocentrique de ne pas reconnaître ces facultés » (p. 198)(80). Nathalie Angier l'affirme : « Pour les anthropomorphistes, leurs hypothèses sont évidemment les plus simples, les plus claires, les plus sensées. Leurs adversaires, eux, n'adoptent de position indéfendable que pour préserver l'originalité unique de l'homme ». Elle poursuit : « Mais le besoin de se sentir différent des autres n'est-il pas, après tout, typiquement humain ? » (4). Pour certains, refuser l'anthropomorphisme, c'est être anthropocentrique, et finalement, c'est refuser de comprendre l'animal et d'établir une relation réciproque avec lui.

□ Comprendre l'animal

« Les connaître pour les comprendre,

Les comprendre pour les aimer,

Les aimer pour les défendre » (Dr Méry)(66)

Depuis peu, certains comportementalistes animaliers pensent que l'anthropomorphisme, utilisé avec intelligence et habileté, permettrait de comprendre plus vite et mieux les créatures(5). L'homme sert de référence car c'est ce que nous connaissons le mieux selon Aristote, et notre squelette, notre corps, notre système neveux, sont très proches de ceux des

autres espèces. Par exemple, certains fringillidés se rassemblent en cercle, et non en ligne. Pourquoi ? D'un point de vue anthropomorphique, on s'aperçoit qu'elle permet aux oiseaux de capter tous les messages échangés au sein de la volée. Voir ses congénères guetter les prédateurs laisse l'individu libre de manger tranquillement(4). John Bowlby, psychanalyste pionnier des travaux sur l'attachement mère-petit, écrivait en 1978 : « Le fait que les mots dénotant un sentiment servent à prédire un comportement signifie qu'on peut les utiliser sur un mode scientifique rigoureux non seulement à propos des humains mais aussi à propos des animaux. Effectivement, ils offrent une sténographie indispensable pour ce qui autrement ne serait que des descriptions longues, maladroites et inadéquates. Hebb (1946) a été parmi les premiers à l'expliciter. Dans les études de chimpanzés où l'on a comparé différentes façons de décrire l'état d'un animal, on s'est aperçu qu'on observait de bonnes prédictions du comportement lorsque l'observateur utilisait des concepts de l'émotion franchement anthropomorphiques ; alors que lorsqu'on tentait une description plus détaillée « objective », on n'obtenait que des séries d'actes spécifiques inutiles pour une prédiction. »(80).

L'anthropomorphisme est donc nécessaire pour comprendre l'animal, et donc pour établir une relation basée sur la réciprocité. Les éleveurs n'ont plus cette relation avec leurs animaux. J. Porcher affirme qu'ils doivent réinventer ce lien, en y apportant une part d'humanisme, pour leur bien être comme pour celui de l'animal(80).

□ Bien être de l'éleveur et de l'animal

La qualité des liens de communication qu'entretiennent éleveurs et animaux participe du bien être de l'animal comme de celui de la personne au travail avec les animaux.

Les éleveurs préfèrent leur travail lorsqu'ils peuvent établir des relations avec leurs animaux. Les valeurs d'humanisme sont décrites par eux-mêmes comme essentielles à l'exercice de leur métier : « surtout il faut être patient et aimer les animaux », cite J. Porcher. « Le bon éleveur, c'est celui qui aime ses bêtes, qui sait les comprendre et leur parler » (80).

Les animaux semblent eux aussi avoir besoin de cette relation mutuelle. Ils ont été sélectionnés pour être dépendants de l'homme, à tel point qu'une communication leur est désormais nécessaire. Pour J. Porcher, une troupe de laies dans une châtaigneraie n'a apparemment nul besoin de communication avec l'homme, ce qui ne semble pas être le cas d'un lot de porcs dans une case de porcherie. Plus concrètement, la productivité est affectée par le type de relation entretenue, ce qui laisse supposer que les animaux se sentent mieux. Une relation de « sympathie » entre l'homme et l'animal diminue la peur et le stress des animaux, et améliore la capacité de reproduction des truies et verrats, la croissance des jeunes porcs, et la quantité de lait produite. Ainsi, la relation influence le comportement des animaux avec l'homme et agit sur leur productivité (Hemsworth (1981, 1987, 1992b) et Seabrook (1986, 1987, 1990)).Certes, il y a de fortes variabilités entre les différentes expériences, et entre les animaux. Les animaux préférés sont très souvent ceux ayant une bonne production, un bon caractère, une bonne santé. Mais ne faut-il considérer que ces animaux, remarqués par l'éleveur ? Cependant, « le « bon animal » est-il celui qui produit bien, du fait de facteurs propres à l'animal, ou est-ce celui que l'éleveur a distingué des autres et qui, de ce fait, produit bien ? » (80).

Une telle relation, réciproque, n'est possible que si l'éleveur est en contact avec l'animal, et ce, individuellement : « On est en contact et puis il y a une complicité entre nous. ». Pour s'occuper des animaux correctement, il ne faut pas en avoir trop : « on en a trop, on n'a pas le temps de s'en occuper comme il faut ». Les éleveurs parlent d' « amitié » dans leurs rapports avec l'animal surtout lorsqu'il s'agit d'élevage de moins de 50 vaches laitières, ou de moins de 300 truies. C'est surtout le cochon, qui fait l'objet d'un élevage intensif, qui a un statut dévalorisant : « le cochon, ça va très vite, on n'a pas du tout le même attachement qu'avec une vache ou qu'avec un cheval, il y a le nombre qui est carrément différent aussi ».

La destination de l'animal est elle aussi prise en compte dans le type de relation : « élever un veau et le préparer à une carrière de vache laitière qui peut rester 8, 10 ans sur la ferme avec des rapports quotidiens de soin, ça a une autre signification que de produire une bête qui va faire un bifteck. » Cette différence d'attitude se retrouve à l'envoi des animaux à l'abattoir : « les charcutiers, ça ne fait rien d'amener les charcutiers à l'abattoir, mais des truies qui ont produit, qui sont vieilles, qui sont restées sans problème à la maison, je ne suis pas content de les amener à l'abattoir. ». La fonction de reproduction d'un animal le valorise, par rapport à un animal destiné à l'engraissement : elle permet d'assurer la continuité de l'élevage (80).

Les pratiques de l'élevage semblent être à revoir, pour le bien être tant de l'éleveur et des animaux que des citadins eux-mêmes. Ces derniers ont à s'exprimer sur les pratiques de l'élevage, mais réciproquement, les éleveurs ont une expérience à leur apporter.

3. Rôle des éleveurs

Les éleveurs sont tout à la fois distants et proches de leurs animaux. Ne devraient-ils pas, par leurs pratiques, inspirer un nouvel art de vivre dans une société en crise ?(94)

□ Distanciation avec l'animal

Les éleveurs sont beaucoup plus distants avec leurs animaux que les citadins : ils sont résolument anthropocentriques et refusent que l'animal soit élevé au statut de l'homme(80).

« Les bêtes, ça n'a rien à voir avec la famille » : 65% sont d'accord, 30% en désaccord. 32% sont « plutôt d'accord », en disant : « je respecte mes animaux sans en être esclave ».

« les animaux me procurent plus de satisfaction que les humains » : 69% sont en désaccord, 40% plutôt pas d'accord. Car « ça dépend des moments », ou les éleveurs disent : « quand même pas ». Ils ont des relations moins extrêmes qu'avec les animaux de compagnie. Mais les paysans sont d'accord avec ce que disait Strauss : « l'animal ne peut mentir, ne peut être inauthentique »(80).

La relation avec l'animal est empreinte de respect et d'affection, mais l'éleveur tient à éviter tout excès. L'âne en Provence était, on l'a vu, un animal de travail et un véritable compagnon pour le paysan. Celui-ci ne devait être ni dur, mais ni faible, s'il voulait en tirer le meilleur

profit. Certes l'excès d'avarice est critiqué, comme le témoigne l'histoire de l'âne de l'avare qui meure au moment où son maître commençait à l'habituer à ne plus manger. Mais la plupart des proverbes critiquent surtout l'excès de soins ou de tendresse : « il faut voir comme il se rengorge quand il se voit caressé, quand on le flatte » (A. Maurel). L'affection pour l'âne est jugée anormale et ridicule, car habituelle. Le ridicule de certaines attitudes montre le danger qu'il y a à bouleverser le statut hiérarchique des vivants. Lors de la fête pour Saint Eloi, jour de la bénédiction des animaux domestiques en Provence, les ânes sont pomponnés, attifés, mais seulement ce jour, et le lendemain, ils retravaillent(44). Les relations parfois excessives des citadins avec leurs animaux ne contiendraient-elles pas elles aussi une part de ridicule ?

□ Utilité de l'animal

La distanciation de l'éleveur à ses animaux est corrélée à leur utilité. L'animal de compagnie, lui, est par définition inutile. Mais une relation homme-animal peut-elle être construite uniquement sur l'affection ? Pour J. Porcher, l'utilité des animaux permettrait de gérer la vie commune des hommes et des animaux : « manger l'animal ne pourrait-il pas être l'acte le plus commode pour justifier et gérer la vie commune avec les animaux ? ». Tuer et consommer les animaux ne serait qu'une conséquence de la relation homme-animal, et non le but. C'est l'affectivité qui aurait été le moteur essentiel à la domestication, l'utilité serait venue par la suite, indispensable à une bonne cohabitation homme-animal. Pour J. Porcher, l'affectivité ne peut exister sans l'utilité. Le contexte du travail donne sens au lien réciproque d'affectivité. L'animal est impliqué en tant qu'acteur, ce qui lui donne « une seconde nature », qui le différencie de l'animal sauvage ou familier. « L'éleveur investit dans l'animal quelque chose de son affectivité et il est investi par quelque chose de celle de l'animal ». Cette « seconde nature » est un enrichissement si le travail est source d'épanouissement chez l'éleveur et l'animal. Elle est à l'opposé source d'appauvrissement de l'animal, voire de déconstruction, si le travail est l'unique objectif : le rôle du cochon cantonné à produire, mais aussi le rôle du chien cantonné à l'affection (80).

L'utilité de l'animal, de rente comme de compagnie, ferait donc son bien-être. Le chien n'est-il pas « plus heureux » lorsqu'il est utile ? Il est l'animal de compagnie par excellence, mais aussi celui qui a rendu le plus de services à l'homme au cours de l'histoire, tour à tour dans la chasse, dans la garde, dans la traction, dans la guerre. Cuvier n'a-t-il pas dit : « le chien est la conquête la plus remarquable, la plus complète et la plus utile que l'homme n'ait jamais fait. Il faut souhaiter que cette association entre l'homme et le chien trouve encore de nombreuses applications à travers le temps. » (81)? Autrefois, ce qui faisait la valeur de la présence animale était son caractère de nécessité extérieure. L'animal de compagnie actuel, seul animal présent auprès des citadins, ne procure plus qu'une compagnie factice, substitut d'une nécessité qui a disparu. Nos anciens rapports sociaux avec les animaux étant détruits ou allant l'être, il faut en réinventer d'autres, ce qui est difficile(30). Une certaine utilité est redonnée à nos animaux de compagnie : serait-ce pour réinventer le lien homme-animal ? Le chien travaille aujourd'hui moins que ses ancêtres, et cependant, son utilisation connaît un essor dans de nouvelles spécialités. Il est dans la police et les douanes, présent sur les lieux de catastrophe et d'avalanches, secouriste en mer, vigile dans des sociétés de surveillance, travailleur social, guide pour aveugles et assistant des handicapés moteurs(81). La Société Centrale Canine défend une sélection de qualité, non basée sur les impératifs affectifs ou

économiques, mais liée à une approche des races historique, culturelle, scientifique et technique, en introduisant des épreuves de travail(100). Les éleveurs ont à rappeler aux citadins leur vision anthropocentrique du monde. Mais ils peuvent dans le même temps les aider à se rapprocher des animaux et de la nature, avec laquelle le lien a été rompu.

□ Rapprochement avec l'animal et la nature

« L'éleveur est un passeur de sens entre le monde animal et le monde humain » (Porcher), et c'est à lui d'aider le citadin à renouer avec l'animal et la nature. L'animal d'élevage est un « animal domestique placé dans le cadre d'un rapport d'échange historiquement construit par l'histoire respective des hommes et des animaux, sous la protection d'un éleveur et chargé sous la responsabilité de celui-ci de l'accomplissement d'un « travail » -en tout cas d'un rôle ou d'une fonction- dans la société humaine » Les rôles de l'animal d'élevage sont de participer par sa présence à grandir les êtres humains, les aider à se doter d'une « seconde nature », qui leur permet de construire leur « humanité » et de penser (voire de « panser », note J. Porcher) leur vie, ainsi que de produire des biens et des services. Les rôles de l'éleveur et de la société humaine sont d'assurer à l'animal protection, respect, affection, soins et constant dévouement, et d'élever l'animal au mieux de son « être générique » et lui permettre d'acquérir ainsi une « seconde nature » porteuse de communication, d'identité et de richesse compréhensive que sa nature première ne lui offrait pas. Ainsi, le terme premier de l'échange homme-animal réside dans la production de sens. « Les éleveurs ont donc à double titre un rôle de communication, avec leurs animaux tout d'abord mais également avec les consommateurs et citoyens qui construisent un lien de plus en plus virtuel avec la nature, dont ils se sentent pourtant si proches, et sont ignorants des conditions réelles dans lesquelles sont produits les biens alimentaires. » (80).

Le consommateur a rompu avec le monde agricole, et a oublié l'existence des animaux d'élevage. Le développement des fermes pédagogiques les désinstrumentalise un peu, et la population commence à les considérer plus comme des êtres vivants que comme source alimentaire. Cette société cherche à redécouvrir le métier d'éleveur, « métier de la technique et de la passion, métier de la vie et de la mort, au cœur de nos sociétés prises entre compassion et oubli, éthique et compétitivité. » (Soriano). La nourriture animale est porteuse d'une image de nature et d'hospitalité des territoires sur lesquelles elle est produite. Le mythe rural est solidement ancré dans l'affectif : la terre est le refuge des nostalgies de l'enfance, nourrit, protège, et rassure, les conflits y sont absents. « Cet éleveur-là a dix mille ans et vraisemblablement beaucoup de choses à nous apprendre. Pourtant aujourd'hui, que savons-nous de lui ? » (Porcher) (80). Au 19ème siècle, l'animal était source de richesse, situé à l'interface entre l'homme et la nature. Le bovin plus particulièrement symbolisait ce lien, et l'éternité. Produit de commerce, il faisait le lien sur les foires entre la société proche de la nature et le monde marchand citadin. H. Bernard parle d'un « produit de culture ». Les tableaux de l'époque illustrent cette totale harmonie entre l'homme, l'animal, et la nature. Les peintures réservent le même espace aux uns et aux autres, révélant cette parfaite symbiose. Weiser peint un mode de vie paysan très lié à la nature. Jules Breton s'attache à rapprocher la femme de la vache : ses femmes, saines et robustes, avec leurs poitrines expansives, expriment la fécondité, nourrissent éternellement, comme les vaches. Il assimile ainsi la lactation des deux puissances femelles, qui assurent le devenir du petit et de la race(13).

Citadins comme éleveurs ont réciproquement une expérience à apporter. Une relation « saine » avec l'animal ne consiste-t-elle pas en un compromis entre anthropomorphisme et distanciation ?

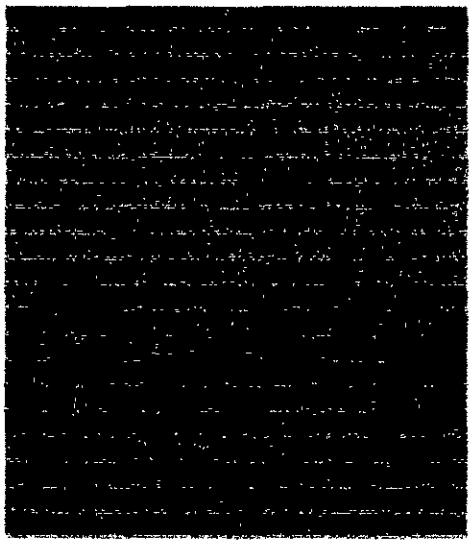


Figure 19 : « Je vis, Marthe, je vis ! » (dessin de Sempé)

. CONCLUSION

Dans notre société, nos relations à l'animal ne sont pas uniformes. Historiquement, l'homme a toujours eu tendance à hiérarchiser ses rapports avec l'animal. Notre civilisation judéo-chrétienne, dans ses fondements religieux, considère les animaux en fonction de leur utilité, ce qui l'amène à ne prôner de respect que pour les animaux de rente. Nos ancêtres ont choisi de nier ce critère de distinction, refusant d'aimer des animaux destinés à être mangés. L'homme occidental s'est efforcé par la suite à creuser l'écart, de telle façon que désormais, animal de rente et animal de compagnie sont totalement opposables. Les deux types de relation à l'homme sont clairement dualistes : les éleveurs réifient leurs animaux, tandis que les propriétaires les anthropomorphisent, ces deux extrêmes risquant de mener à des dérives. La société tend actuellement à réduire l'écart. Nos citadins mais aussi nos éleveurs cherchent à renouer avec la nature et les animaux. Il me semble qu'une des solutions serait de considérer de la même façon tous les animaux, sans plus aucune distinction, en suivant l'avis de Cyrulnik : « Les animaux ne sont ni des machines, ni des humains, ni des idoles ». Il ajoute : « Et je pense que le 3ème Millénaire sera celui de la découverte des mondes animaux ». Le combat engagé est aussi un combat pour l'homme, car respecter l'animalité, c'est réaffirmer la notion d'humanisme. Chacun doit se sentir responsable. Vissac précise : « Mais ceci est un autre débat, plus fondamental et intérieur à chacun : un débat de chaque homme avec lui-même ».

Le Professeur responsable
de l'Ecole Nationale Vétérinaire de Lyon

P.P. Pierre DESMONTS

Vu : Le Directeur
de l'Ecole Nationale Vétérinaire de Lyon

Professeur J-F CHARY

Le Président de la thèse

Professeur André MORIN

Vu et permis d'imprimer

Lyon, le 21 OCT 2003

Pour le Président de l'Université,
Le Président du Comité de Coordination des Etudes Médicales,
Professeur F. MAGNIGUIERE

UNIVERSITE CLAUDE BERNARD LYON I

. ANNEXES

Questionnaire pour deux thèses de Doctorat Vétérinaire, l'une sur les animaux de compagnie et l'autre sur la consommation de viande. Nous vous remercions d'avance de votre coopération.

CARACTERISTIQUES DE LA PERSONNE INTERROGEE :

1. âge : -20 20-35 35-50 50-65 +65

2. sexe F M

3. logement ville campagne

4. nombre de personnes au foyer 1 2 + dont enfants : Oui Non

5. profession :

enseignant/fonction publique

cadre

profession libérale

retraité

cadre supérieur/ingénieur

ouvrier/employé

chômeur

étudiant

armée

6. Profession du chef de famille :

7. avez-vous un animal de compagnie ? Si oui, lequel ?

Considérez-vous qu'il fait partie de votre famille ? O/ N

. 1ère ENQUETE SUR LES ANIMAUX :

A. CONCERNANT LES DIFFERENTES ESPECES :

1. Où mettre chaque espèce ? (1 : maison, 2 : ferme, 3 : autre, 4 : nuisible)

Espèce	maison	ferme	autre	nuisible	Espèce	maison	ferme	autre	nuisible
perroquet					singe				
furet					chat				
rat					serpent				
autruche					biche				
agneau					veau				
poule					âne				
cheval					chien				

2. D'un mot, caractérisez les animaux suivants : (ex : pour vous, un chien, c'est... fidèle ?)

Animal	caractéristique	Animal	caractéristique
perroquet		singe	
furet		chien	
rat		serpent	
chat		biche	
agneau		veau	
poule		âne	
cheval		vache	

3. citez rapidement ...

une pub avec un animal		une BD avec un animal	
un dessin animé avec un animal		un couple homme-animal	

B. CONCERNANT L'ANIMAL DE COMPAGNIE : (mettez une croix dans la bonne cellule ou entourez la bonne réponse selon le cas)

1. Parmi les photos fournies, laquelle prendriez-vous pour l'afficher chez vous ?

- ensemble des photos « cochon, chien, vache, mouton » :

1 2 3 4

- ensemble des photos « veau, chiot, porcelet » :

1 2 3

- parmi les 2 photos de chien :

dogue (en haut) caniche (en bas)

2. Comment choisissez-vous votre animal avant tout ;

sur un coup de tête	
après mûre réflexion	

Donnez vos principaux critères de choix :

3. Qu'attendez-vous avant tout d'un animal de compagnie (une seule réponse) ?

intelligence		écoute	
caresses		divertissement	
soumission		pas d'inconvénient (*)	

(*)cad animaux qui n'occasionnent pas de nuisances : rongeurs en cage, poissons en aquarium...

4. Pensez-vous qu'il soit nécessaire de s'informer sur son animal ?

tout à fait d'accord	d'accord	pas d'accord	pas du tout d'accord

5. Où vit un animal de compagnie pour vous/ Où vit votre animal :

dehors dans la maison

Peut-il aller dans toutes les pièces ?

Va-t-il sur le lit ? O/ N Sur la table ? O/N

Que pensez-vous des affirmations suivantes ?

6. « Un animal peut procurer plus de satisfaction que les humains »

tout à fait d'accord	d'accord	pas d'accord	pas du tout d'accord

7. « Un animal de compagnie doit donner de l'affection »

tout à fait d'accord	d'accord	pas d'accord	pas du tout d'accord

8. « Je suis bien avec mon animal et je suis sûr qu'il est bien avec moi »

tout à fait d'accord	d'accord	pas d'accord	pas du tout d'accord

9. « Je suis au service de mon animal »/ Pensez-vous qu'il faille être au service de son animal ?

tout à fait d'accord	d'accord	pas d'accord	pas du tout d'accord

10. Comment qualifier votre relation avec vote animal / Comment pensez-vous que l'on puisse qualifier une relation avec un animal de compagnie ?

Relation	tout à fait d'accord	d'accord	pas d'accord	pas du tout d'accord
Amitié				
Amour				
pouvoir				

11. Combien dépensez-vous ou dépenseriez-vous pour votre animal/mois ?

Pensez-vous qu'il faille mettre un seuil ? O/ N

12. Mangez- vous/ Mangeriez-vous :

du cheval ? O/N du lapin ? O/N du chien ? O/N

. 2ème ENQUETE SUR LA SARCOPHAGIE

1. Est-ce vous qui faites les courses ? O/ N

2. Avez-vous de la famille dans le monde de l'élevage ou connaissez-vous personnellement des agriculteurs ? O/ N

3. que pensez-vous :

   - du toilettage ?
   - des cimetières pour animaux ?
   - De la spécialisation de la médecine vétérinaire pour les petits animaux (par exemple la chimiothérapie pour les chiens ou bien l'ophtalmologie) ?
   - Du droit des animaux ?

4. croyez-vous à la réincarnation ? O/ N

5. Avez- vous peur de la mort ? O/ N

6. Consommez-vous de la viande : O/ N

si oui, quelles vertus lui attribuez-vous ?

7. Consommez-vous :
   - du foie O/N
   - des tripes O/N
   - du cœur O/ N

8. Selon quels critères choisissez-vous la viande que vous consommez ?

9. Quelle cuisson privilégiez vous pour la viande rouge ?

10. Consommez-vous plutôt de la viande en morceaux ou des plats déjà cuisinés comme les lasagnes ou les cordons bleus ?

11. Aimeriez-vous visiter un abattoir si on vous en donnait l'occasion ? O/ N

12. Quelle que soit votre réponse , pourquoi ?

13. Travailler dans un abattoir est-il pour vous incompatible avec le fait d'aimer les animaux ? O/ N

14. Pensez-vous que les éleveurs de bovins par exemple , aiment leurs animaux ?

O/N

15. Que pensez-vous du fait que nous tuions des animaux pour consommer leur chair ?

16. Que pensez-vous des fêtes traditionnelles où l'on égorge des cochons dans les villages , ou de l'Aïd El Kébir, fête des Musulmans ?

17. Avec la crise de la vache folle, le consommateur s'est aperçu que l'on avait rendu nos vaches carnivores pour des raisons économiques. Pensez-vous que le modèle agricole est à revoir, et pour quelles raisons ?

O/ N

18. Répondre à ce questionnaire vous a-t-il paru gênant ? Est-ce que ça vous a mis mal à l'aise ?

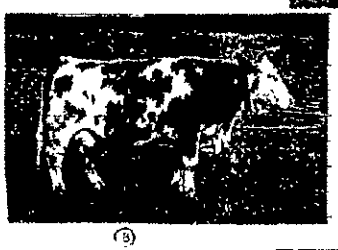
O/ N

MERCI !

Photos :

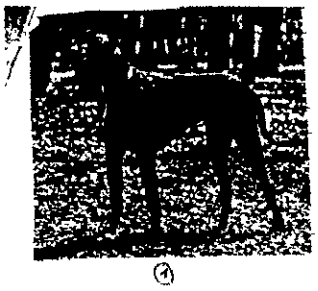
①

②



③

④



①

②

BIBLIOGRAPHIE

(1) 34ème séminaire de la société francophone de cynotechnie des 25 et 26 mars 1994 : Histoire et évolution du chien. Ecole Nationale vétérinaire de Toulouse.

(2) Adriano, C. Animal et qualité de vie de l'homme. Thèse soutenue pour obtenir le grade de Docteur Vétérinaire, Toulouse, 2002. 199p.

(3) André F. : Architecture traditionnelle rurale en Avernois, thèse soutenue pour obtenir le grade de Docteur Vétérinaire, Alfort, 1987. 87p.

(4) Angier N. : Eloge de la bêtes- un autre regard sur la nature de la vie. Ed. Arléas, 1998. ISSN 0998-4585. 222p.

(5) Armengaud : Anthropomorphisme : vraie question ou faux débat ? Burgat F. et Dantzer R. : Les animaux d'élevage ont-ils droit au bien-être ? INRA, Paris. Collection Le point sur..., 2001. 191 p.

(6) Auboiron-Alasnier V. : L'hippophagie, thèse soutenue pour obtenir le grade de Docteur Vétérinaire, Alfort, 1994. 169p.

(7) Audiot A. : Races d'hier pour l'élevage de demain. INRA Paris, 1995-ISBN. 229p.

(8) Baratay E. et Haudouin-Fugier E. : Zoos. Histoires des jardins zoologiques en Occident (16ème -20ème siècle). Editions La Découverte. Collection : textes à l'appui -série écologie et société, 1998. 294p.

(9) Baratay E. et Mayaud JL [dir] : l'animal domestique, 16-20ème siècle. Cahiers d'histoire XLII (3-4), Lyon, 1997.

(10) Bazin, L. : Les relations entre l'homme et l'animal, thèse soutenue pour obtenir le grade de Docteur Vétérinaire, Lyon, 1996. 84p.

(11) Bernalin P. : Ils crèvent tous l'écran. Animal, mon amour ! Autrement, janvier 1984, n°56. 207p.

(12) Bernalin P. : Quand les souris font des bulles. In Animal, mon amour ! Autrement, janvier 1984, n°56. 207p.

(13) Bernard H. : Troupeaux, cheptels et vache sacrée : une iconographie évolutive de 1885 à 1985. Histoire et animal. Presses de l'institut d'études politiques de Toulouse, 1989. 552p, 111-132.

(14) Blum, F. : La Société protectrice des animaux 1845-1985, thèse soutenue pour obtenir le grade de Docteur Vétérinaire, Alfort, 1986. 78p.

(15) Bobis L. : Les neuf vies du chat. Histoires naturelles. Découvertes Gallimard 1991. 160p.

(16) Bourniquel-Weyder A. : De vulpe loquente. Où le petit prince qui cherche les hommes, trouve un renard... Histoire et animal. Presses de l'institut d'études politiques de Toulouse, 1989. 552p, 447-456.

(17) Boyles, C., Brown, L. L'Homme et la nature, traduit de l'anglais par D. Blanchard. Amsterdam : Time-Life, 1991, 175 p. Collection Histoire du monde à Travers les Ages.

(18) Brisebarre AM : Sacrifice et abattages rituels musulmans : comportements et représentations en milieu urbain en France et au Maroc. Ouedraogo AP et Le Neindre P, coord. L'homme et l'animal : un débat de société. INRA, 1999. 218p.

(19) Burgat F. : Ambivalence du statut de l'animal. Ouedraogo AP et Le Neindre P : L'homme et l'animal : un débat de société, INRA, 1999. 218p.

(20) Burgat F. : Animal, mon prochain. Ed. Odile Jacob, 1997. 254p. ISBN 2-7381-0449-5.

(21) Ca M'intéresse [revue], octobre 2001 (n°248) : Jusqu'où va le pouvoir de nos enfants ? Paris Prima Presse.

(22) Cabanis D. : La société française : aux 19ème et 20ème siècles. Histoire économique, sociale et politique. Toulouse Privat, 1986. 248p.

(23) Canguilhem G. : La connaissance de la vie, Hachette, 1952 (pp 160-193). Page recopiée de l'ouvrage sur l'adresse URL : pst.chez.tiscali.fr/milieu.htm

(24) Cave, L. JF, 20-35 ans, partagerait vie avec chien. 30 millions d'amis, 1999 (juin), 148, 28-33.

(25) Chapouthier G. : Les droits de l'animal par rapport aux droits de l'homme aujourd'hui. Ouedraogo AP et Le Neindre P : L'homme et l'animal : un débat de société, INRA, 1999. 218p.

(26) Combes, C., Guitton, C. L'Homme et l'animal- De Lascaux à la Vache Folle. Paris : Pour la Science, 1999, 160p.

(27) Congrès, ENVA, 18-19/10/97 : Le comportement animal. La relation homme-animal. 176p.

(28) Coulet, C. : L'animal dans les films publicitaires télévisés, thèse soutenue pour obtenir le grade de Docteur Vétérinaire, Lyon, 1991. 59p.

(29) Croix A. : Le familier et le sauvage : hommes et animaux au 17ème siècle. Textes réunis sous la responsabilité de R. Durand – Centre de recherche sur l'histoire du monde atlantique - : L'homme, l'animal domestique et l'environnement, du Moyen Age au 18ème siècle, Ouest Edition, 1993. 386p, 373-385. Enquêtes et documents. Centre de Recherches sur l'histoire du Monde Atlantique. Université de Nantes.

(30) Crouzatier JM : Ethologie et politique. Histoire et animal. Presses de l'institut d'études politiques de Toulouse, 1989. 552p, 351-366.

(31) Cyrulnik, B. : Si les lions pouvaient parler- essais sur la condition animale. Paris : Quarto-Gallimard, 1998, 1086-1093. 1540p.

(32) Dalibard, B. L'emblème zoomorphe vecteur de marque. Thèse soutenue pour le doctorat vétérinaire, Alfort, 1990. 95p.

(33) De Fontenay E. : Le silence des bêtes. Ed. Fayard, 1998. 790p.

(34) De Rosnay, T. Teckel ou thérapie ? Psychologies, 1999 (février), 172, 18-22.

(35) Delort R. : Les animaux ont une histoire. Paris, Seuil, 1984. 503p.

(36) Dictionnaire des termes vétérinaires et zootechniques-Ed. Vigot, 1984

(37) Digard J.P. L'homme et les animaux domestiques : anthropologie d'une passion. Editions Fayard. Paris. Collection le Temps des Sciences, 1989. 325p.

(38) Digard, J-P : La compagnie de l'animal. Sciences humaines, 2000 (août- septembre), 108, 38-41.

(39) Digard, J-P : Les français et leurs animaux. Paris : Fayard, 1999, 281 p.

(40) Dumortier, E. : Bilan de la diversité ethnique canine et des pratiques de gestion génétique dans les clubs de races canines en France. Thèse soutenue pour obtenir le grade de Docteur Vétérinaire, Alfort, 2002. 83p.

(41) Fischler C. : L'Homnivore. Ed. Odile Jacob, 1990. 414p.

(42) Flandrin et Montinari : Histoire de l'alimentation. Fayard, 1996. 915p.

(43) Gahery A. : Les lapins. Editions Rustica Paris, 1992. 93p.

(44) Giraud A. : L'âne, personnage de la littérature populaire en Provence. Histoire et animal. Presses de l'institut d'études politiques de Toulouse, 1989. 552p.

(45) Goffi : La souffrance animale : aspects philosophiques. Ouedraogo AP et Le Neindre P, coord. : L'homme et l'animal : un débat de société, INRA, 1999. 218p.

(46) Goupy JB : La religion à l'origine de nos rapports avec les animaux- de la violence à la protection animale. Thèse soutenue pour obtenir le grade de Docteur Vétérinaire, Lyon, 1985. 98p.

(47) Grenouilloux A. et Migaud P. : Sauvages, commensaux ou domestiques, l'animal dans l'économie alimentaire d'un castrum de l'An Mil. Textes réunis sous la responsabilité de R. Durand – Centre de recherche sur l'histoire du monde atlantique - : L'homme, l'animal domestique et l'environnement, du Moyen Age au 18ème siècle, Ouest Edition, 1993. 552p, 163-176. Enquêtes et documents. Centre de Recherches sur l'histoire du Monde Atlantique. Université de Nantes.

(48) Groussard R. et Colombier JF : Vive l'agriculture. Ed. France Agricole 2001. ISBN 2-85557-066-2. 155p.

(49) Hart Lynette A., 1989, « Contribution sociale des animaux à la décrispation dans les conversations des gens » 5ème Conférence Internationale sur les relations entre les Hommes et les Animaux, Monaco, p.55.

(50) Helmer D. : La domestication des animaux par les hommes préhistoriques. Masson, Paris. Collection : Préhistoire, 1992. 184 p.

(51) Hubscher R. : Les maîtres des bêtes : Les vétérinaires dans la société française (18ème - 20ème siècle). Ed. Odile Jacob, 1999. 441p.

(52) Jacquard, A. : La légende de la vie, Flammarion, 1999. 348p. ISBN 2-0808 1444-3.

(53) Julien, L. : L'épagneul Français, thèse soutenue pour obtenir le grade de Docteur Vétérinaire, Alfort, 1988. 90p.

(54) Jusseau : L'élevage en France : 10000 ans d'histoire, Educagri éditions, 1999. 539p.

(55) Kahn A. : « Le souci particulier de l'épanouissement des hommes et des femmes est aujourd'hui une idée attaquée de toute part. » http://www.humanité.presse.fr/journal/1999/1999-12/1999-12-30/1999-12-30-025.html

(56) Kang-Turpin J. : De la nature, De rerum natura, tra. fr. Paris Aubier, 1993, V 868-870 (p. 363)

(57) Kilani M. : Quel statut pour les animaux à l'heure des technosciences? La dignité de l'animal. Müller D. et Poltier H.: Ed. Labor et Fides, 2000. 461p.

(58) Labalette, B. (Université Lille III) : Les animaux dans la littérature de jeunesse. Adresse URL :

http://www.univ-lille3.fr/www/Ufr/idist/jeunet/themes/nature/animaux97/fr_animaux.htm

(59) Lapras M. : L'esthétique chez l'homme. Conférence de l'Institut d'Histoire de la Médecine de Lyon, cycle 1989-1990. Collection fondation Marcel Mérieux. 261p.

(60) Lardy C. : Les capacités d'adaptation des volailles sont modifiables par sélection génétique. La Semaine Vétérinaire- n°1091- 29 mars 2003.

(61) Larrère : L'animal, machine à produire : la rupture du contrat domestique. Burgat F. et Dantzer R. : Les animaux d'élevage ont-ils droit au bien-être ? INRA, Paris. Collection Le point sur..., 2001. 191 p.

(62) Lopez Ferez JA : Les notions d'animal domestique et sauvage selon Aristote. Histoire et animal. Presses de l'institut d'études politiques de Toulouse, 1989. 552p, 213-222.

(63) Méniel, P : Les Gaulois et les animaux, élevage, repas et sacrifice– Ed. Errance, Paris, 2001. 127p.

(64) Mermet G. : Pour comprendre les Français. Francoscopie 2003. Larousse, Ed. 2002. 516p.

(65) Milliet, J. La part féminine dans le phénomène animal de compagnie. Si les lions pouvaient parler- essais sur la condition animale. Paris : Quarto-Gallimard, 1998, 1086-1093, 1540p.

(66) Minot M. : Mais où sont les hommes de cheval d'antan ? Sci. Vét. Méd. Comp., 1996, 98, 109-114.

(67) Montagner, H. Trois types de relations entre l'Homme et l'animal. Le journal des psychologues, 1999 (mars), 165, 26-31

(68) Moreau de Bellain L. et Poussin D. : Sociologie Définition- champs- démarches. Ed. ASH, 2000.

(69) Morris, D. Le singe nu. Traduit de l'anglais par J. Rosenthal. Paris : Bernard Grasset, 1968, 277 p.

(70) Moscovici S.: L'humanisation du monde animal et ses conséquences. Le journal des psychologues, mars 1999, n°165.

(71) Moutou F. : Courte synthèse sur une longue histoire : la domestication. Point vétérinaire, 1998. Pages 29, (190), 9-8.

(72) Oggero, P. : Organisation de la sélection en élevage félin, thèse soutenue pour obtenir le grade de Docteur Vétérinaire, Toulouse, 1990. 70p.

(73) Ouedraogo AP : La bête, son sang, sa chair. Le statut de l'animal dans le végétarisme français (1800-1914). Ouedraogo AP et Le Neindre P, coord. L'homme et l'animal : un débat de société. INRA, 1999. 218p.

(74) Pageat P. : Confort et bien-être des carnivores domestiques, pour une évaluation objective. Le point vétérinaire, Vol. 26, n°165, février 1995.

(75) Pelosse V. : Modes de proximité avec l'animal chez Montaigne. Textes réunis sous la responsabilité de R. Durand – Centre de recherche sur l'histoire du monde atlantique - : L'homme, l'animal domestique et l'environnement, du Moyen Age au 18ème siècle, Ouest Edition, 1993. 386p, 31-40. Enquêtes et documents. Centre de Recherches sur l'histoire du Monde Atlantique. Université de Nantes.

(76) Picard, AM. : Etude des réactions anthropomorphiques des propriétaires des carnivores domestiques à l'égard de leurs animaux. Bilan d'enquêtes menées en région parisienne et conséquences pour la pratique vétérinaire, thèse soutenue pour obtenir le grade de Docteur Vétérinaire, Alfort, 1994. 135p.

(77) Pichot A. : La société pure. Flammarion, 2000. 453p.

(78) Plantain, PH. Les relations de l'enfant et de l'ours en peluche. In : L 'Homme et l'Animal-1er colloque d'ethnozoologie, Paris, France 28-30 novembre 1973. Paris : Institut International d'ethnosciences, 1975, 351-355.

(79) Porcher J. : la relation de communication entre l'éleveur et ses animaux : un domaine encore à explorer.

Adresse URL : http://www.inra.fr/Internet/Produits/dpenv/porchc32.htm

(80) Porcher, J. : Eleveurs et animaux, réinventer le lien - Partage du savoir, 2002. 352p.

(81) Portal, A. : Les chiens d'utilité. Thèse soutenue pour obtenir le grade de Docteur Vétérinaire, Alfort, 2002. 116p.

(82) Privat B. : La communication inter et intra-spécifique : étude bibliographique de la communication homme-animal, thèse soutenue pour obtenir le grade de Docteur Vétérinaire, Lyon, 1992. 97p.

(83) Rabiniaux JB : Evolution de la place de l'animal de compagnie dans la société française à travers la publicité télévisée des produits pour animaux depuis les années 60. thèse de Nantes, 1996. 107p.

(84) Richefort I. : Animal et physiognomonie. Histoire et animal. Presses de l'institut d'études politiques de Toulouse, 1989. 552p, 89-102.

(85) Rivals C. : Imaginaire de la nature dans l'utopie fouriériste. Histoire et animal. Presses de l'institut d'études politiques de Toulouse, 1989. 552p, 315-328.

(86) Robinson, L Les rôles changeants des animaux dans la société, Waltham focus, 1998, 8,4, 2-5.

(87) Rousseau, M : L'animal civilisateur de l'homme. Masson et Compagnie, Editeur, 1962. 173p.

(88) Sallé, E. : Le porc et le sanglier au musée du Louvre, thèse soutenue pour obtenir le grade de Docteur Vétérinaire, Alfort, 1996. 177p.

(89) Six JF : L'animal est-il un sujet de droit ? Ouedraogo AP et Le Neindre P, coord. : L'homme et l'animal : un débat de société, INRA, 1999. 218p.

(90) Stamp Dawkins M. : La souffrance animale ou l'étude objective du bien-être animal, traduit et adapté par R. Dantzer – Ed. du Point Vétérinaire, 1983. 151p.

(91) Talin C. : Anthropologie de l'animal de compagnie. L'animal, autre figure de l'altérité. L'Atelier de l'Archer, 2000. Collection Question de temps. 141p.

(92) Thomas V. : Les animaux dans la Bible. Symbolisme, comparaison avec d'autres religions et d'autres civilisations. Thèse soutenue pour obtenir le grade de Docteur Vétérinaire, Lyon, 1985. 115p.

(93) Tousaint-Samat M. : Histoire naturelle et morale de la nourriture. Larousse, 1997. 590p.

(94) Vissac, B., avec le concours de B. Leclerc : Les vaches de la République -Saisons et raisons d'un chercheur citoyen, INRA Paris Editions, 2002. 505p. ISBN : 2-7380-0982-4.

(95) Voisenet J. : L'animal et la représentation de l'espace chez les auteurs chrétiens du haut Moyen Age. Histoire et animal. Presses de l'institut d'études politiques de Toulouse, 1989. 552p, 253-281.

(96) Voisenet J. : L'espace domestique chez les auteurs du Moyen Age, d'Isidore de Séville à Brunetto Latini. Textes réunis sous la responsabilité de R. Durand – Centre de recherche sur l'histoire du monde atlantique - : L'homme, l'animal domestique et

l'environnement, du Moyen Age au 18ème siècle, Ouest Edition, 1993. 386p. 41-50. Enquêtes et documents. Centre de Recherches sur l'histoire du Monde Atlantique. Université de Nantes.

(97) Zucchi Longueville A. : Le chien dans l'Antiquité romaine, thèse soutenue pour obtenir le grade de Docteur Vétérinaire, Toulouse, 1989. 93p.

(98) Adresse URL France Upra sélection : www.inapg.inra.fr/dsa/unlg/unlg.htm consulté le 05/02/03

(99) Adresse URL : http://protectionanimale.tripod.com/abat.htm consulté le 05/02/03

(100) Adresse URL : http://www.scc.asso.fr/ consulté le 13/06/03

(101) Adresse URL : www.agriculture.gouv.fr/ consulté le 11/46/03

(102) Adresse URL : www.chez.com/viedechien/chine/chine1.htm consulté le 13/06/03

(103) Adresse URL: http://lapinnain.free.fr/toreador.htm consulté le 21/05/03

NOM PRENOM : BRONNER ANNE

TITRE : LES RELATIONS HOMME – ANIMAL DE RENTE ET HOMME – ANIMAL DE COMPAGNIE : CRITERES D'EVALUATION

Thèse Vétérinaire : Lyon, le 21 novembre 2003

RESUME :

Notre société actuelle opère une distinction entre animal de rente et animal de compagnie.
Cette différenciation trouve une origine historique : une hiérarchisation du monde animal était déjà perceptible dans la symbolique des animaux. Concrètement, des relations plus ou moins ténues se sont nouées entre l'homme et l'animal lors de la domestication et tout au long de leur cohabitation.
Actuellement, notre vision du monde animal est clairement dualiste. Des critères à la fois culturels, morphologiques, et éthologiques déterminent deux types de relation bien différentes : une réification pour les animaux de rente, une anthropomorphisation pour les animaux de compagnie.
Cet écart tend à s'amenuiser, comme le prouve une certaine confusion des catégories, tout en restant excessif, ce qui fait craindre des dérives. Il semble qu'il faille réinventer un lien homme- animal.

MOTS CLES :

Relations homme – animal
Animal de rente
Animal de compagnie
Sociologie

JURY :

Président : Monsieur le Professeur MORIN
1er Assesseur : Monsieur le Professeur DEMONT
2ème Assesseur : Monsieur le Professeur ARTOIS
Membre invité : Monsieur LAMBERT

DATE DE SOUTENANCE :

le 21 novembre 2003

ADRESSE DE L'AUTEUR :

18, rue de la République
54600 Villers-lès-Nancy